

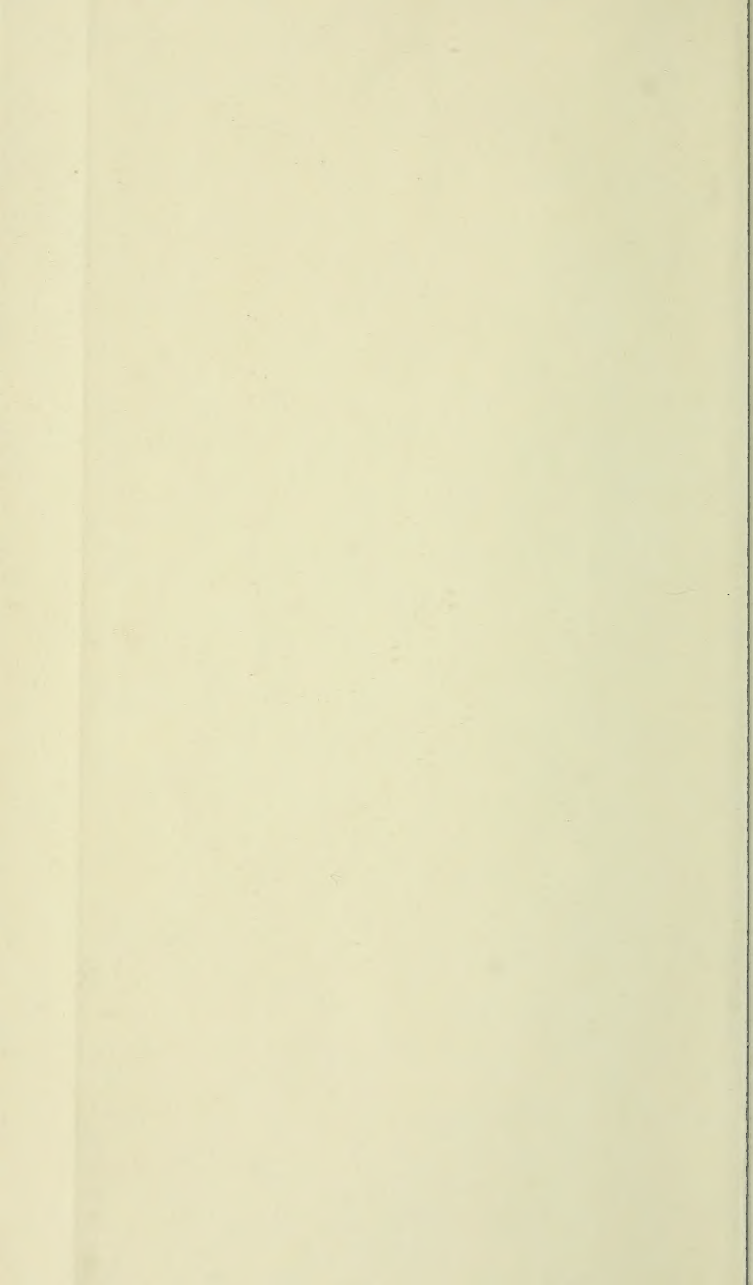
3 1761 07827794 4





Digitized by the Internet Archive  
in 2010



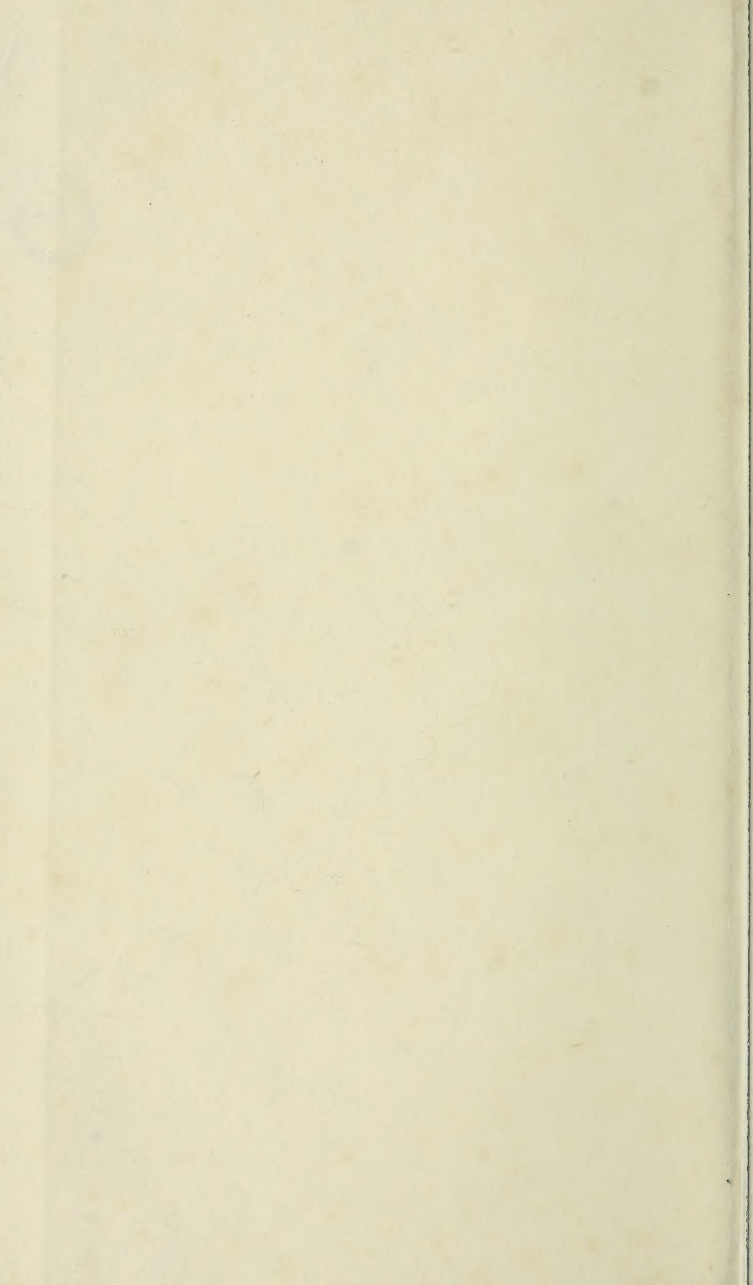




17

22

LE MOUST, SA VIE  
ET DE PETIT MOUST



LE RÉGENT, SA FILLE  
ET LE PETIT DUBOIS

LE TIRAGE DE CE VOLUME, LE CINQUIÈME DE LA COLLECTION

“ LE TEMPS PASSÉ ”

A ÉTÉ LIMITÉ A DOUZE CENTS EXEMPLAIRES SUR PAPIER ALFA NUMÉROTÉS DE 1 A 1.200, ET A TRENTE EXEMPLAIRES SUR MÊME PAPIER HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE I A XXX; IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE, POUR LE SERVICE DE PRESSE, DEUX CENTS EXEMPLAIRES SUR PAPIER BOUFFANT.

—

EXEMPLAIRE N° 851

COLLECTION " *LE TEMPS PASSÉ* "

Choix de Mémoires historiques

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE C. VERGNIOL ET DE P. AUDIAT

---

DUCLOS & MONGEZ

---

LE RÉGENT

SA FILLE

ET

LE PETIT DUBOIS

PARIS

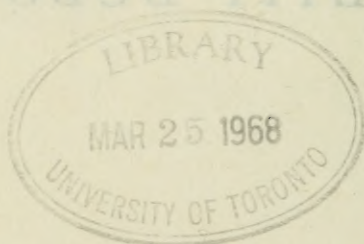
*LES ÉDITIONS DE FRANCE*

20, AVENUE RAPP, 20

---

Copyright, 1929, by Éditions de France.

*Droits de traduction et de reproduction réservés  
pour tous les pays.*



DC  
132  
D8



## PRÉFACE

---

### QUELQUES MOTS SUR DUCLOS ET MONGEZ

Disons-le d'abord : les deux auteurs, dont nous publions les mémoires, ne sont guère prisés des historiens.

Le plus récent et le plus solide des érudits qui aient consacré un ouvrage à la Régence, Dom H. Leclercq, traite Duclos avec un souverain mépris. « Duclos était breton, écrit-il, c'est dire qu'il avait plus d'ambition que de moyens et la prétention à une éminente vertu. Il se croyait un parfait honnête homme et un esprit supérieur, il se donnait pour tel, naïvement, comme persuadé par l'évidence. Sa vertu, dont il était trop fier, était de celles que la postérité égratigne, son esprit était vif, pimpant et superficiel. Ayant quelques loisirs, il lut les papiers de Saint-Simon et s'en pénétra, façonna son style, l'égaya d'anecdotes d'après ce maître, en sorte qu'il n'apporte à peu près rien de nouveau qu'un abrégé élégant et suspect. Quant à ce

qu'on a nommé « la valeur des mémoires de Duclos », elle est nulle et voici pourquoi : à part quelques réflexions, quelques anecdotes, un long épisode sur l'histoire de Russie, Duclos a emprunté tout le reste à Saint-Simon qu'il suit pas à pas et qu'il calque, quand il ne l'imité pas ou qu'il désespère d'en approcher<sup>1</sup>. »

Bref aux yeux d'un historien de l'autorité de Dom Leclercq — qui a fouillé toutes les archives de l'Europe et lu tout ce qu'on avait écrit sur la Régence — Duclos, breton et copiste de Saint-Simon, n'existe pas.

Quant à la *Vie privée du cardinal Dubois* par Mongez, Dom Leclercq ne la mentionne même point. Comme il paraît impossible que ce document ait échappé à notre historien, il faut conclure qu'il le méprise au point de ne pas lui faire l'honneur de le nommer.

Rendons grâce aux Dieux ! Les lecteurs de la collection « Le temps passé » ne sont point des juges aussi farouches. Ce qu'ils demandent, croyons-nous, c'est de pouvoir lire sans ennui des mémoires authentiques sur une époque ou un personnage historiques. Ils savent que la vérité est difficile à attraper et qu'un chroniqueur ou un mémorialiste qui rapporte ce qu'il a vu ou entendu ne doit pas être cru sur parole. Mais s'il a de l'esprit et de la verve, s'il a cueilli à bonne source les renseignements qu'il nous donne, il est tout de suite pardonné.

Or une des plus curieuses périodes de notre histoire, la Régence de Philippe d'Orléans, est beaucoup moins riche en mémorialistes qu'on ne pourrait le penser. Sans doute, il y a Saint-Simon, mais Saint-Simon et ses mémoires forment tout un monde, difficile d'accès, plein de broussailles, de fossés et de sauts-de-loup. A moins de se livrer à un véritable dépeçage du fou-

---

1. *Histoire de la Régence*. Tome I, p. LX (CHAMPION).

gueux duc et pair, on ne saurait le donner en pâture à un lecteur qui veut seulement être instruit et divertí. C'est un travail, et un travail souvent rude, que de se reconnaître au milieu des récits enchevêtrés et du style crépitant de Saint-Simon. Certes le génie éclate à chaque page, comme des grenades dans un incendie, mais pouvons-nous proposer à nos lecteurs une promenade dans un parc de munitions en feu ?

Et il y a Dangeau et son journal, Dangeau chéri des historiens, son journal leur livre de chevet, mais tirer de Dangeau les éléments de l'histoire est un travail de mineur. Cet homme qui place tout sur le même plan a l'incontestable mérite de mettre une date précise, indiscutable, sur chaque événement, le plus infime comme le plus considérable, sur la médecine qu'a prise le Régent, comme sur le lit de justice qui mâta les légitimés. Bref Dangeau, précieux aux historiens, est, pour un honnête homme, proprement illisible.

Il y a aussi des chroniqueurs, tels que Barbier, Marais et Buvat, qui écrivaient, au jour le jour, leur gazette privée, mais sauf Barbier, dont le journal est d'ailleurs fort connu, c'est de la poussière de faits qu'on trouve dans leurs ouvrages : ils ne savaient pas grand chose, et quand ils savaient quelque chose, ils ne savaient point le dire.

Alors, que reste-t-il ? Des pamphlets qui ne valent pas la peine d'être ramassés, des bribes d'histoire qu'il faut picorer dans les correspondances ou les mémoires particuliers, des renseignements qu'il faut patiemment extraire des bibliothèques et des archives. Bref, rien qui soit présentable à nos lecteurs. Si bien, qu'ayant fait le tour des annalistes de la Régence, on en revient à Duclos et à ses mémoires secrets.

Mais, au fait, pourquoi Duclos ne mériterait-il pas

d'être lu, ou relu ? Il était breton, c'est un fait, puisqu'il était né en 1704 à Dinan, mais sauf au regard de Dom Leclercq, la qualité de breton n'est point pour un historien, un vice rédhibitoire. Il fut aussi membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres qui l'accueillit en son sein en 1739 et de l'Académie française qui l'admit en 1747, mais doit-on lui en tenir rigueur ? En outre Ducloux fut, comme l'avaient été Boileau et Racine, historiographe du Roi. Seulement, écrit un de ses contemporains, il ne voulut pas encourir le reproche, fait à ses illustres prédécesseurs, de toucher les revenus de cette place sans en remplir les fonctions.

A ce scrupule, nous devons vraisemblablement les *Mémoires secrets*. Cet homme consciencieux, qui portait le titre d'historiographe, voulut écrire l'histoire, et il ne prit pas son rôle à la légère. Il nous a dit lui-même dans une préface quels documents il a consultés. Eh bien ! il s'est donné beaucoup de mal et il a accompli un grand effort d'impartialité. Il est entré dans « les différents dépôts du ministère », nous dit-il, il a lu une infinité de mémoires et la correspondance des ambassadeurs ; il a utilisé, avec circonspection, les mémoires de Saint-Simon, qu'il a « contrebalancés » par des mémoires que lui avaient communiqués des hommes également instruits et nullement passionnés. Mieux ! il a conversé avec plusieurs de ceux qui ont eu part aux affaires, et aussi avec leurs « domestiques » qui sont « d'autant plus à portée de voir ce qui se passe, que, témoins assidus, et en silence, ils n'en observent que mieux ceux qui agissent ». De bonne foi, que veut-on de plus ? Et notez qu'il n'a aucunement cherché le succès, encore bien moins le scandale, puisque ces mémoires, écrits entre 1760 et 1765, il ne voulut point qu'ils fussent publiés de son vivant. C'est

dix-neuf ans après sa mort, qui survint, à Paris, le 26 mars 1772, qu'ils furent pour la première fois édités; c'est, d'ailleurs, cette édition originale dont nous suivons le texte.

Que nos lecteurs veuillent bien se rassurer : contempler la Régence par la lorgnette de Duclos n'est point être la dupe d'un farceur ou d'un illusionniste.

*La Vie privée du cardinal Dubois* est d'un caractère bien différent des *Mémoires secrets* ; le livre pose même une série de petits problèmes très amusants, mais très difficiles à résoudre.

L'ouvrage parut à Londres, en 1789, anonyme. Beaucoup plus tard l'auteur se révéla. C'était le sieur Antoine Mongez. Mongez était né à Lyon en 1747; il avait enseigné chez les Génovéfains de Nanterre, puis à Sens, enfin il avait obtenu la charge de bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Jacques à Provins. Là il avait pris, ou cultivé, le goût de l'histoire. Des études historiques, entre autres sur le chant des cygnes, lui valurent l'estime des lettrés, si bien que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres l'accueillit parmi ses membres en 1785. C'est donc revêtu de ce titre grave, que Mongez écrivit la *Vie privée du cardinal Dubois*, ouvrage qu'il n'avoua pas. Aussi bien ne se donnait-il que pour l'éditeur d'un *Journal* composé par le secrétaire intime du cardinal Dubois. Ce *Journal*, écrit-il dans l'avis préliminaire « après avoir passé dans plusieurs mains, et après avoir été négligé pendant soixante ans, est enfin tombé dans les nôtres ». Mongez ajoutait philosophiquement : « Le cardinal Dubois a eu le même sort que l'illustre Sulli. Tous deux ont eu pour historiens leurs secrétaires; on sait que rien n'échappe à ces hommes dont les grands ont perpétuellement besoin. »



Notre académicien expliquait encore qu'il ne publiait pas *in-extenso* le manuscrit du secrétaire dont le style lui semblait parfois trop trivial, mais qu'il le complétait par des documents puisés à des sources connues.

Aussitôt deux questions se posent : « Est-ce une fiction ? » « Si le journal cité ou analysé par Mongez est bien l'œuvre d'un secrétaire du cardinal Dubois, quel était ce secrétaire ? »

Il faut écarter l'hypothèse d'une fiction forgée par Mongez. D'abord parce qu'il signale très scrupuleusement les emprunts qu'il fait à d'autres qu'au secrétaire et qu'il lui eût été plus commode, s'il avait voulu mystifier ses lecteurs, de fondre dans des mémoires apocryphes tous les renseignements qu'il aurait recueillis; ensuite, et surtout, parce qu'une foule de petits faits, dont la véracité peut être aujourd'hui contrôlée grâce à des pièces d'archives, n'ont pu être observés et rapportés que par quelqu'un vivant dans le très proche entourage de l'abbé Dubois. Au reste, en 1849, Walckenaer, faisant à l'Académie des Inscriptions un éloge de Mongez, ne met pas un instant en doute que ce soit « le journal du secrétaire de Dubois, communiqué à Mongez, qui l'a engagé à écrire cette vie. »

Mais alors qui était ce secrétaire ? On pourrait croire que rien n'est plus facile que de l'identifier, car dans son journal même, il nous a donné des indications fort précises sur les circonstances dans lesquelles il entra au service de l'abbé Dubois. En octobre 1716 Dubois, étant en ambassade extraordinaire à La Haye, et voyant que son secrétaire intime, Sourdeval, était débordé par la besogne, demanda à l'abbé Targny, sous-bibliothécaire du Roi, un autre secrétaire. Celui-ci lui aurait envoyé notre homme, sorti d'une très bonne



famille de Bretagne, sur la recommandation qu'aurait faite de lui le cardinal de Noailles. Remplaçant bientôt Sourdeval, écœuré de la tâche, le secrétaire aurait suivi l'abbé Dubois dans son ambassade à Londres, en 1718, puis serait resté attaché à son service jusqu'à la mort de l'abbé, en 1723.

Privé de son protecteur « qui n'avait rien fait pour lui pendant sa vie », obligé de recommencer à « égratigner le papier en qualité de commis des affaires étrangères », il aurait par dépit écrit ce journal où l'abbé Dubois n'est pas toujours fort bien traité.

Si nous remontons aux documents authentiques, si nous consultons les archives des Affaires étrangères et la volumineuse correspondance de l'abbé Dubois pendant ses ambassades à La Haye et à Londres, nous trouvons en effet un secrétaire intime qui répond assez bien aux indications qui nous sont données par le journal.

Il est vrai que le sieur de Sourdeval quitte au début de 1717 l'emploi de secrétaire de l'abbé Dubois et que celui-ci lui donne d'ailleurs des attestations fort élogieuses. Il est exact aussi qu'à Londres, Dubois dicte presque toutes ses lettres à un secrétaire dont l'écriture, élégante et soignée, est facilement reconnaissable.

Et — nous brûlons — ce calligraphe n'est autre que le sieur Des Touches, plus connu en littérature comme le disciple de Molière, l'auteur du *Glorieux* et de l'*Irrésolu*.

Que Des Touches fût à Londres en 1718 et qu'il tînt la plume pour l'abbé Dubois, rien n'est moins discutable. Nous trouvons en effet à la date du 14 avril 1718 une lettre de M. Des Touches à M. de Chavigny, et cette lettre est de l'écriture habituelle des lettres dictées par Dubois à son secrétaire.

« Quelque envie, dit Des Touches, que M. l'abbé ait de vous écrire, il est si incommodé qu'il lui a été impossible de dicter d'autres que les lettres qu'il écrit à S. A. Royale. Il vous prie de l'excuser. Vous le plaindriez, si vous voyiez l'état où il est et je suis étonné qu'il ait pu avoir la force de dicter le peu de lettres qu'il a dictées. Vous lui ferez grand plaisir de continuer à lui écrire régulièrement. Son mal est un rhumatisme ou la goutte à la hanche et dans le genou, ce qui lui cause des douleurs insupportables et ne lui permet pas de dormir. Il y a quinze jours qu'il tient le lit<sup>1</sup>. »

Des Touches avait donc là un emploi fort modeste, et bien qu'il eût été joué à la Comédie-Française, c'était encore un bien mince personnage. La preuve en est que le 11 mai 1718, Chavigny transmet à l'abbé Dubois les recommandations que fait pour Des Touches un certain M. Coche qui semble être un riche bourgeois de Paris.

« M. Coche, écrit Chavigny, vous fait bien sa cour; il me parle souvent de M. Des Touches qu'il vous recommande et pour qui il désire fort que l'on fasse quelque chose. Il m'invite souvent à imaginer ce qui peut lui convenir; pour moi, je crois que vous pourriez le laisser en Angleterre pour y être secrétaire d'ambassade, vous auriez là un homme sûr, capable, et déjà instruit du pays. M. Coche fera auprès de Sa Majesté toutes les démarches que vous ordonnerez.<sup>2</sup> »

La suggestion de Chavigny fut écoutée. Des Touches resta à Londres après le départ de l'abbé Dubois en tant que secrétaire d'ambassade, titre d'ailleurs beaucoup moins important que de nos jours. Il fut donc, à prendre le mot dans son sens large, au service de

---

1. Affaires Étrangères. Archives : Angleterre. Tome 317, folio 124.

2. Angleterre. Tome 318, folio 75.

l'abbé Dubois jusqu'à la mort de celui-ci, puisqu'il ne revint à Paris que quelques mois avant la mort du premier ministre.

Il ne faut pas se hâter, toutefois, d'identifier Des Touches avec le secrétaire dont Mongez a publié le journal. De grosses difficultés subsistent. D'abord Des Touches n'est point breton puisqu'il naquit à Tours en 1680. En deuxième lieu, ce n'est pas par les Noailles qu'il eut accès auprès de l'abbé Dubois, mais très vraisemblablement par M. de Puitsieux, chargé d'affaires en Suisse, qui avait été jusque là son protecteur et son maître.

Enfin, le secrétaire, auteur du journal, prend bien soin de se distinguer de Des Touches qu'il désigne comme un autre secrétaire de l'abbé Dubois, et dont il conte, ça et là, quelques traits. « La jalousie de l'abbé Dubois, écrit-il par exemple dans un passage que nous n'avons pas publié, contre le sieur Des Touches allait si loin qu'il lui reprochait d'avoir travaillé pour le théâtre et qu'il dit un jour avec aigreur : « Voyez un » peu ce f... comédien avec son habit de friperie; il ne » saurait sortir sans avoir un de mes laquais derrière » lui. »

Mais peut-être ne faut-il voir là que des expédients inventés par Des Touches pour empêcher qu'on ne reconnaisse en lui l'auteur du journal. Un fait, en tout cas, reste troublant. Lors de sa mission en Angleterre, Dubois ne semble avoir eu qu'un secrétaire particulier qui avait succédé à Sourdeval. Et ce secrétaire était Des Touches. Or, on le verra en lisant ce qui va suivre, seul un secrétaire intime pouvait connaître des particularités aussi précises sur la vie privée et le commerce épistolaire de Dubois, à Londres.

Au surplus qu'importe ! Les pages que cite Mongez sont pleines de verve, de force comique. L'abbé Dubois,

grondant, jurant, rognant les liards et morigénant ses domestiques, nous est peint avec une bonne humeur et un talent des plus captivants. Il se peut que ces pages soient de Des Touches, mais si elles ne sont pas de lui, elles sont dignes de lui.

A présent, quel jugement un lecteur, ayant parcouru ce livre, portera-t-il sur la Régence, sur Philippe d'Orléans, sur sa fille, sur l'abbé Dubois ? Nous n'en savons rien, et nous ne nous en soucions point.

Sera-t-il aussi sévère que Dom Leclercq qui en trois énormes volumes, a dressé un violent réquisitoire contre les premiers fauteurs de la Révolution française ? Peut-être. Inclinerait-il à l'indulgence de M. Claude-Saint-André qui, tout récemment, dans son livre intitulé *Le Régent* a tenté de réhabiliter la mémoire de Philippe et de son entourage ? Ce n'est pas impossible.

La seule chose qui nous étonnerait c'est qu'il ne se fût pas diverti en lisant ces pages où la vie éclate et où l'esprit brille.

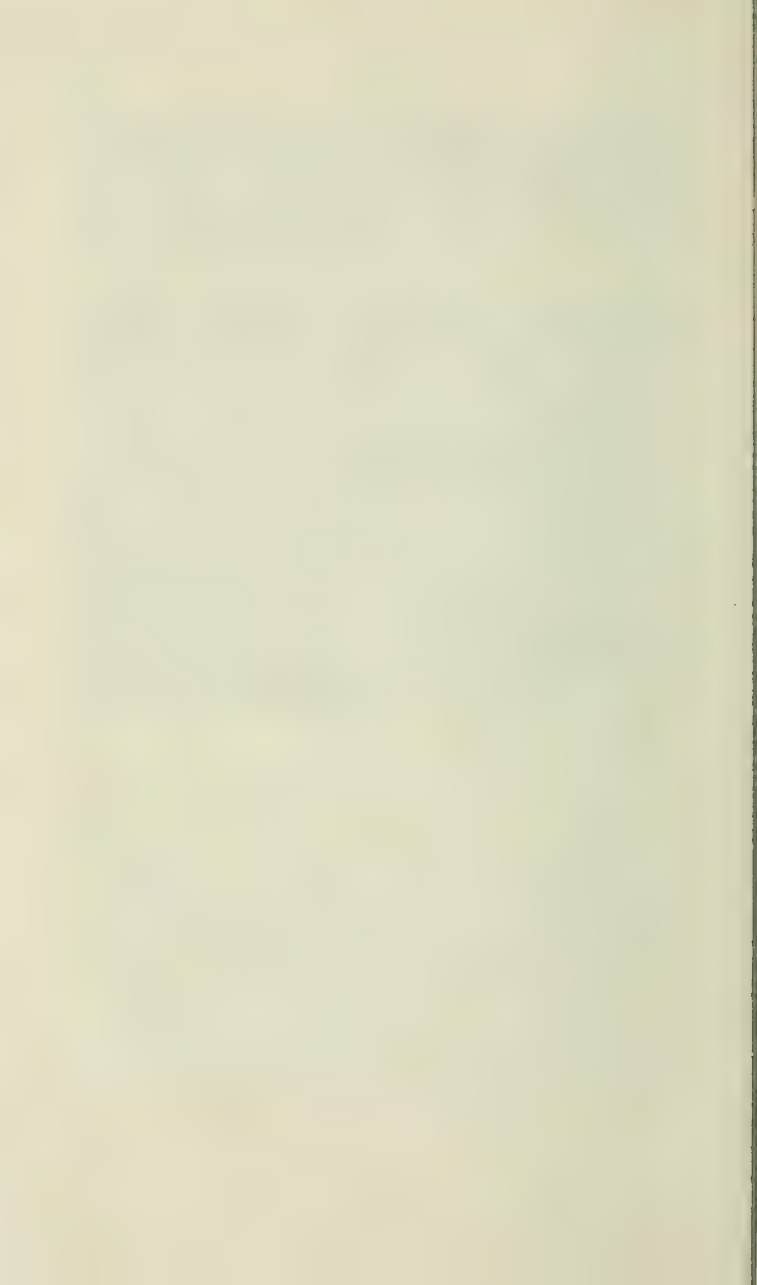
PIERRE AUDIAT.

I

DUCLOS

---

MÉMOIRES SECRETS  
SUR LA RÉGENCE





## MÉMOIRES SECRETS

### SUR LA RÉGENCE

---

Le duc d'Orléans était d'une figure agréable, d'une physionomie ouverte, d'une taille médiocre, mais avec une aisance et une grâce qui se faisaient sentir dans toutes ses actions. Doué d'une pénétration et d'une sagacité rares, il s'exprimait avec vivacité et précision. Ses reparties étaient promptes, justes et gaies... Ses premiers jugements étaient les plus sûrs, la réflexion le rendait indécis. Des lectures rapides, aidées d'une mémoire heureuse, lui tenaient lieu d'une application suivie; il semblait plutôt deviner qu'étudier les matières. Il avait plus que des demi-connaissances en peinture, en musique, en chimie, en mécanique. Avec une valeur brillante, modeste en parlant de lui, et peu indulgent pour ceux qui lui étaient suspects sur le courage, il eût été général, si le roi lui eût permis de l'être; mais il fut toujours en sujétion à la cour, et en tutelle à l'armée.

Une familiarité noble le mettait au niveau de tous ceux qui l'approchaient; il sentait qu'une supériorité

personnelle le dispensait de se prévaloir de son rang. Il ne gardait aucun ressentiment des torts qu'on avait eus avec lui et en tirait avantage, pour se comparer à Henri IV. Son insensibilité, à cet égard, venait de son mépris pour les hommes; il supposait que ses serviteurs les plus dévoués auraient été ses ennemis, pour peu que leur intérêt les y eût portés. Il soutenait que l'honnête homme était celui qui avait l'art de cacher qu'il ne l'est point : jugement aussi injuste pour l'humanité que déshonorant pour celui qui le porte. Il tenait cette manière de penser de l'homme le plus corrompu (l'abbé, depuis, cardinal Dubois), qui ne croyait pas à la vertu, ni à la probité, et n'était pas fait pour y croire.

### *Le précepteur.*

Le duc d'Orléans avait eu successivement quatre<sup>1</sup> gouverneurs, qui moururent à si peu de distance l'un de l'autre, que Benserade disait qu'on ne pouvait pas élever de gouverneur à ce prince. Saint-Laurent, officier de Monsieur, et l'homme du plus grand mérite, fut le précepteur; mais il mourut trop tôt pour son élève. Il avait pris, pour copier les thèmes du jeune prince, l'abbé Dubois, moitié scribe, moitié valet du curé de Saint-Eustache. Lorsque Saint-Laurent mourut, le prince était assez grand pour que les sous-gouverneurs, à qui Dubois s'était attaché à plaire, dissuadassent Monsieur de prendre un précepteur en titre,

---

1. Le maréchal de Navailles, le maréchal d'Estades, le duc de la Vieuville et le marquis d'Angy, chevalier des ordres et conseiller d'Etat d'épée. Les sous-gouverneurs furent La Bertière et Fontenay.

et Dubois en continua les fonctions. La mémoire des gouverneurs et du précepteur fut toujours chère au duc d'Orléans; mais Dubois lui fit perdre celle de leurs leçons.

Il est assez curieux de connaître l'origine de cet homme singulier. Fils d'un apothicaire de Brive, après avoir fait quelques études, il fut précepteur du fils du président de Gourgues. On prétend qu'il se maria ensuite secrètement. La misère lui inspirant le désir d'aller tenter fortune, d'accord avec sa femme qu'il laissa en Limousin, il se rendit à Paris. Ignoré par sa propre obscurité, il entra au collège de Saint-Michel, pour y faire les fonctions les plus basses. Né avec de l'esprit, il acquit bientôt de la littérature, pour qu'un docteur en Sorbonne le retirât<sup>1</sup> chez lui. Ce premier maître étant mort, le curé de Saint-Eustache le prit à son service. Ce fut là qu'il fut connu de Saint-Laurent, ami du curé. Souple, insinuant, prévenant, il obtint, sinon l'amitié, du moins la compassion de Saint-Laurent qui le prit et l'employa sous lui, comme nous l'avons vu. On l'habilla convenablement, pour lui donner la vraie figure d'un abbé, relever un peu son extérieur piètre et bas et le rendre présentable. Il s'insinua, par degrés, dans l'esprit du jeune prince et finit par s'en emparer après la mort de Saint-Laurent.

Comme l'intimité laisse bientôt voir le caractère, l'abbé sentit qu'il serait bientôt méprisé de son élève s'il ne le corrompait lui-même; il n'y oublia rien, et malheureusement n'y réussit que trop. On ne fut pas

---

1. Le fit entrer.

longtemps à s'apercevoir du crédit de l'abbé sur le prince; mais le peu d'importance du personnage le sauvant alors de la jalousie, on ne fut pas fâché d'avoir quelqu'un dont on pût se servir, dans l'occasion, comme d'un instrument sans conséquence.

*Un courtier matrimonial.*

Le dessein que le roi prit de faire épouser mademoiselle de Blois, sa fille naturelle, au duc de Chartres<sup>1</sup> mit l'abbé Dubois en œuvre. Le roi, qui sentit bien que Monsieur, tout soumis qu'il était, répugnerait à la proposition, et que la hauteur allemande de Madame<sup>2</sup> en serait indignée, pensa d'abord à s'assurer du consentement du duc de Chartres. Il sut que personne n'y réussirait mieux que l'abbé Dubois et le fit charger de cette commission. L'abbé avait déjà persuadé à son disciple qu'il n'y avait ni vice, ni vertu; mais n'ayant pas été à portée d'attaquer, ni même de connaître les maximes de l'honneur du monde, cela devenait une entreprise. Il était plus difficile de détruire des préjugés d'orgueil que des principes de morale, et ces préjugés ne laissaient pas d'être fondés avec raison. Dubois vint à bout d'en triompher, en effrayant le duc de Chartres de la puissance du roi et en lui présentant l'appât d'une augmentation de crédit et de dignité personnelle, par la continuation des honneurs de fils de France, supérieurs à ceux de petit-fils.

---

1. Le duc d'Orléans, le futur régent, se nomma le duc de Chartres tant que son père (Monsieur) vécut.

2. La deuxième femme de Monsieur : la princesse Palatine.

Le mariage fut conclu, malgré les incertitudes du duc de Chartres, les répugnances de Monsieur et les fureurs de Madame qui donna un soufflet à son fils, à la première déclaration qu'il lui en fit.

Le duc de Chartres trouvait d'ailleurs, dans la femme qu'il épousait, figure, esprit, vertu et noblesse de caractère; mais elle s'était fait sur la naissance une illusion singulière. Elle s'imaginait avoir fait à son mari autant d'honneur qu'elle en avait reçu<sup>1</sup>. Fièrre de sa naissance, qu'elle devait au roi, elle ne faisait pas la moindre attention à la marquise de Montespan, sa mère. On la comparait assez plaisamment à Minerve qui, ne reconnaissant point de mère, se glorifiait d'être fille de Jupiter. Cette manie ne l'empêchait pas de se prévaloir avec ses frères et ses sœurs des honneurs qu'elle ne devait qu'à son mariage. Moins sensible à l'amour qu'aux respects qu'elle exigeait de son mari, elle eut toujours plus de dépit que de jalousie des maîtresses qu'il prit et n'aurait pas fait les moindres avances pour le ramener.

### *La liberté anglaise.*

Tant de hauteur fortifia le goût du duc d'Orléans, pour une vie libre qui devint quelquefois crapuleuse. Humain, compatissant, il aurait eu des vertus, si l'on en avait sans principe; l'abbé Dubois les lui avait fait perdre. La sujétion où le roi le tenait lui faisait donner de grands éloges à la liberté anglaise. Il est vrai

---

1. Mlle de Blois était la fille naturelle de Louis XIV et de Mme de Montespan.

que celle qu'il désirait pour lui, il la laissait aux autres. Il eut quelquefois des rivaux qui ne s'en cachaient pas trop. A l'égard de ses sociétés, il n'y était ni difficile, ni gênant. Dès qu'on lui plaisait, on devenait son égal. Malgré ses talents et les ressources de son esprit, il ne pouvait se suffire longtemps à lui-même; la dissipation, le bruit, la débauche lui étaient nécessaires. Il admettait dans sa société des gens que tout homme qui se respecte n'aurait pas avoués pour amis, malgré la naissance et le rang de quelques-uns d'entre eux. Le régent, qui, pour se plaire avec eux, ne les en estimait pas davantage, les appelait ses *roués*<sup>1</sup>, en parlant d'eux et devant eux.

La licence de cet intérieur était poussée au point que la comtesse de Sabran lui dit un jour, en plein souper, que Dieu, après avoir créé l'homme, prit un reste de boue dont il forma l'âme des princes et des laquais. Le régent, loin de s'en fâcher, en rit beaucoup, parce que le mot, vrai ou faux, lui parut plaisant. Le curé de Saint-Côme (Godeau) fit, dans un prône, un tableau dont l'application était frappante contre le régent. Le prince, à qui l'on en parla, dit, sans s'émouvoir : « De quoi se mêle-t-il ? je ne suis pas de sa paroisse. »

Quant à la religion, il serait difficile de dire quelle était celle du régent; il était de ceux dont on dit qu'ils cherchent maître. Sans faire attention que le respect pour la religion importe plus aux princes qu'à qui que ce soit, le régent affectait et affichait une impiété scandaleuse. Les jours consacrés pour la dévotion pu-

---

1. C'est à dire : dignes d'être roués.



blique étaient ceux qu'il célébrait par quelques débauches d'éclat; son impiété était une sorte de superstition. Ces excès ou ces petitessees décelaient un homme qui n'est rien moins que ferme dans ses sentiments et veut s'étourdir sur ce qui le gêne. En cherchant à douter de la divinité, il courait les devins et les devineresses et montrait toute la curiosité crédule d'une femmelette. Il y a grande apparence que, s'il fût tombé dans une maladie de langueur, il aurait recouru aux reliques et à l'eau bénite. Madame <sup>1</sup> disait : « Les fées furent conviées à mes couches, et chacune douant mon fils d'un talent, il les eut tous; malheureusement on avait oublié une vieille fée qui, arrivant après les autres, dit : « Il aura tous les talents, excepté celui d'en faire bon usage. »

Madame aimait tendrement son fils, quoiqu'elle en blâmât fort la conduite. Cette princesse, avec un sens droit, était attachée à la vertu, à l'honneur, aux bienséances, à l'étiquette de son rang. Une santé inaltérable, qui l'empêchait de connaître aucune délicatesse pour elle, la faisait paraître dure pour les autres, en qui elle ne supposait pas plus de besoins. Franche jusqu'à la grossièreté, bienfaisante, capable d'amitié, elle ne cherchait point à plaire, elle ne voulait être aimée que de ceux qu'elle estimait. Elle aimait fort sa nation, et il suffisait d'être Allemand pour en être accueilli. Tous ses parents lui étaient chers, et son inclination se réglait sur la proximité du sang, même à l'égard de ceux qu'elle n'avait jamais vus.

---

1. Sa mère.

Elle estimait sa belle-fille et l'aurait aimée, si elle eût été légitime<sup>1</sup>. Sa sévérité sur les devoirs excitait en elle la plus forte indignation contre la duchesse de Berri, sa petite-fille. On ne pouvait louer dans celle-ci que la figure et les grâces; car beaucoup d'esprit, dont elle abusa toujours, n'est pas un sujet d'éloge. Sans avoir les bonnes qualités de son père, elle en avait tous les vices. Il avait été précepteur à cet égard; elle devint bientôt son émule et le surpassa.

*La duchesse de Berri.*

Nous avons vu la vanité bizarre que la duchesse d'Orléans tirait de sa naissance; sa fille rougissait de lui devoir la sienne. Une telle opposition d'idées et une trop parfaite égalité d'orgueil ne devaient pas maintenir l'union entre la mère et la fille; les dissensions étaient donc continuelles et allaient souvent jusqu'à l'éclat. La duchesse d'Orléans s'en affligeait, parce qu'elle était mère, ce sentiment la préservant de la haine pour sa fille; mais celle-ci, qui avait renoncé à tout sentiment honnête, ne dissimulait ni son mépris ni son aversion. Le duc d'Orléans se contentait de la désapprouver et n'osait la réprimander.

Le père et la fille vivaient dans une telle intimité que des bruits, qui n'avaient été que des murmures sourds, devinrent des propos publics et allèrent jusqu'au duc de Berri. Sa religion ne lui permettait pas de les croire; mais comme il aimait éperdument sa femme, il était importuné des assiduités de son beau-

---

1. De naissance légitime.

père, et ce tiers incommode lui donnait une humeur qu'il ne contenait pas toujours.

Il était d'ailleurs effrayé des discours impies que le père et la fille affectaient devant lui. C'était entre eux deux un assaut d'irréligion et de mépris des mœurs. Leur impiété était autant une manie qu'un vice. La princesse raillait imprudemment son mari sur une dévotion qui était pourtant l'unique préservatif qu'il eût contre des soupçons qu'elle devait tâcher de détruire. Le père et la fille n'avaient, pour se justifier, que l'excès d'une folle imprudence; mais la folie de leur conduite, et leur indifférence sur les propos du public, n'étaient pas une preuve d'innocence; et la Cour, qui n'avait ni la vertu, ni la religion du duc de Berri, n'était pas si réservée dans ses jugements. Le duc d'Orléans en fut averti et s'en indigna d'horreur; sa fille n'en fut révoltée que d'orgueil; et ni l'un ni l'autre ne se contraignirent pas davantage.

### *Une furieuse.*

Si le duc d'Orléans était amoureux de sa fille, il n'en était pas jaloux et vit toujours avec assez d'indifférence le débordement de sa vie. A peine eut-elle épousé le duc de Berri qu'elle eut des galanteries où le respect qu'on devait à son rang l'obligeait de faire les avances. Le commerce qu'elle eut avec La Haye, écuyer de son mari, fut porté à un degré de frénésie incroyable. Non contente de laisser éclater sa passion, elle proposa à son amant de l'emmener en Hollande. La Haye frémit à cette proposition et se vit obligé, pour ne pas être victime de sa discrétion sur un pareil

délire, d'en faire part au duc d'Orléans. Il fallut tour à tour effrayer et flatter cet esprit égaré, pour que le projet ne perçât pas jusqu'au roi. Peu à peu l'accès se dissipa; et cette furieuse céda enfin à l'impossibilité de se satisfaire, ou à la crainte de rendre sa folie funeste à son amant.

Lorsque son mari fut attaqué à Marly de la maladie dont il mourut, au lieu de venir de Versailles pour le voir, elle se contenta d'en demander la permission au roi, qui répondit qu'étant grosse elle ferait peut-être une imprudence, mais qu'elle en était la maîtresse. Elle ne vint point, et son mari mourut sans l'avoir vue et sans en avoir prononcé le nom.

La duchesse de Berri, malgré son orgueil, tremblait devant le roi et rampait devant madame de Maintenon. Nous verrons bientôt le reste de sa vie, qui fut courte, répondre à ses commencements.

### *Le testament cassé.*

Reprenons la suite des faits. Le lendemain de la mort du roi<sup>1</sup>, le parlement s'assembla pour décider de la régence. Le duc d'Orléans, les princes et les pairs s'y rendirent, et dès huit heures tout était en place.

On sait que Louis XIV nommait par son testament, au lieu d'un régent, un conseil de régence dont le duc d'Orléans ne serait que le chef, et que le duc du Maine<sup>2</sup> devait avoir le commandement des troupes de la maison du roi.

1. Louis XIV mourut le 1<sup>er</sup> septembre 1715.

2. Fils naturel de Louis XIV et de Mme de Montespan.

Comme le procès-verbal de cette séance du 2 septembre, et celui du lit de justice, où le jeune roi vint se faire reconnaître le 12, sont entre les mains de tout le monde, je me contenterai d'y renvoyer le lecteur et rappellerai seulement quelques circonstances, qui ne se trouvent pas dans l'imprimé.

Le duc d'Orléans était également occupé et inquiet d'un jour si décisif. Le premier président s'étant vendu au duc du Maine, le duc d'Orléans acheta le colonel des gardes françaises (le duc de Guiche-Grammont); en conséquence, le régiment occupa sourdement les avenues du palais, et les officiers avec des soldats d'élite, mais sans l'uniforme, se répandirent dans les salles. L'abbé Dubois affecta de mener, dans une des lanternes, Stairs, ambassadeur d'Angleterre, pour insinuer que la cour de Londres, en cas d'événement, appuyerait le duc d'Orléans. Ces différentes mesures furent superflues, le personnel des deux concurrents décida de tout.

Le duc d'Orléans, en réclamant les droits de sa naissance, n'oublia pas de dire des choses flatteuses pour le parlement. Sa contenance ne fut pas d'abord bien libre; mais il se raffermir par degrés, à mesure que les esprits paraissaient lui devenir favorables. Enfin, la régence lui ayant été déférée, il y eut encore sur la tutelle du jeune roi, et sur le commandement des troupes de sa maison, quelques discussions qui donnaient au régent et au duc du Maine un air de clients aux pieds de la Cour.

Les amis du premier, sentant que la seule égalité de rôle le dégradait, lui conseillèrent de remettre la séance à l'après-midi, pour régler le reste. Ce conseil



fut un coup de parti. Le régent leva la séance et se rendit chez lui, où il eut le temps de reprendre ses esprits. Il fit venir le procureur général d'Aguesseau, et le premier avocat général, Joli de Fleury. Ces deux magistrats, les plus éclairés du parlement, n'ont point encore eu de successeurs. Le premier, plein de lumières, de connaissances et de probité, cherchait, voyait et voulait toujours le bien. L'autre, avec autant d'esprit, mais plus fin, distinguait du premier coup d'œil, entre deux biens, celui qui lui convenait le mieux et savait le faire envisager comme le meilleur.

L'un et l'autre comprirent également qu'il ne s'agissait plus d'examiner si l'exécution du testament eût été préférable, ou non, à la régence déjà déferée au duc d'Orléans. Ils sentirent le danger de séparer l'autorité militaire d'avec l'administration politique. Le régent, appuyé des princes et des pairs contre les légitimés, se serait bientôt servi de l'autorité qu'il avait déjà obtenue pour s'emparer de celle qui lui serait refusée; ce qui ne pourrait se faire sans troubler l'État; au lieu que le duc du Maine étant dépouillé de tout, sa timidité répondait de la paix.

Les choses ainsi disposées au Palais-Royal ne trouvèrent plus de difficulté dans la séance de l'après-midi. Le parlement aima mieux faire un régent que de risquer qu'il se fît de lui-même. Quelques-uns, en annulant le testament de Louis XIV, n'étaient pas fâchés d'insulter au lion mort et de paraître accorder librement ce qui ne manquerait pas de leur échapper.

Le régent, au sortir du parlement, se rendit à Versailles, auprès du roi, et passa ensuite chez Madame, qui lui dit : « Mon fils, je ne désire que le bien de l'État



et votre gloire; je n'ai qu'une chose à vous demander pour votre honneur, et j'en exige votre parole. (Il la donna.) C'est de ne jamais employer ce fripon d'abbé Dubois, le plus grand coquin qu'il y ait au monde, et qui sacrifierait l'État et vous au plus léger intérêt. » La suite fera voir que Madame avait plus de jugement que son fils n'avait de parole.

Comme il n'y a rien de fixe dans l'étiquette et le cérémonial de France, attendu que les ministres ont intérêt que cela soit ainsi, pour être toujours maîtres dans les occasions de décider suivant leurs affections particulières, le service qui se fit à Saint-Denis pour le feu roi donna lieu à des discussions assez vives, entre le parlement et les ducs et pairs, qui portaient les honneurs. Le régent se garda bien de prononcer. Il aimait assez la division entre les corps et disait quelquefois : *Divide et impera*<sup>1</sup>; mais il entraînait dans sa conduite au moins autant de faiblesse que de politique. Il affectait encore de mépriser l'étiquette; il y en a cependant des articles qui, au premier coup d'œil, paraîtraient un pédantisme et seraient approuvés par un jugement plus réfléchi. Dans beaucoup d'occasions, l'étiquette entretient la subordination, supplée aux mœurs et quelquefois les conserve. Elle est si peu indifférente de nation à nation, que c'est toujours par une diminution de puissance et de considération qu'un prince se relâche de son étiquette à l'égard d'un autre.

Chacun voyant dans la régence qu'on pouvait régler ses droits sur ses prétentions, la duchesse de Berri,

---

<sup>1</sup> 1. Divise et règne.

plus autorisée que personne, prit quatre dames du palais, quoique aucune fille de France n'eût jamais eu qu'une dame d'honneur et une dame d'atours. Elle voulut aussi avoir une compagnie de gardes. Le régent lui représenta inutilement que jamais fille de France, ni reine, excepté la reine régente mère de Louis XIV, n'avait eu cette distinction, il fallut la satisfaire; mais il donna en même temps une pareille compagnie de gardes à sa mère, Madame, veuve de Monsieur.

*Trompettes et timbales.*

Au défaut du titre de reine, la duchesse de Berri, cherchant à s'en attribuer les honneurs et même à les outrepasser, traversa Paris depuis le Luxembourg, où elle logeait, jusqu'aux Tuileries, entourée de ses gardes, avec trompettes et timbales sonnantes. Le maréchal de Villeroi représenta au régent que cet honneur n'appartenait à qui que ce fût, qu'au Roi, dans le lieu où il est; or il habitait alors les Tuileries où on l'amena le 30 décembre 1715, pour la commodité des conseils et celle du service. La duchesse de Berri fut donc obligée de s'en tenir à ce premier essai de trompettes et de timbales qui restèrent depuis au Luxembourg. Elle voulut s'en dédommager par une autre entreprise, qui ne lui réussit pas mieux. Elle parut sous un dais à l'Opéra et le lendemain à la comédie, quatre de ses gardes sur le théâtre et les autres dans le parterre. Le cri<sup>1</sup> fut général et, de dépit, elle se renferma depuis

---

1. Le cri de réprobation.

dans une petite loge où elle était *incognito* et comme la comédie se jouait alors trois fois la semaine sur le théâtre de l'Opéra au Palais-Royal, la loge servait aux deux spectacles.

Le chevalier de Bouillon, qui se faisait alors nommer le prince d'Auvergne, donna le projet des bals de l'Opéra, qui détourneraient des bals particuliers, où il arrivait souvent du désordre, au lieu qu'une garde militaire maintiendrait la police à l'Opéra. Le projet fut approuvé et valut 6.000 livres de pension au prince d'Auvergne pour son droit d'avis. La proximité de l'appartement du régent fit qu'il s'y montra souvent, en sortant de souper, dans un état peu convenable à l'administrateur du royaume. Dès le premier bal, le conseiller d'État Rouillé y vint ivre, parce que c'était son goût et son usage; et le duc de Noailles dans le même état, pour faire sa cour.

### *Le petit Dubois.*

Quoique le régent eut donné parole à Madame de ne jamais employer l'abbé Dubois, il lui donna une place de conseiller d'État, au grand scandale de la magistrature. Ce qui détermina principalement le régent fut qu'aucun prélat ne demanda la place, ne voulant pas être précédé au conseil par l'abbé Bignon, simple ecclésiastique. On n'en fut pas moins révolté de voir un tel personnage succéder à un des plus dignes prélats du royaume, Fortin de la Hoquette, archevêque de Sens. Il avait refusé l'ordre du Saint-Esprit, n'ayant pas, dit-il, la naissance exigée par les statuts. On lui offrit d'altérer sa généalogie, il répondit : « Je ne

veux pas dégrader l'ordre par ma naissance et encore moins me dégrader moi-même par un mensonge. » Le roi lui ayant offert de le dispenser des preuves, il répondit qu'il ne voulait pas servir d'exemple à la violation des règles et persista dans son refus.

Si l'entrée de l'abbé Dubois au conseil marquait peu de considération pour le public, le régent et la duchesse de Berri le respectaient encore moins par leurs mœurs.

### *La journée du régent.*

Le régent donnait aux affaires la matinée plus ou moins longue, suivant l'heure où il s'était couché. Il y avait un jour destiné aux ministres étrangers; les autres jours se partageaient entre les chefs des conseils; vers les trois heures il prenait du chocolat, et tout le monde entraît, comme on fait aujourd'hui au lever du roi. Après une conversation générale d'une demi-heure, il travaillait encore avec quelqu'un, ou tenait conseil de régence. Avant ou après ce conseil ou ce travail, il allait voir le roi, à qui il témoignait toujours plus de respect que qui que ce fût; et l'enfant le remarquait très bien. Entre cinq et six heures toutes affaires cessaient, il allait voir Madame, soit dans son appartement l'hiver, soit à Saint-Cloud dans la belle saison, et lui a toujours marqué beaucoup de respect. Il était rare qu'il passât un jour sans aller au Luxembourg voir la duchesse de Berri.

Vers l'heure du souper, il se renfermait avec ses maîtresses, quelquefois des filles d'opéra, ou autres de pareille étoffe, et dix ou douze hommes de son intimité qu'il appelait tout uniment ses *roués*. Les princi-

paux étaient Broglie, l'aîné du maréchal de France, premier duc de son nom, le duc de Brancas, grand-père de celui d'aujourd'hui, Biron qu'il fit duc, Canillac, cousin du commandant des mousquetaires, et quelques gens obscurs par eux-mêmes et distingués par un esprit d'agrément ou de débauche. Chaque souper était une orgie. Là régnait la licence la plus effrénée; les ordures, les impiétés étaient le fonds ou l'assaisonnement de tous les propos, jusqu'à ce que l'ivresse complète mît les convives hors d'état de parler et de s'entendre. Ceux qui pouvaient encore marcher se retiraient; l'on emportait les autres, et tous les jours se ressemblaient. Le régent, pendant la première heure de son lever, était encore si appesanti, si offusqué des fumées du vin, qu'on lui aurait fait signer ce qu'on aurait voulu.

### *Le petit-neveu de Lauzun.*

Quelquefois le lieu de la scène était au Luxembourg chez la duchesse de Berri. Cette princesse, après plusieurs galanteries de passage, s'était fixée au comte de Riom, cadet de la maison d'Aidie et petit-neveu du duc de Lauzun<sup>1</sup>. Il avait peu d'esprit, une figure assez commune, et un visage bourgeonné qui aurait pu répugner à bien des femmes. Il était venu de la province pour tâcher d'obtenir une compagnie, n'étant encore que lieutenant de dragons. Et bientôt il inspira à la princesse la passion la plus forte. Elle n'y garda aucune mesure et la rendit publique.

---

<sup>1</sup> Celui qui avait failli épouser Mlle de Montpensier, a grand Mademoiselle, cousine germaine de Louis XIV.

Riom fut logé magnifiquement au Luxembourg, entouré de toutes les profusions du luxe; on allait lui faire la cour, avant de se présenter chez la princesse et l'on en était toujours reçu avec la plus grande politesse; mais il n'en usait pas ainsi avec sa maîtresse, il n'y a point de caprices qu'il ne lui fit essayer. Quelquefois étant prêt à sortir, il la faisait rester, il lui marquait du dégoût pour l'habit qu'elle avait pris; et elle en changeait docilement. Il l'avait réduite à lui envoyer demander ses ordres pour sa parure et pour l'arrangement de sa journée; et après les avoir donnés, il les changeait subitement, lui faisait des brusqueries, la réduisait aux larmes et à venir lui demander pardon des incartades qu'il lui avait faites. Le régent en était indigné et fut souvent prêt de faire jeter Riom par les fenêtres; mais sa fille lui imposait silence, lui rendait les traitements qu'elle recevait de son amant; et il finissait par faire à sa fille les soumissions que Riom exigeait d'elle.

Si ces différentes scènes n'avaient pas eu tant de témoins, elles seraient incroyables. Ce qui était encore inconcevable, c'était la politesse de Riom avec tout le monde, et son insolence avec la princesse. Il devait ce système de conduite au duc de Lauzun son oncle. Celui-ci s'applaudissant de voir son neveu faire au Luxembourg le même personnage qu'il avait fait lui-même avec Mlle de Montpensier, lui donnait des principes de famille, et lui avait persuadé qu'il perdrait sa maîtresse, s'il la gâtait par une tendresse respectueuse, et que les princesses voulaient être gourmandées. Riom avait profité jusqu'au scandale des leçons de son oncle, et le succès en prouvait l'efficacité.



Cette princesse si haute avec sa mère, si impérieuse avec son père, si orgueilleuse avec tout l'univers, rampait devant un cadet de Gascogne. Elle eut cependant quelques goûts de traverse, notamment avec le chevalier d'Aidie, cousin de Riom : mais ce ne fut que des fantaisies courtes : et la passion triompha jusqu'à la fin.

Les soupers, les bacchanales, les mœurs du Luxembourg étaient les mêmes qu'au Palais-Royal, puisque c'étaient à peu près les mêmes sociétés. La duchesse de Berri, avec qui les seuls princes du sang pouvaient manger<sup>1</sup>, soupait ouvertement avec des gens obscurs que Riom lui produisait. Il s'y trouvait même un certain père Reiglet, jésuite, complaisant commensal et soi-disant confesseur. Si elle avait fait usage de son ministère, elle aurait pu se dispenser de lui dire bien des choses, dont il était témoin et participe<sup>2</sup>.

La marquise de Mouchy, dame d'atour de la princesse, en était la digne confidente. Elle vivait en secret avec Riom comme la duchesse y vivait publiquement : et cette rivale, cachée et commode, réconciliait les deux amants, quand les brouilleries pouvaient aller trop loin.

Ce qu'il y avait de singulier, c'est que la duchesse de Berri croyait réparer ou voiler le scandale de sa vie par une chose qui l'aggravait encore. Elle avait pris un appartement aux Carmélites de la rue Saint-Jacques où elle allait de temps en temps passer une journée. La veille des grandes fêtes, elle y couchait, mangeait

---

1. Selon l'étiquette.

2. Et auxquelles il prenait part.

comme les religieuses, assistait aux offices du jour et de la nuit, et revenait de là aux orgies du Luxembourg.

Le régent voulut aussi, de son côté, édifier le public et n'y réussit pas mieux que sa fille. Il marcha en grand appareil à Saint-Eustache, le jour de Pâques, et y communia. Le contraste de sa vie habituelle et de cet acte de religion fit le plus mauvais effet.

### *Dubois et Albéroni.*

Quoique la paix régnât pour nous dans l'Europe, les négociations n'en étaient pas moins vives. L'Anglais traitait à la fois avec la France et l'Espagne et cherchait à étendre son commerce, au préjudice des deux puissances. Notre intérêt était de prendre pour modèle la conduite de la maison d'Autriche, tant qu'elle avait régné sur l'Espagne et dans l'Empire; mais l'abbé Dubois entraînait le régent vers l'Angleterre dont il lui vantait la puissance et les secours dans le cas où le roi viendrait à mourir.

D'un autre côté, Albéroni, avec le seul titre d'envoyé de Parme à Madrid, gouvernait la reine et par conséquent la monarchie. C'était un de ces hommes que la fortune offre quelquefois comme un objet d'émulation aux ambitieux nés dans la poussière. Fils d'un jardinier, il sortit de son état, en entrant dans celui de l'Eglise qui les admet tous et souvent les confond.

Le duc de Parme, ayant quelques affaires à communiquer au duc de Vendôme, général de l'armée espagnole en Italie, lui envoya Rancoveri, évêque de Borgo. Le duc de Vendôme était en chemise sur sa chaise

percée, lorsqu'on lui annonça l'évêque. Il le fit entrer et ne se contraignit pas plus en lui donnant audience qu'il ne faisait avec l'armée. Tout en parlant d'affaires, il continua les différentes opérations de sa toilette devant le prélat qui s'en trouva très scandalisé et, à son tour, assura que jamais il ne reparaitrait à une audience si peu décente. Le duc de Parme fit chercher quelqu'un d'intelligent qui ne fût pas en droit d'être difficile sur le cérémonial. On lui présenta l'abbé Albéroni. Le prince, l'ayant entretenu, jugea qu'il conviendrait fort à la négociation; et que le duc de Vendôme, du caractère dont il était, s'embarrasserait peu de la dignité du personnage, qui d'ailleurs était masqué de l'habit ecclésiastique. Albéroni fut reçu comme l'évêque l'avait été; mais sans se formaliser de rien, il entrecoupa la conférence de plaisanteries assorties à la situation et qui réjouissaient le duc de Vendôme. Ce général, en se relevant de dessus sa chaise, se présenta de façon que l'abbé s'écria : *Ah! culo di Angelo!* Le duc de Vendôme fut si content de l'humeur de l'abbé qu'il ne voulut traiter qu'avec lui. L'affaire du duc de Parme fut bientôt terminée; et l'abbé, en ayant rendu compte à son maître, vint s'établir commensal de la maison du duc de Vendôme.

Son état n'y était pas bien décidé. On le voyait parfois aumônier, secrétaire dans l'occasion, et plus souvent cuisinier, faisant des soupes au fromage pour le duc, et par-dessus tout, en possession de l'amuser par des contes orduriers. Cette faveur subalterne procurait dans la maison si peu de considération à l'abbé qu'un des officiers, offensé de ses libertés, lui donna un jour des coups de canne, sans que l'abbé en parût dé-

gradé, et qu'il n'en fût autre chose que de faire rire le duc, qui ne l'en prisait ni plus ni moins qu'il fallait. A la fin de la campagne, Albéroni suivit en France son maître qui lui fit donner une pension de mille écus. Il eut alors l'air d'un secrétaire en titre et retourna en Italie à la suite du duc de Vendôme. Ce général y étant mort, Albéroni se retira à Parme; et son prince, le connaissant propre aux affaires, en fit son résident à Madrid. Ce fut là qu'ayant eu part au mariage de la princesse de Parme avec Philippe V, il prit le vol qui l'éleva si haut. Il écarta successivement tous ceux qui pouvaient balancer son crédit et travaillait à se faire cardinal, soit en servant Rome, soit en s'y faisant craindre.

### *Prodigalités.*

La duchesse de Berri se fit donner le château de la Meute<sup>1</sup>; et le prix en fut payé par le roi à d'Armenonville, qui eut en outre la jouissance du château de Madrid dans le bois de Boulogne, la survivance pour son fils Morville, et un brevet de retenue de 400.000 livres sur sa charge de secrétaire d'État. La princesse obtint encore pour La Haye, son ancien amant réformé, une troisième place de gentilhomme de la manche du roi, avec 6.000 livres de pension, et bientôt on en fit une quatrième pour un protégé de madame de Ventadour.

La duchesse de Berri, ennuyée du deuil de Louis XIV, obligea le régent de réduire tous les deuils

---

1. Muette.

à moitié, à l'occasion de celui de la reine mère de Suède.

Pour passer les nuits d'été dans le jardin du Luxembourg, avec une liberté qui avait plus besoin de complices que de témoins, elle en fit murer toutes les portes à l'exception de la principale, dont l'entrée se fermait ou s'ouvrait suivant les occasions.

Rouillé du Coudray persuada aussi de rappeler les comédiens italiens, qui avaient été chassés par le feu roi pour avoir joué la *Fausse Prude*, dont le public fit l'application à madame de Maintenon.

La nouvelle troupe prit le titre de comédiens du Régent et fut, sous l'inspection de Rouillé, indépendante des gentilhommes de la chambre. Cette nouveauté fit, pendant quelque temps, désertier le Théâtre-Français et les farces italiennes éclipsèrent les chefs-d'œuvre de notre scène.

Les brevets de retenue<sup>1</sup> se donnaient sans mesure et sans choix. Parmi tant de grâces prodiguées ou prostituées, le régent rendit justice au métier de Vittemant, en le nommant sous-précepteur du roi. Une harangue qu'il avait faite à la tête de l'Université, dont il était recteur, l'avait fait connaître de Louis XIV, qui lui donna la place de lecteur du dauphin. A peine eut-il commencé les fonctions de sous-précepteur que le jeune roi parut s'y attacher. Le régent qui le remarqua et qui, pendant son administration, s'étudia toujours à donner l'exemple du respect pour le roi et à chercher ce qui pouvait lui plaire, voulut

---

1. Actes non scellés par lesquels le roi accordait un don ou une pension.

lui procurer le plaisir de faire une grâce à Vittemant.

Il apporta un jour au roi le brevet d'une abbaye de 15.000 livres de rente en faveur de Vittemant. L'enfant, charmé de faire lui-même cet acte de maître, fit venir Vittemant et, en présence du régent, du maréchal de Villeroi et de l'évêque de Fréjus, lui donna le brevet, en le nommant par le titre de l'abbaye. Vittemant ne comprenant pas d'abord pourquoi le roi lui donnait un nouveau nom, le régent prit la parole et lui expliqua la grâce que le roi lui faisait. Vittemant se confondit en remerciements et dit qu'il était comblé de bienfaits du roi; que sa fortune était déjà au-dessus de ses désirs et que, n'ayant point de parents dans le besoin, il ne saurait à quoi employer une augmentation de revenus. — Vous en ferez des charités, lui dit l'évêque de Fréjus. — Eh ! pourquoi, répondit Vittemant, recevoir l'aumône pour la faire ? D'ailleurs, je ne suis pas à portée, à la cour, de connaître ceux qu'il faudrait secourir; un curé s'en acquittera mieux que moi. »

Le régent, Villeroi et l'évêque, peu accoutumés à un tel langage, regardèrent d'abord Vittemant comme un habile hypocrite et le pressèrent, en souriant, d'accepter : mais le refus était très sérieux, rien ne put vaincre sa résistance; il fallut chercher pour cette abbaye un personnage moins étrange, et il ne fut pas difficile à trouver. Le modeste Vittemant ne s'occupa à la cour que de son emploi; et lorsque ses fonctions furent finies, il se retira à la Doctrine Chrétienne. Je n'ai pas dû laisser dans l'oubli le nom d'un homme si vertueux; je n'aurai pas assez d'anecdotes pareilles pour en fatiguer le lecteur.



*La question d'argent.*

La chambre de justice, établie par un édit du mois de mars, commençait ses opérations, dont les effets furent très différents de ceux qu'on s'en était promis. On s'était flatté de retirer par les taxes des sommes immenses qui fourniraient aux dépenses les plus urgentes. On devait, disait-on, rembourser tous les brevets de retenue, les charges militaires, les rendre libres, n'en plus laisser vendre, de manière que le roi serait toujours en état de récompenser le mérite et d'entretenir l'émulation. Beaux projets, sans doute, mais qui ne sont jamais imaginés que par ceux qui n'ont pas le crédit de les effectuer. Tout le fruit de cette chambre de justice, qui subsista un an, fut d'ouvrir la porte à des milliers de délations vraies ou fausses. La consternation se mit dans toute la finance et parmi leurs alliés; l'argent fut caché, et la circulation totalement interceptée. On sacrifia quelques financiers à la haine du peuple. Le crédit vendu, les protections achetées firent remettre ou modérer les taxes. Celles qui furent payées devinrent la proie des femmes perdues ou intrigantes et des compagnons de débauche du régent.

L'inutilité de la chambre de justice pour l'État faisait chercher d'autres moyens de le libérer. On alla jusqu'à proposer une banqueroute générale. Ceux qui présentèrent ce cruel remède alléguaient qu'il était également impossible de payer l'indemnité des dettes et de laisser subsister l'énormité des impôts, dont le poids écrasait le peuple. Parmi les créanciers de l'État,

beaucoup avaient abusé des malheurs publics; toutes les créances, tant légitimes qu'usuraires, se bornaient presque à la capitale : cela ne regardait ni le corps de la noblesse, ni les laboureurs, ni les artisans. Les cris, disait-on, seraient grands; mais la libération des impôts exciterait des applaudissements capables d'étouffer toutes les clameurs.

On comptait, dans le préambule de l'édit, s'appuyer sur des motifs de droit, justes ou spécieux. La couronne, disait-on, n'est pas purement héréditaire comme les biens des particuliers, puisque les femmes n'y peuvent succéder. C'est une substitution de mâle en mâle. Le roi n'est qu'un usufruitier qui ne peut s'engager au-delà de sa vie. Les biens substitués des particuliers ne répondent pas des dettes : la couronne serait-elle de pire condition ? Le successeur n'est donc pas tenu du fait de son prédécesseur; il ne tient rien de lui, mais de la loi. Si ce principe, ajoutait-on, peut s'imprimer dans l'esprit de la nation, l'État ne pourra jamais se trouver dans la situation où il est. Chacun sera convaincu qu'en prêtant au roi, il ne peut compter que sur la vie et la probité personnelle du prince. Le roi, hors d'état d'emprunter et de séduire par l'appât du gain, se trouverait dans l'heureuse impossibilité de ruiner les sujets et réduit à un gouvernement économe. Les rentiers ne formeraient plus une classe oisive dans l'État. La population excessive de Paris refluerait dans les provinces. On pourrait craindre qu'un prince dissipateur ne trouvant pas à emprunter n'eût recours à la multiplication des impôts; mais l'excès en cette matière est dangereux pour la personne même du prince.

On répondait : n'y a-t-il point d'alternative entre la banqueroute et la perpétuité des impôts ? Ne peut-on, par la suppression des dépenses superflues ou abusives, par une régie économe, par un examen réfléchi, une distinction juste de la nature des créances, et surtout en prouvant à la nation l'intégrité d'une administration nouvelle et la bonne foi du gouvernement, inspirer la confiance, rétablir la circulation, alléger le poids des impôts et commencer la libération des dettes légitimes et urgentes ? Ne mettra-t-on aucune différence entre ceux qui ont tout sacrifié au service de l'État et ceux qui ont tiré leur fortune de ses malheurs ?

Le régent fut touché de ces représentations et le projet de la banqueroute fut rejeté. La pitié pour des créanciers légitimes et malheureux ne servit que de prétexte au refus. Le vrai motif fut l'intérêt personnel des administrateurs des finances, qui trouvaient dans la liquidation, dans la continuation des impôts, dans le renouvellement des traités, mille moyens de se faire des créatures et d'amasser des millions.

Le système de Law a fait autant ou plus de malheureux que la banqueroute, a corrompu les mœurs et n'a eu aucun des avantages de l'édit proposé. Ce système, considéré en lui-même, a eu ses apologistes, qui ont prétendu qu'il n'a été pernicieux que par l'abus qu'on en a fait, et par la mauvaise volonté de ceux qui avaient intérêt de le faire échouer. D'autres ont soutenu avec plus de raison qu'il était aussi vicieux dans son principe qu'il a été funeste dans ses effets. D'autres enfin l'ont toujours réprouvé comme insoutenable dans une monarchie absolue, quelques avantages qu'il

pût avoir dans une république et dans un gouvernement mixte. L'expérience n'a que trop justifié ce sentiment.

La meilleure opération de Law fut l'établissement de la banque générale, composée de douze cents actions de 3.000 livres chacune. L'avantage s'en fit d'abord sentir; la circulation fut ranimée, et le succès en eût été assuré, si cette banque générale n'eût pas dégénéré en banque royale : ce qui donna bientôt naissance au malheureux système.

### *Le chancelier d'Aguesseau.*

La nuit du 1<sup>er</sup> au 2 de février <sup>1</sup>, le chancelier Voisin mourut subitement. Le régent l'ayant appris à son lever envoya chercher le procureur général d'Aguesseau, qui était à la messe de sa paroisse. Sur sa réponse qu'il irait après l'office, le régent fut obligé de lui envoyer l'ordre de venir sur-le-champ au Palais-Royal. Durant ces messages, La Rochepot, Vaubourg et Trudaine, conseillers d'État, le premier, gendre et les deux autres, beaux-frères de Voisin, apportèrent la cassette des sceaux. Aussitôt que d'Aguesseau fut arrivé, le régent le présentant à la foule que la curiosité avait attirée dans l'appartement : « Vous voyez dit-il, un nouveau et très digne chancelier. » Il le fit tout de suite monter en carrosse avec lui. le mena aux Tuileries saluer le roi, qui, instruit par le régent, posa la main sur la cassette et la remit à d'Aguesseau.

---

1. 1717.

Le chancelier revint à l'instant chez lui et entra dans l'appartement de son frère d'Aguesseau de Valjouan. Celui-ci, homme de beaucoup d'esprit et de savoir, mais paresseux, voluptueux, très singulier, et fort indifférent sur tous les événements, était encore en robe de chambre et fumait tranquillement une pipe auprès du feu. « — Mon frère, lui dit d'Aguesseau, je viens vous annoncer une nouvelle qui vous fera grand plaisir : je suis chancelier. — Vous chancelier ! lui dit froidement Valjouan et sans se détourner : qu'avez-vous fait de l'autre ? — Il est mort subitement, et le roi m'a donné la place. — Eh bien, mon frère, j'en suis bien aise, reprit Valjouan, j'aime mieux que ce soit vous que moi... » et il continua de fumer sa pipe.

Je ne m'arrêterai pas à faire connaître le mérite du nouveau chancelier. Son éloge, que j'ai fait donner pour sujet du prix de l'Académie française, est entre les mains de tout le monde ; mais l'intérêt de la vérité m'oblige de dire qu'on l'a accusé d'une partialité outrée pour la robe. Il a soustrait au châtimement des juges coupables, pour ne pas décrier la magistrature. Le duc de Gramont l'aîné lui demandant un jour s'il n'y aurait pas moyen d'abrégier les procédures et de diminuer les frais : « J'y ai souvent pensé, dit le chancelier, j'avais même commencé un règlement là-dessus ; mais j'ai été arrêté, en considérant la quantité d'avocats, de procureurs et d'huissiers que j'allais ruiner. » Quelle réponse de la part d'un homme d'État !

Son goût pour les sciences et belles-lettres lui prenait un temps infini, au préjudice de l'expédition des affaires. On lui reprochait encore un esprit d'indécision

qu'il tenait, soit de s'être trop exercé au parquet dans la discussion du *pour* et *contre*, soit de l'abondance de ses lumières qui l'éblouissaient quelquefois au lieu de l'éclairer. Le comte de Céreste-Brancas, conseiller d'État d'épée et ami du chancelier, m'a dit qu'il lui parlait un jour de la lenteur de ses décisions. « Quand je pense, répondit le magistrat, qu'une décision de chancelier est une loi, il m'est bien permis d'y réfléchir longtemps. »

### *La visite de Pierre le Grand.*

Au milieu de toutes les affaires dont le régent était occupé, il fut obligé de donner ses soins à la réception du czar Pierre I<sup>er</sup>, qui vint cette année<sup>1</sup>, à Paris.

Ce prince, qui s'était créé lui-même, travaillait à devenir le créateur de sa nation et y serait parvenu si une telle entreprise pouvait être l'ouvrage d'un règne, et qu'il ne fallût pas une suite de siècles pour former ou régénérer un peuple. Quelque génie qu'on remarquât dans le czar, il laissait quelquefois échapper des traits de férocité, mais jamais rien de petit. Il a fait entrer son empire dans le système politique de l'Europe. La Russie y tient un rang distingué; mais les sciences et les arts y paraissent des plantes exotiques, dont il faut renouveler la semence. On ne trouve point encore de noms russes dans la liste des savants qui soutiennent l'académie de Pétersbourg. Cette société, où il y a des étrangers d'un mérite reconnu, n'a pas du moins pris, comme les nôtres, une devise

1. En 1717.



orgueilleuse. Elle s'est bornée à celle qui conviendra toujours à l'homme, et dont les plus éclairés sentent la justesse. *Paulatim* : peu à peu.

Quoi qu'il en soit, le czar, pour jeter les fondements du grand édifice qu'il projetait, avait voyagé dans tous les États du nord de l'Europe. Cherchant partout à s'instruire, pour instruire ensuite ses sujets, il avait travaillé lui-même dans les ateliers d'Amsterdam.

Il y avait longtemps qu'il désirait de voir la France, et il l'avait témoigné à Louis XIV dans les dernières années du règne; mais le roi, déjà attristé par les infirmités de l'âge, et à qui l'état de ses finances ne permettait plus d'étaler le faste d'une cour brillante, comme il aurait fait autrefois, fit détourner le czar de son projet, le plus honnêtement qu'il fut possible.

Le czar, voyant qu'il n'aurait pas beaucoup à attendre, n'en témoigna rien; mais quelque temps après la mort de Louis XIV, il chargea le prince Kurakin, son ambassadeur, de faire part à notre cour du désir qu'il avait de voir le roi, et d'annoncer qu'il partait. Le czar et Kurakin avaient épousé les deux sœurs; et quoique la czarine eût été répudiée et enfermée dans un couvent, Kurakin n'avait pas perdu la confiance de son maître. Le czar lui en avait même donné une preuve assez forte.

Comme il avait conçu le projet d'allier la Russie par des mariages avec les premiers États de l'Europe, particulièrement avec les maisons de France et d'Autriche, il jugea que la différence de religion y ferait un obstacle et crut que la religion grecque, qu'on professe en Russie, n'étant pas fort éloignée de la romaine, il

ne lui serait pas difficile de faire adopter celle-ci par ses sujets. Pour cet effet, il envoya Kurakin à Rome, et l'y retint trois ans sans caractère<sup>1</sup>, mais y vivant en grand seigneur et à portée de s'instruire des principes politiques de la cour de Rome et de sa conduite avec les puissances catholiques. Le clergé romain, loin de cacher ses prétentions, les étala si indiscrètement que Kurakin, à son retour, n'eut rien de satisfaisant à dire à son maître.

La cour de Rome manqua une si belle acquisition par les mêmes maximes qui lui ont fait perdre tant d'autres États. Quelque désir qu'eût le czar d'être catholique, il aimait encore mieux être maître chez lui et prit le parti de laisser en Russie la religion telle qu'elle est, mais de s'en faire déclarer le chef. Il avait déjà senti la nécessité de réprimer le clergé et d'abaisser le patriarche. C'était avec l'appui des patriarches que la maison régnante était montée sur le trône; et ceux qui l'y avaient élevée pouvaient l'en faire descendre. Il préféra la sûreté à la reconnaissance, prit des mesures justes, chassa le patriarche de Moscou et parvint à se faire chef de l'Église russe.

Les choses étaient en cet état, lorsque le czar vint en France. Le régent aurait bien voulu se dispenser de recevoir un tel hôte, non seulement à cause de la dépense que son séjour exigerait, mais encore par les inconvénients qui pouvaient naître du caractère et des mœurs encore barbares d'un prince, qui, très populaire avec des artisans et des matelots, n'en serait peut-être que plus exigeant avec la cour. Mais ce qui

---

1. Sans titre officiel.

peinait davantage le régent, alors plein d'égards pour l'Angleterre, était la haine que le czar avait pour le roi George, et qu'il a conservée jusqu'à la mort.

On sait que l'ambition du czar était de faire fleurir le commerce dans ses États. Dans ce dessein, il avait fait ouvrir plusieurs canaux. Il y en eut un dont le roi George arrêta la continuation, parce qu'il aurait traversé une petite partie de ses États d'Allemagne, et le czar ne put le lui pardonner. Son ressentiment le porta à faire à Amsterdam ce qu'on appelle une espièglerie de page à l'ambassadeur d'Angleterre, qui envoya lui demander une audience. Ce prince, qui sortait pour aller à bord d'un vaisseau, lui fit dire de l'y venir trouver. L'ambassadeur s'y étant rendu, le czar, déjà monté sur la hune, lui cria de venir recevoir son audience. L'ambassadeur, peu ingambe, aurait bien voulu s'en dispenser; mais il n'osa témoigner sa crainte. Le czar lui donna audience, et après avoir joui assez longtemps de la peur du ministre sur ce plancher mobile, le congédia.

Le régent envoya le marquis de Nesle et du Libois, gentilhomme ordinaire, avec les équipages du roi, attendre le czar à Dunkerque, le recevoir au débarquement, le défrayer<sup>1</sup> sur la route et lui faire rendre partout les mêmes honneurs qu'au roi. Le maréchal de Tessé alla au-devant de lui jusqu'à Beaumont et le conduisit à Paris, où il arriva le 7 de mai.

Le rang et le mérite personnel du czar exigent que je donne une espèce de journal abrégé de son arrivée et de son séjour. Le czar descendit à neuf heures du

---

1. Pourvoir aux soins de son voyage.

soir au Louvre, à l'appartement de la reine, où tout était éclairé et meublé superbement. Il le trouva trop beau, demanda une maison particulière, et remonta sur-le-champ en carrosse. On le conduisit à l'hôtel de Lesdiguières, proche l'arsenal. Comme les meubles n'en étaient pas moins magnifiques, il vit bien qu'il fallait prendre son parti là-dessus. Il fit tirer d'un fourgon qui le suivait un lit de camp et le fit tendre dans une garde-robe. Verton, un des maîtres d'hôtel du roi, était chargé d'entretenir matin et soir au prince une table de quarante couverts, sans compter celles des officiers et des domestiques. Le maréchal de Tessé avait le commandement de toute la maison, et devait accompagner partout le czar, escorté d'un détachement des gardes du corps.

Ce prince était grand, très bien fait, assez maigre, le teint brun et animé, les yeux grands et vifs, le regard perçant, et quelquefois farouche, surtout lorsqu'il lui prenait dans le visage un mouvement convulsif qui démontait toute sa physionomie. Ce tic était une suite du poison qu'on lui avait donné dans son enfance; mais lorsqu'il voulait faire accueil à quelqu'un, sa physionomie devenait riante et ne manquait pas de grâce, quoiqu'il conservât toujours un peu de majesté sarmate. Ses mouvements brusques et précipités décelaient l'impétuosité de son caractère et la violence de ses passions. Aucune décence n'arrêtait l'activité de son âme; et un air de grandeur, mêlé d'audace, annonçait un prince qui se sent maître partout. L'habitude du despotisme faisait que ses volontés, ses désirs, ses fantaisies se succédaient rapidement et ne pouvaient souffrir la moindre contrariété des temps,

des lieux, ni des circonstances. Quelquefois importuné de l'affluence des spectateurs, mais jamais gêné, il les congédiait d'un mot, d'un geste, ou sortait pour aller à l'instant où la curiosité l'appelait. Si ses équipages n'étaient pas prêts, il entrait dans la première voiture qu'il trouvait, fût-ce un carrosse de place. Il prit un jour celui de la maréchale de Matignon, qui était venue le voir, et se fit mener à Boulogne. Le maréchal de Tessé et les gardes couraient alors comme ils pouvaient pour le suivre. Deux ou trois aventures pareilles firent qu'on tint toujours dans la suite des carrosses et des chevaux prêts.

Quelque peu occupé qu'il parût de l'étiquette de son rang, il y avait des occasions où il ne la négligeait pas; il marquait quelquefois, par des nuances assez fines, la distinction des dignités et des personnes. En voici des traits :

Quoiqu'il eût la plus grande impatience de parcourir la ville, dès le moment de son arrivée, il ne voulut jamais sortir de chez lui qu'il n'eût reçu la première visite du roi.

Le lendemain de l'arrivée du czar, le régent alla le voir. Le czar sortit de son cabinet, fit quelques pas au-devant du régent, l'embrassa, puis lui montrant de la main la porte du cabinet, se retourna aussitôt, et passa le premier, suivi du régent, puis du prince Kurakin, qui leur servit d'interprète. Il y avait deux fauteuils, dont le czar occupa le premier, Kurakin restant debout. Après une demi-heure d'entretien, le czar se leva et s'arrêta où il avait reçu le régent, qui, en se retirant, fit une profonde révérence, à laquelle le czar répondit par une inclination de tête.

*Le czar et le petit roi.*

Le lundi 10 mai, le roi vint faire sa visite. Le czar descendit dans la cour, reçut le roi à la descente du carrosse, et, tous deux marchant sur la même ligne, le roi à la droite, entrèrent dans l'appartement où le czar présenta le premier fauteuil, cédant partout la main. Après avoir été assis quelques instants, le czar se leva, prit le roi dans ses bras, l'embrassa à plusieurs reprises, les yeux attendris, avec l'air et les transports de la tendresse la plus marquée. Le roi, quoique enfant, ne fut nullement étonné, fit un petit compliment, et se prêta de bonne grâce aux caresses du czar. Les deux princes gardèrent en sortant le même cérémonial qu'à l'arrivée. Le czar, en donnant au roi la main<sup>1</sup> sur lui jusqu'au carrosse, conserva toujours le maintien de l'égalité; et s'il se permit dans des instants, et peut-être avec dessein, une sorte de supériorité que l'âge peut donner, il eut soin de la voiler par des caresses et des démonstrations d'amour pour l'enfant qu'il prenait dans ses bras.

Le lendemain 11, le czar rendit au roi sa visite. Il eût été reçu à la descente du carrosse; mais aussitôt qu'il aperçut sous le vestibule des Tuileries le roi marchant vers lui, il sauta du carrosse, courut au-devant du roi, le prit dans ses bras, monta ainsi l'escalier et le porta jusqu'à l'appartement. Tout se passa exactement comme la veille, à l'exception de la main, que le roi donna partout chez lui au czar, comme il l'avait eue chez le prince.

---

1. C'est-à-dire s'effacer, céder le pas



Aussitôt qu'il eut reçu la visite du roi, il ne cessa de se promener dans Paris, entrant dans les boutiques, et chez les ouvriers, s'arrêtant à tout ce qui attirait son attention, questionnant les artistes par le moyen du prince Kurakin et donnant partout des preuves de ses lumières et de ses connaissances. Les choses de pur goût et d'agrément le touchaient peu; mais tout ce qui avait un objet d'utilité, trait à la marine, au commerce, aux arts nécessaires, excitait sa curiosité, fixait son attention, faisait admirer la sagacité d'un esprit étendu, juste et aussi prompt à s'instruire qu'avide de savoir. Il ne donna qu'un léger coup d'œil aux diamants de la couronne qu'on lui étala; mais il admira les ouvrages des Gobelins, alla deux fois à l'Observatoire, s'arrêta longtemps au Jardin des plantes, examina les cabinets de mécanique et s'entretint avec les charpentiers qui faisaient le pont-tournant.

On juge aisément qu'un prince de ce caractère n'était pas recherché dans sa parure. Un habit de bouracan, ou de drap, un large ceinturon où pendait un sabre, une perruque ronde, sans poudre, qui ne lui passait pas le col, une chemise sans manchettes : tel était son ajustement. Il avait commandé une perruque. Le perruquier ne douta pas qu'il lui en fallût une à la mode, qui était alors de les porter longues et fournies. Le czar fit donner un coup de ciseau tout autour, pour la réduire à la forme de celle qu'il portait.

Madame, mère du régent, la duchesse de Berri, la duchesse d'Orléans, s'étaient attendues à recevoir la visite du czar, aussitôt qu'il aurait rendu celle du roi; mais n'en ayant point entendu parler, elles lui envoyè-

rent faire compliment, chacune par son premier écuyer. Le czar alla ensuite les voir dans l'ordre où je viens de les nommer et y fut reçu comme le roi l'aurait été.

Le jour qu'il fit visite à Madame, vendredi 14, le régent vint l'y trouver et le conduisit à l'Opéra en grande loge et tous deux y furent seuls sur le même banc. Vers le milieu de la représentation, le czar demanda de la bière; le régent en fit apporter à l'instant, se leva, en présenta un gobelet sur une soucoupe, et ensuite une serviette. Le czar but sans se lever, remit le gobelet et la serviette au régent toujours debout, et le remercia par un sourire et un signe de tête, et sortit de l'Opéra au quatrième acte, pour aller souper.

Il dînait à onze heures et soupait à huit. L'état de cette dépense était de 1.800 livres par jour. Il était toujours splendidement servi, quoiqu'il eût ordonné des retranchements dès le premier jour. Ce n'était point par sobriété; il aimait la table et n'en voulait supprimer que le luxe. Il mangeait effectivement à dîner et à souper, buvait deux bouteilles de vin à chaque repas et ordinairement une de liqueur offerte au dessert; sans compter la bière et la limonade entre les repas. Plusieurs de ses officiers lui tenaient tête là-dessus, et, entre autres, son aumônier qu'il aimait et estimait beaucoup à cet égard-là. Il se livrait quelquefois avec eux à des excès, dont les suites avaient besoin d'être ensevelies dans l'obscurité.

Le czar fit une visite particulière au régent; mais il n'en fit à aucun autre de la maison royale, prince ou princesse, qu'aux trois que je viens de nommer. On lui avait dit que les princes du sang viendraient lui rendre une visite, s'il voulait promettre d'aller ensuite

voir les princesses. Il refusa avec hauteur cette visite conditionnelle, et il n'en fut plus question. Si les visites d'apparat, les spectacles et les fêtes l'amusaient peu, il n'en était pas ainsi des choses qui pouvaient l'instruire. Le même jour qu'il fut à l'Opéra, il avait passé la matinée entière dans la galerie des plans, conduit par le maréchal de Villars et suivi des officiers généraux qui se trouvaient à Paris. Le maréchal l'accompagna encore aux Invalides le 16, jour de la Pentecôte. Le czar y voulut tout voir, tout examiner et finit par le réfectoire où il demanda un coup de vin des soldats, but à leur santé, les traitant de camarades et frappant sur l'épaule de ses voisins. Il remarqua parmi les spectatrices la maréchale de Villars, dont la figure était frappante; il apprit qui elle était et lui fit un accueil distingué. Le maréchal d'Estrées lui donna à dîner dans sa maison d'Issy, le mardi 18, et lui plut beaucoup par les cartes et plans de marine qu'il lui montra.

Le czar, passant aux Tuileries le 24, entra chez le maréchal de Villeroy, où le roi vint comme par hasard. Tout cérémonial fut alors supprimé, et le czar se livra encore aux plus vifs transports de tendresse. Le soir même il se rendit à Versailles, et passa trois jours à voir le château, la Ménagerie, Trianon, Marly et surtout la machine<sup>1</sup>, plus admirable alors qu'elle ne l'est aujourd'hui que la mécanique est plus perfectionnée.

Ce prince coucha à Trianon où ses officiers avaient mené des filles, dans l'appartement de madame de Main-

---

1. La machine qui faisait monter l'eau de la Seine à Marly; c'était par là que Versailles recevait l'eau.

tenon; ce que Blouin, ancien serviteur de la favorite, regarda comme une profanation. Ces mœurs faisaient en effet un furieux contraste avec les dernières années de Louis XIV. On a prétendu que le czar et ses officiers s'étaient ressentis de la compagnie qu'ils avaient amenée.

Le 30 mai, il alla dîner à Petit-Bourg, chez le duc d'Antin, qui le conduisit le même jour à Fontainebleau, où le comte de Toulouse lui donna le lendemain le plaisir de la chasse. Il ne voulut, au retour, manger qu'avec ses gens dans l'île de l'Étang. Le comte de Toulouse et le duc d'Antin durent savoir gré au czar de les en avoir exclus. Il fallut porter ce prince et ses gens dans les carrosses, pour revenir à Petit-Bourg, où ils arrivèrent dans un état fort dégoûtant.

Le mardi 1<sup>er</sup> juin, les fumées de la veille étant dissipées, le czar s'embarqua sur la Seine pour descendre à Paris. Il s'arrêta à Choisy, où la princesse de Conti, douairière, le reçut. Après avoir parcouru les jardins, il rentra dans sa gondole, traversa Paris, passant sous tous les ponts, et descendit au-dessous de la porte de la Conférence.

Le 3, il retourna passer plusieurs jours à Versailles, à Marly, à Trianon, qu'il voulait revoir avec plus de détail. Le 11, il se rendit à Saint-Cyr, vit toutes les classes, se fit expliquer les exercices des pensionnaires et monta ensuite chez Mme de Maintenon, qui, l'ayant prévu, s'était mise au lit, ses rideaux et ceux de ses fenêtres fermés. Le czar, en entrant, tira les rideaux des fenêtres, puis ceux du lit, la considéra attentivement et sortit sans dire un mot et sans lui faire la moindre politesse.

Mme de Maintenon fut pour le moins étonnée d'une si étrange visite et dut sentir la différence des temps.

Le jour qu'il alla voir la Sorbonne, il témoigna plus de considération à la statue du cardinal de Richelieu qu'il n'en avait marqué à la personne de Mme de Maintenon. Aussitôt qu'il aperçut le tombeau du cardinal, il courut embrasser la figure de ce ministre, en lui adressant ces paroles : « *Je donnerais la moitié de mon empire à un homme tel que toi, pour qu'il m'aidât à gouverner l'autre.* »

Le czar alla dîner le 15 chez le duc d'Antin. Mme la duchesse s'y rendit avec les princesses, ses filles, pour le voir au moins une fois avant son départ. Le duc d'Antin, voulant satisfaire leur curiosité, engagea ce prince à se promener dans le jardin et le conduisit le long de l'appartement du rez-de-chaussée où les princesses et leur suite étaient aux fenêtres. En approchant d'elles, on prévint le czar que madame la duchesse y était et du désir qu'elle avait de le voir. Il ne répondit rien, ne demanda pas même laquelle c'était, marcha lentement, les regarda toutes, les salua en général d'une seule inclination de tête et passa.

Le czar, en entrant dans la salle à manger, fut frappé de voir sous un dais le portrait de la czarine, que le duc d'Antin avait trouvé moyen de se procurer. Cette galanterie lui plut si fort qu'il s'écria qu'il n'y avait que les Français qui en fussent capables. Il ne tarda pas à en éprouver une encore plus marquée, que je porterai à la date.

Le 16, il vit la revue de la maison du roi. La magnificence des uniformes parut lui déplaire. Sans attendre la fin, il partit brusquement et, d'un temps de galop,



se rendit à Saint-Ouen, où il soupa chez le duc de Tresmes.

Le czar parlait facilement le latin et l'allemand; il aurait pu se faire entendre en français qu'il entendait assez bien; et on le soupçonnait de mettre de la dignité à se servir d'interprète.

Le 18, il reçut la dernière visite du régent et alla prendre congé du roi, qui le lendemain vint lui dire adieu. Il n'y eut aucun cérémonial d'observé; mais on remarqua toujours la même effusion de cœur et le même attendrissement de la part du czar.

Le même jour, ce prince assista, dans une tribune de la grand'chambre, au jugement d'une cause. L'avocat général Lamoignon, aujourd'hui chancelier, en la résumant, parla de l'honneur que la cour recevait ce jour-là, et l'on en fit registre.

L'après-midi, le czar assista à l'assemblée de l'Académie des Sciences, et ensuite à celle des Belles-Lettres, convoquée extraordinairement. Ces deux compagnies l'occupèrent chacune dans leur genre. Il prit séance à l'une et l'autre et fit asseoir les académiciens.

#### *Une galanterie.*

La galanterie qu'on lui fit et que j'ai annoncée fut à la monnaie des médailles. Le czar, après avoir examiné la structure, la force et le jeu du balancier, se joignit aux ouvriers, pour le mettre en mouvement. Rien n'égale la surprise où il fut, quand il vit sortir de dessous le coin son portrait, supérieur, pour la ressemblance et pour l'art, à toutes les médailles qui avaient été frappées pour lui, et parut aussi fort satisfait du



revers. C'était une renommée passant du Nord au Midi, avec ces mots de Virgile : *Vires acquirit eundo*<sup>1</sup>, par allusion aux connaissances que ce prince acquérait dans ses voyages.

Le czar accepta du roi deux tentures de tapisseries des Gobelins et refusa une épée garnie de diamants. Il donna plusieurs médailles d'or et d'argent des principales actions de sa vie, et son portrait enrichi de diamants, aux maréchaux d'Estrées et de Tessé, au duc d'Antin et à Verton. Il prit pour celui-ci, qui le fit servir pendant son séjour, une amitié singulière et demanda au régent de le lui envoyer chargé des affaires de France en Russie. Il fit distribuer 60.000 livres aux domestiques qui l'avaient servi. Il témoigna le plus grand désir de faire une alliance d'amitié avec nous; mais comme cela ne s'accordait pas avec le nouveau plan politique du régent, ou plutôt de l'abbé Dubois, on ne lui répondit que par des démonstrations vagues d'attachement, qui n'eurent point de suites.

Le czar partit d'ici le 20 juin, pour se rendre à Spa, où il avait donné rendez-vous à la czarine. Il s'attendrit beaucoup en partant, sur la France, et dit qu'il voyait avec douleur qu'elle ne tarderait pas à se perdre dans le luxe.

### *Un événement.*

Le roi ayant eu sept ans le 15 février<sup>2</sup>, passa entre les mains des hommes. Il serait à désirer que les princes

---

1. Il acquiert des forces en allant.

2. 1717.

leur fussent remis dès la naissance. C'est aux femmes à les soigner, aux hommes à les élever, surtout quand on choisit des Montausier, des Beauvilliers, des Bos-suet, des Fénelon. On trouvera, on fera naître leurs égaux, quand on consultera la voix publique. C'est une justice qu'il faut rendre à Louis XIV. Il a souvent réglé ses choix sur la renommée. Louvois ne put jamais écarter Turenne.

A l'occasion du passage des femmes aux hommes, les premiers gentilhommes réclamèrent leur ancien droit de coucher dans la chambre du roi. Les premiers valets de chambre opposèrent la longue possession où ils se trouvaient et le régent, voulant ménager tout le monde, renvoya la décision à la majorité, toutes choses restant en état, et elles y sont demeurées depuis. C'est ainsi que, par négligence et non usage, plusieurs officiers de la Cour sont tout autres qu'ils n'étaient dans leur origine. C'est encore par là que le grand écuyer perdit son procès contre le premier<sup>1</sup> de la petite écurie, qui était devenu presque son égal et s'est maintenu dans l'indépendance.

Le chevalier d'Oppede, neveu du cardinal Janson, mourut cette année. N'ayant d'autre bien que la figure, il avait épousé par besoin la marquise d'Argenton, maîtresse du régent et mère du chevalier d'Orléans<sup>2</sup>, et tint, par honneur, son mariage secret. Je ne rapporte un fait si peu important que pour faire voir qu'on voulait encore alors se marier honnêtement. Je n'entends pas blâmer par là les mariages disproportionnés par la

---

1. Le premier écuyer.

2. Un des fils naturels du régent.

naissance ou par la fortune, et justifiés par le mérite.

La duchesse de Berri mit parmi ses dames la marquise d'Arpajon, fille de Le Bas de Montargis, trésorier de l'extraordinaire des guerres et mère de la comtesse de Noailles d'aujourd'hui. Avec une figure belle et noble, elle était encore plus distinguée par sa vertu et sa piété. C'était d'elle et de la marquise de La Rochefoucaud, fille du financier Pondre, que la duchesse de Berri se faisait accompagner aux Carmélites, à qui elle disait : « Je vous amène mes deux bourgeoises. »

On prétendait que le mal aux yeux que le régent eut dans ce temps-ci venait d'un coup d'éventail qu'il avait reçu de la marquise d'Arpajon, avec qui il avait essayé de prendre des libertés un peu vives. Ces deux femmes figuraient mieux aux Carmélites qu'elles n'auraient fait dans les soupers que la princesse faisait avec les roués du régent et dont elles avaient l'honneur d'être exclues. La duchesse de Berri créa une charge de maître de la garde-robe qu'elle donna à un marquis de Bonnivet, bâtard de Goullier et grand spadassin. Elle était bien aise, disait-elle, d'avoir un homme de main dans sa maison, ce qui ne paraissait pas trop un meuble fait pour la première princesse de France. Je ne rapporterai ce qui concernera cette princesse qu'à mesure que les occasions s'en présenteront. Si l'on voulait réunir tout ce qui la regarde, le récit en serait trop étendu.

#### *Gendre et beau-père.*

Louise-Adélaïde d'Orléans, sa sœur cadette, prit le voile dans l'abbaye de Chelles, le 30 mars. Cette prin-

cesse, avec de la beauté et beaucoup d'esprit, avait la tête très vive. Sa mère en craignit les suites et ne contribua pas peu à la vocation de sa fille<sup>1</sup>. Sa clôture la détermina à se livrer à la chimie, à l'anatomie, à l'étude de l'histoire naturelle. Elle avait la plus grande facilité pour tout ce qu'elle voulait apprendre et trouva beaucoup de moyens de ne pas s'ennuyer. Elle écrivit une lettre qu'elle soussigna : épouse de Jésus-Christ, sur quoi le prince dit qu'il se croyait très mal avec son gendre, plaisanterie plus digne d'un libertin que d'un philosophe et messéante à un homme dont toutes les paroles étaient remarqués.

Le régent fit aussi, pour la couronne, l'acquisition du diamant le plus gros et le plus parfait qu'il y eût en Europe. On le nomme le « Régent » et quelquefois le Pitt, du nom du vendeur, beau-frère de Stanope, secrétaire d'État d'Angleterre et oncle du célèbre Pitt d'aujourd'hui. On en demandait quatre millions :

1. Elle avait pour maître à chanter Caucherau, un des meilleurs acteurs de l'Opéra, d'une figure agréable et avec de l'esprit. Un jour qu'il chantait une scène très passionnée, la jeune princesse, qui était dans une loge avec la duchesse d'Orléans, sa mère, s'écria : « Ah ! mon cher Caucherau ! » La mère trouva l'expression de sa fille trop expressive et sur-le-champ la destina au cloître. Tantôt austère tantôt dissipée, tour à tour religieuse ou princesse, elle devint fort incommode à l'abbesse, sœur du maréchal de Villars, et très attachée à la règle. Après quelque temps de patience inutile, madame de Villars donna sa démission en faveur de la princesse et se retira chez les Bénédictines du Cherche-Midi, avec une pension de 12,000 livres, y fut l'exemple de la maison et y est morte fort regrettée.

Une princesse abbesse n'est pas astreinte à une règle fort austère ; elle jouit d'une grande liberté, et l'on prétend qu'elle en usa beaucoup avec Auzéard, son intendant, aimable et jeune. Enfin, fatiguée elle-même de ses fantaisies, elle se démit de son abbaye, elle se retira à la Madeleine de Tresnel et y vécut avec la plus grande régularité jusqu'à sa mort.

mais faute d'acheteurs, on le donna pour deux, et de plus les rognures qui sortirent de sa taille. Il pèse 600 grains. Pitt l'avait acquis d'un ouvrier des mines du Mogol. Parmi ceux qu'on y emploie, il y a des hommes libres qui y passent quelquefois des années; mais lorsqu'ils veulent en sortir, on prend la précaution de les purger et de leur donner un lavement pour leur faire rendre ce qu'ils auraient pu avaler ou se fourrer dans le fondement. L'ouvrier dont il est question, avait prit le dernier parti; mais aussitôt qu'il eut caché ainsi son larcin, il se fit une large entaille à la cuisse, comme s'il fût tombé sur une pierre tranchante. Il cria ensuite au secours; la quantité de sang dont il était couvert fit qu'on le transporta dehors, sans prendre la précaution accoutumée. Il eut l'adresse de retirer et de cacher le diamant dans le peu de temps qu'on le laissa reposer, après avoir simplement bandé la plaie. Il feignit ensuite d'être hors d'état de travailler, se fit payer ce qui lui était dû de son salaire, pour ne pas déceler sa fortune, et trouva le moyen de passer en Europe.

### *Intrigue de Cour.*

Pour faire mieux entendre ce qui va suivre, commençons par donner une idée des différents intérêts qui mettaient les acteurs en mouvement.

Le duc et la duchesse du Maine<sup>1</sup>, désespérés de la

---

1. Princesse de la famille de Conde, la duchesse du Maine, qui avait épousé un fils naturel de Louis XIV et de Mme de Montespan menait une guerre sourde au Régent qui avait fait casser le testament de Louis XIV.

perte de leur procès contre les princes du sang, travaillèrent sourdement à fomentér des troubles, entretenaient des correspondances en Espagne et cherchaient à se faire des amis dans le parlement, dont le premier président leur était entièrement dévoué. D'ailleurs le parlement qui s'était flatté d'avoir part à l'administration saisissait toutes les occasions de faire des remontrances, et le régent y fournissait souvent matière. Le maréchal de Villeroi et toute la vieille cour n'oubliaient rien pour le décrier dans le public. Le maréchal affectait là-dessus des procédés aussi indécents que ridicules, mais qui en imposaient au peuple. Il tenait sous la clef le linge et le pain du roi, délivrait avec une ostentation puérile les choses les plus communes pour le service et cherchait à faire remarquer ses précautions sur la vie du prince. Les sots admiraient, les mal intentionnés applaudissaient; les gens sensés riaient de mépris et sentaient que, s'il y avait eu du danger, les viandes, les boissons et mille autres moyens de crime auraient rendu inutiles les risibles précautions du gouverneur. Il avait le titre de chef du conseil des finances et, comme il était incapable d'y rien entendre, il n'en était que plus jaloux du duc de Noailles qui, n'étant que le président, était cependant le maître de toute l'administration.

Celui-ci à son tour voyait avec chagrin le crédit que Law prenait auprès du régent. Cette concurrence dans la partie des finances était un obstacle au désir que Noailles eut toujours de devenir premier ministre. L'abbé Dubois, qui tendait de loin au même but, appuyait secrètement Law, dont il tirait beaucoup d'argent. Sans m'arrêter à discuter la nature du système,



je remarquerai simplement que, vu le caractère du régent, Law lui plaisait par son esprit et surtout par des idées extraordinaires hors de la route commune. C'était aussi par là qu'elles déplaisaient au chancelier qui d'ailleurs était l'ami du duc de Noailles. Le régent les trouvant toujours opposés à ses nouveaux projets, l'un par intérêt, l'autre par droiture, se dégoûta d'eux. On s'attachait en même temps à lui persuader qu'il n'y a rien de moins propre au gouvernement que la magistrature. Si l'on entend par là un corps nombreux tel qu'un parlement, on peut dire que ses formes arrêteraient souvent l'activité nécessaire des ressorts de l'État. D'ailleurs les magistrats, habitués au positif des lois, sont rarement propres à faire céder les préjugés de la routine aux vrais principes de l'administration. Mais doit-on plus attendre de certains ministres qui n'ont donné d'autres preuves de talent que d'avoir passé du sein de la dissipation et des plaisirs à la tête des affaires? On pouvait reprocher au chancelier son indécision, mais ce qu'il avait de plus incommode, c'était sa vertu.

Quoi qu'il en soit, les remontrances du parlement du 26 janvier furent si fortes et le chancelier si faible, soit par un sentiment d'équité, soit par sa considération habituelle pour la magistrature, que le régent résolut de lui ôter les sceaux qui furent donnés à d'Argenson, alors lieutenant de police, et le chancelier eut ordre de se retirer à Fresnes. Le duc de Noailles, en apprenant la disgrâce du chancelier, ne douta pas de la sienne et vint à l'instant donner sa démission des finances, dont l'administration fut remise à d'Argenson, en même temps que les sceaux.

L'État ne gagna pas à ce changement qui favorisa le malheureux système de Law; mais Paris perdit le meilleur lieutenant de police qu'il y ait eu. D'Argenson, avec une figure effrayante qui imposait à la populace, avait l'esprit étendu, net et pénétrant, l'âme ferme et toutes les espèces de courage. Il prévint ou calma plus de désordres par la crainte qu'il inspirait que par des châtimens. Beaucoup de familles lui ont dû la conservation de leur honneur et de la fortune de leurs enfans, qui auraient été perdus sans ressources auprès du roi, si ce magistrat n'eût pas étouffé bien des frasques de jeunesse. Fontenelle a parfaitement peint le plan de la police de Paris et d'Argenson l'a rempli dans toute son étendue; mais comme la fortune était son principal objet, il fut toujours plus fiscal qu'un magistrat ne doit l'être. Machault lui succéda dans la place de lieutenant de police et la fit avec plus d'intégrité que d'intelligence.

Le régent, pour consoler le duc de Noailles de la perte des finances, le plaça dans le conseil de régence et donna au fils, âgé de cinq ans, la survivance de la charge et des gouvernemens de son père.

Depuis que M. le duc<sup>1</sup> était majeur, il supportait très impatiemment de voir la surintendance de l'éducation du roi entre les mains du duc du Maine, prétendait que cette place ne devait appartenir qu'au premier prince du sang majeur, et que depuis l'arrêt de 1717, le duc du Maine n'avait que les honneurs de prince, et ne l'était plus. Le régent n'osant rien lui

---

1. Le duc de Bourbon, chef de la maison de Condé, premier prince du sang.

refuser en face, chargea Saint-Simon de le dissuader d'une prétention qui ne ferait que multiplier les mécontents. En vain Saint-Simon représenta-t-il à M. le duc les dangers d'une guerre civile; que le changement de surintendant n'avait pas besoin d'un lit de justice; que le régent s'engagerait parole d'honneur, et même par écrit, de satisfaire M. le duc lorsque les affaires d'État seraient réglées. Celui-ci répondit qu'il ne se fiait pas plus à l'écrit qu'à la parole du régent; qu'il ne voulait pas laisser au duc du Maine le temps de s'établir dans l'esprit du roi, ce qui arriverait infailliblement s'il y restait jusqu'à la majorité, et que c'était au régent à voir s'il préférerait un légitimé à un prince du sang dont l'amitié ou la haine constante serait le prix de l'acceptation ou du refus de sa demande.

Les plus honnêtes gens de la cour n'oublient jamais leurs intérêts particuliers. Le duc de Saint-Simon, voyant l'opiniâtreté de M. le duc, voulut en tirer parti pour lui-même. « — Monsieur, lui dit-il, puisque nulle considération ne peut vous détourner de votre projet, je vais vous donner des facilités pour l'exécution. Otez aux légitimés tout extérieur de prince du sang, en les faisant réduire au rang de leur pairie; alors la surintendance de l'éducation tombe d'elle-même. Le maréchal de Villeroi ne peut plus être subordonné à son égal, et même son cadet dans la pairie. Vous pourrez dans votre demande employer cette considération, avec un mot d'éloge pour le maréchal de Villeroi, dont la vanité sera flattée. Par là vous vous faites un partisan d'un des chefs de la cabale, vous vous fortifiez des ducs, et vous vous les attachez tous. Il n'y en a pas un qui ne vous regarde comme l'auteur

du rang intermédiaire laissé aux légitimés. M. le régent, soit pour s'excuser envers les pairs, soit pour rejeter sur vous leur ressentiment, ne leur a pas laissé ignorer que vous seul fûtes opposé à la réduction des légitimés au rang de leur pairie, lorsqu'on leur ôta le droit de succession à la couronne. Il ne vous est pas indifférent d'avoir pour ami ou pour ennemi un corps si considérable. Vous venez de m'assurer qu'un ressentiment inaltérable, ou un attachement inviolable pour M. le régent, serait le prix de votre demande refusée ou accordée. Comptez que tous les pairs vous font ici, par ma bouche, la même protestation à votre égard, au sujet de la réduction des légitimés. »

M. le duc accéda sur-le-champ à la proposition du duc de Saint-Simon. « — Je consens, ajouta-t-il, à la réduction des légitimés; mais vous me les avez peints si redoutables par leurs établissements et par l'accumulation de leurs dignités, qu'il faut les dépouiller totalement et ne leur laisser que ce qui sera nécessaire, pour soutenir leur rang de pair. C'est à regret que je sacrifie le comte de Toulouse; mais le danger de laisser subsister le duc du Maine tel qu'il est rend le sacrifice nécessaire. Je veux d'ailleurs, pour mon frère le comte de Charolais, un gouvernement convenable à sa naissance, et il n'y en a pas de vacant; la dépouille du duc du Maine le procurera. »

*Un lit de justice.*

Il n'était plus question que de prendre les mesures pour le lit de justice dont le Parlement ne devait être averti que le matin du jour même. Il n'y avait dans le

secret que le garde des sceaux, les ducs de Saint-Simon et de La Force, Law, Fagon et l'abbé Dubois. Ce dernier, qui n'avait d'appui que le régent, voulait tourner l'affaire en négociations, s'en faire le médiateur et proposa de remettre à la Saint-Martin la cassation des arrêts du Parlement. Il était à craindre que cet avis, si conforme à la mollesse du régent, ne l'emportât; mais le garde des sceaux, toujours ferme, Saint-Simon plus vif que jamais, et La Force se liguèrent contre l'abbé et firent résoudre le lit de justice pour le vendredi 26<sup>e</sup>, lendemain de la Saint Louis.

Tous les obstacles n'étaient pas levés. On fit réflexion que le duc du Maine et le maréchal de Villeroi, à la première proposition d'un lit de justice, allégueraient la crainte d'exposer la santé du roi à la chaleur, à la fatigue, au mauvais air de la ville, où il régnait alors beaucoup de petites véroles; qu'ils prendraient acte de leurs représentations et en effrayeraient un enfant de huit ans, qui refuserait d'aller au parlement. Ces réflexions commençaient à décourager le comité, lorsque Saint-Simon proposa de tenir ce lit de justice aux Tuileries. Cet expédient ranima tous les acteurs. Nul prétexte sur la santé du roi. Quoiqu'il soit partout le maître, il le paraîtrait encore plus dans son palais; l'imagination des magistrats en serait plus frappée. Ils s'y trouveraient plus étrangers et moins assurés que sur leurs sièges ordinaires.

Le régent prit de la fermeté, dès qu'il vit mollir ses adversaires. Le duc du Maine lui ayant fait demander

par le comte de Toulouse s'il y avait quelque fondement aux bruits qui se répandaient que lui, duc du Maine, devait être arrêté, il fit voir par là qu'il avait autre chose à se reprocher qu'un mécontentement oisif et le régent ne répondit pas de façon à le tranquilliser.

Le maréchal de Villeroi, avec une contenance embarrassée, demandant les mêmes éclaircissements, le régent lui dit qu'il pouvait se rassurer et ne le persuada que faiblement; ainsi, ne voulait-il pas dissiper toutes ses craintes. Le maréchal en parla à l'abbé Dubois bien étonné de voir s'éclipser devant lui la morgue du fier seigneur. Le parlement eut une conduite encore plus ridicule. Ce Law, qu'il voulait pendre il y a trois jours, quitta l'asile du Palais-Royal, revint hardiment dans sa maison et y reçut les avances du parlement. Le duc d'Aumont, aussi avide d'argent que le premier président, son ami, et cherchant à plaire à Law, alla le trouver, lui dit qu'il n'y avait que du malentendu de la part du parlement, et que lui duc d'Aumont voulait tout pacifier. Il traitait une convulsion dans l'État comme une tracasserie de société et se vantait surtout d'être un médiateur sans intérêt. Law, sachant à quoi s'en tenir sur le désintéressement de nos courtisans, convint avec celui-ci d'un rendez-vous pour le 27, parce que tout devait être terminé le 26.

Le régent vit clairement que la cabale était désorientée. Il eut envie de frapper sur le premier président; mais on lui fit sentir qu'il valait beaucoup mieux le rendre suspect dans sa compagnie, en faisant croire qu'il était d'intelligence avec la cour.



Le jeudi 25 fut employé à prendre les mesures nécessaires. On convint d'abord que le lit de justice se tiendrait portes ouvertes, parce qu'alors les affaires s'y traitent comme aux grandes audiences et que le garde des sceaux, y prenant les voix tout bas, les rapporterait comme il le voudrait; et l'on était sûr de lui. Que M. le duc, lorsqu'il serait question de la surintendance, sortirait comme partie intéressée et obligerait par là les légitimés de sortir aussi.

Pour parer à tous les inconvénients, on avait prévu tous les cas. Si le parlement refusait de venir, l'interdiction était prête, avec l'attribution des causes au grand conseil. Si une partie venait et qu'une autre ne vînt pas, interdire les refusants. Si le parlement venu refusait d'opiner, passer outre. Si, non content de ne pas opiner, il sortait, tenir également le lit de justice, et huit jours après, en tenir un autre au grand conseil, pour enregistrer le tout. Si les légitimés, ou quelques-uns de leur parti, faisaient de l'éclat, les arrêter dans la séance ou à la sortie, suivant les signaux dont on conviendrait avec les officiers des gardes du corps.

Les ordres ne furent donnés aux commandants des troupes de la maison du roi que le 26 à quatre heures du matin. Le duc du Maine, qui revenait d'une des fêtes que sa femme recevait souvent, ou se donnait elle-même, ne faisait que se mettre au lit, lorsque Contade lui fut annoncé. Le duc, craignant que ce ne fût pour l'arrêter, demanda si Contade était seul, et se rassura, lorsqu'il apprit que c'était pour assembler les gardes suisses.

A cinq heures, les troupes prirent leurs postes, et à six, le parlement et tous ceux qui devaient se trouver

au lit de justice, déjà éveillés par le bruit des tambours, reçurent les lettres de cachet et les billets d'invitation. A huit heures, le conseil de régence était déjà assemblé aux Tuileries. Le garde des sceaux faisait disposer dans une chambre particulière tout l'attirail du sceau et, aussi froid que s'il ne s'était agi que d'une audience de police, déjeunait tranquillement, pour se préparer contre la longueur d'une séance qui retarderait son dîner.

Chacun s'étant rendu dans la pièce du Conseil, le régent y arriva d'un air riant et assuré. Tous n'avaient pas le maintien si libre. Le duc du Maine, pâle et embarrassé, prévoyait qu'il serait question d'autre chose que de cassation d'arrêts. Plusieurs se joignaient, examinaient, se parlaient bas, cherchaient à deviner ce qui allait se passer.

Le duc du Maine et le comte de Toulouse étaient venus en manteau de pair, quoiqu'ils n'eussent point reçu de billets d'invitation. On avait affecté de ne leur en point envoyer, sous prétexte que, depuis l'édit de 1717, qui révoquait celui de 1714, ils ne voulaient plus se trouver au parlement. Le régent s'était flatté là-dessus qu'ils se dispenseraient du lit de justice; ce qui l'aurait fort soulagé. C'est pourquoi, s'adressant au comte de Toulouse : « Je suis surpris, lui dit-il d'un ton d'amitié, de vous voir en manteau; je ne vous ai pas fait avertir, sachant que vous n'aimez pas à vous trouver au parlement. — Cela est vrai, répondit le comte de Toulouse, mais quand il s'agit du bien de l'État, j'y fais céder toute autre considération. » Le régent, touché de cette réponse, le prit en particulier, lui confia tout, et le comte de Toulouse ayant

joint son frère, lui en dit assez pour qu'ils prissent le parti de se retirer.

Le régent les voyant sortir, jugea qu'il n'y avait plus d'inconvénient à faire au conseil le rapport de tout ce qu'on s'était proposé d'y tenir caché. Ils étaient vingt en séance <sup>1</sup>.

Dès qu'on fut en place, le régent, avec un air d'autorité, ordonna au garde des sceaux de lire ce qu'il avait à rapporter. Le régent annonçait chaque pièce par un discours sommaire que le garde des sceaux paraphrasait suivant l'importance de la matière.

Le régent, dans ce conseil, opina le premier contre la règle ordinaire et prit toujours les avis en commençant par la tête du conseil, pour que les préopinants dont il était sûr fissent pressentir aux autres le parti qu'il y avait à suivre.

Lorsqu'on opina sur l'arrêt de cassation, ceux qui se trouvaient gênés des entraves qu'on mettait au parlement se contentèrent de s'incliner, pour marquer leur acquiescement à l'avis ouvert. La maréchal de Villeroi dit simplement à voix étouffée, au sujet du Parlement : « Mais viendra-t-il ? — Je n'en doute pas » dit le régent, d'un ton sec, et en élevant la voix ; il m'a fait dire par des Granges qu'il obéirait. »

Le régent annonça l'édit de la réduction des légiti-

---

1. Le régent, M. le duc, le prince de Conti, le garde des sceaux d'Argenson, les ducs de Saint-Simon, de la Force et Guiche, le maréchal de Villeroi, le duc de Noailles, le maréchal duc de Villars, le duc d'Antin, le maréchal de Tallart, le maréchal d'Estrées, et le maréchal d'Huxelles, le maréchal de Bezons, l'ancien évêque de Troyes Bouthillier de Chavigny, le marquis de Torcy, le marquis de la Vrillière, le marquis d'Effiat, le marquis de Canillac, Le Pelletier de Souzy, conseiller d'État.

Les deux légitimés s'étaient retirés.

mités à leur rang de pairie, par un discours en faveur des pairs, plus fort que l'édit même. Le duc de Saint-Simon dit qu'étant partie, il ne pouvait pas être juge, et que, pour tout avis, il n'avait que des remerciements à faire de la justice que son Altesse royale rendait aux pairs. Le régent, saisissant cette idée, ne demanda pas l'avis des autres pairs et ceux qui les suivaient n'opinèrent qu'en s'inclinant. Cependant le duc de Saint-Simon, pour obvier à ce que les maréchaux ducs de Villeroi et de Villars pourraient objecter, s'ils prenaient la parole, avait mis sur la table la requête que les pairs avaient présentée l'année dernière contre les légitimés, et au bas de laquelle ces deux maréchaux pouvaient lire leurs noms en gros caractères. M. le duc prit ensuite la parole et, s'adressant au régent, dit que, puisqu'on faisait justice aux pairs, il réclamait aussi les droits de sa naissance : que M. du Maine, n'étant plus prince du sang, ne pouvait garder la surintendance ; qu'un homme du mérite de M. le maréchal de Villeroi ne devait pas être précédé par son cadet dans la pairie ; que lui (M. le duc), aujourd'hui majeur, demandait cette place, qui ne pouvait être refusée à sa qualité ni à son attachement pour le roi ; et qu'il n'oublierait rien pour profiter des leçons de M. de Villeroi et mériter son amitié.

Le régent, opinant le premier, dit que la demande était juste et, portant les yeux sur tout le monde, ordonna plutôt qu'il ne prit les opinions. Le maréchal de Villeroi, faisant effort pour parler, dit en soupirant : « Voilà donc toutes les dispositions du feu roi renversées ! je ne le puis voir sans douleur : M. du Maine est bien malheureux. — Monsieur, répondit le

régent, d'un ton vif et haut, M. du Maine est mon beau-frère; mais j'aime mieux un ennemi découvert que caché. » Ce peu de mots et quelques regards portés sur plusieurs jetèrent la terreur dans l'âme de ceux qui avaient des reproches à se faire.

Dans ce moment, on demanda le garde des sceaux à la porte. Il sortit, rentra aussitôt et parla à l'oreille du régent. Celui-ci, dont la fermeté croissait par la consternation du conseil, dit qu'on lui donnait avis que le premier président avait proposé de ne point aller aux Tuileries, où l'on n'aurait point de liberté et qu'on délibérerait actuellement là-dessus. Le régent demanda au garde des sceaux quel parti il y avait à prendre, si le parlement se portait à une désobéissance si formelle. Le garde des sceaux répondit qu'il n'y en aurait pas d'autre que l'interdiction et fit entendre que tous les cas étaient prévus et les remèdes prêts.

L'avis de la désobéissance du parlement était faux. J'ai actuellement sous les yeux un journal très fidèle de ce qui s'y passa : il ne fut question que d'arrêter ce que le premier président dirait à un lit de justice dont on ne pouvait prévoir absolument l'objet. On le fixa à demander la communication de ce qui serait proposé aux Tuileries et l'on se mit en marche.

Aussitôt qu'on vit le parlement entrer dans la cour des Tuileries, après avoir traversé la ville à pied, le régent défendit à qui que ce fût de sortir avant que les magistrats fussent en place, afin qu'on ne pût pas les prévenir de ce qui avait été décidé dans le conseil. On passa tout de suite chez le roi, et la députation étant venue l'inviter, on le conduisit au trône. Le régent, voulant prévenir ce que le maréchal de Ville-



roi serait tenté de dire au lit de justice, et qu'il avait eu tant de peine à retenir au conseil, le fit assurer de son estime, de sa confiance, lui en fit dire assez pour dissiper une frayeur qui quelquefois rend téméraire, et pas assez pour lui inspirer du courage. On recommanda aussi à Lamoignon de Blanckmesnil, premier avocat général, aujourd'hui chancelier, d'être sage et on lui dit à l'oreille que toute sa fortune répondrait de la moindre ambiguïté dans ses conclusions.

Tant de précautions étaient superflues. La consternation avait gagné depuis le duc du Maine jusqu'au dernier huissier du parlement. Plusieurs conseillers avaient déserté pendant la marche. Le président de Blamont, qui avait tant fait le tribun dans les assemblées du parlement, se trouva mal sur l'escalier des Tuileries; on le transporta dans la chapelle, où l'on employa le vin des burettes pour lui rendre la connaissance. Enfin, hors d'état de paraître en séance, il se fit conduire chez lui.

Je ne m'arrêterai pas aux formalités d'un lit de justice, on les trouve partout. J'observerai seulement que le garde des sceaux <sup>1</sup>, au milieu d'un parlement dont il était détesté, était aussi libre dans ses démarches, ses discours et son ton que s'il n'eût vu autour de lui que des commissaires de police.

Après la lecture de l'arrêt de cassation, le premier président <sup>2</sup> se borna à demander qu'il fût communiqué au parlement, vu l'importance de la matière, pour en délibérer. Sur quoi, le garde des sceaux,

---

1. D'Argenson.

2. Président de Mesme.



ayant pris l'ordre du roi pour la forme, dit : « Le roi veut être obéi, et obéi sur-le-champ. » Tout le reste se passa avec tranquillité : les enregistrements faits en présence du roi, Sa Majesté se leva, retourna dans son appartement et le parlement s'écoula en silence.

Comme les bagatelles font mieux connaître la disposition des esprits et les caractères, que les affaires majeures, je citerai deux traits qui font voir l'opinion générale qu'on avait du régent et donneront une idée de de son dessouci sur les affaires, quand il s'agissait de ses plaisirs.

Lorsque le duc de Saint-Simon alla chez Fontanieu, pour convenir avec lui du lit de justice, il commença par lui dire qu'il s'agissait d'une affaire importante; mais qu'il s'agissait, avant tout, de savoir si son Altesse royale pouvait compter sur lui. Fontanieu devint pâle, ne doutant point qu'il ne fût question de quelque expédition tragique, dont il aurait le malheur d'être l'instrument, il répondit en balbutiant, que tant que son devoir lui permettrait... il ferait... Le duc de Saint-Simon le rassura par un sourire et un geste, moitié de compassion, moitié d'indignation. Fontanieu revint à lui et, par des excuses embrouillées, acheva de faire voir la crainte qu'il avait eue, et ce dont on croyait le régent capable.

Le second trait est que le régent, ayant paru très pressé d'apprendre ce que Saint-Simon aurait arrangé avec Fontanieu, lui ordonna de lui en venir rendre compte sur-le-champ. La conférence chez Fontanieu ayant exigé de longs détails, lorsque Saint-Simon revint, le régent était dans ses cabinets et c'était l'heure des *roués*, heure où tout devait céder à la débauche.

Saint-Simon fut réduit à lui écrire, encore fallut-il bien des mystères pour rendre le billet. Ce n'était pourtant pas que ce prince n'eût tiré une ligne de séparation très marquée entre ceux qui avaient part aux affaires et ses compagnons de plaisir. Ce qui faisait dire au duc de Brancas, un des *roués*, qu'il avait beaucoup de faveur et nul crédit. Le régent s'était fait d'ailleurs un système de discrétion, auquel il était fidèle jusque dans l'ivresse. La comtesse de Sabran, une de ses favorites, ayant voulu profiter d'un de ces moments-là pour lui faire une question sur les affaires, il l'amena devant une glace et lui dit : « *Regarde-toi, vois si c'est à un si joli visage qu'on doit parler d'affaires.* »

Puisque je me suis permis une digression sur la domesticité du régent, je ne dois pas oublier un homme d'une vertu rare, qui n'était ni du rang ni de la naissance des *roués* ; mais il n'aurait voulu aucune liaison avec eux et ne leur dissimulait guère son mépris ; c'était d'Ibagnet, concierge du Palais-Royal.

Attaché à la maison d'Orléans dès son enfance, il avait vu naître le régent, l'aimait tendrement et le servait avec zèle, lui parlait avec la liberté d'un vieux domestique et avec la droiture et la vérité d'un homme digne d'être l'ami de son maître. Le régent avait pour d'Ibagnet cette sorte de respect où la vertu oblige. Il n'aurait osé lui proposer d'être le ministre de ses plaisirs, il était sûr du refus. Quelquefois, un bougeoir à la main, d'Ibagnet conduisait son maître jusqu'à la porte de la chambre où se célébrait l'orgie. Le régent lui dit un jour, en riant, d'entrer : « Monseigneur, répondit d'Ibagnet, mon service finit ici ;

je ne vais point en si mauvaise compagnie et je suis très fâché de vous y voir. » Une autre fois, il traita comme le dernier des hommes, Cauche <sup>1</sup>, valet de chambre et mercure du régent, sur ce que ce domestique avait séduit une jeune fille de douze à treize ans, pour la livrer à son maître.

Revenons à la suite du lit de justice. Il était fini, que la duchesse d'Orléans <sup>2</sup>, étant à Saint-Cloud avec Madame, mère du régent, ignorait encore qu'il y en eût un. Qu'on se rappelle sa folie sur sa naissance, qu'elle croyait au moins égale à celle de son mari, on jugera quel coup c'était lui porter que de lui apprendre la dégradation du duc du Maine. Il fallait cependant bien l'en instruire et le régent chargea de cette cruelle commission le duc de Saint-Simon. Il en instruisit d'abord Madame qui, élevée dans les principes ou, si l'on veut, les préjugés allemands, en fut ravie et dit que son fils aurait dû depuis longtemps prendre ce parti <sup>3</sup>. Pour la duchesse d'Orléans, elle fut saisie d'une douleur morne, revint sur-le-champ à Paris et déposant, pour la première fois de sa vie, son orgueil, dit au régent que l'extrême honneur qu'il lui avait fait en l'épousant étouffait tout autre sentiment

---

1. C'est sous le nom de ce Cauche que l'abbé de Saint-Albin, archevêque de Cambrai, fils du régent et de la Florence, actrice de l'Opéra, a été baptisé.

2. La femme du régent, la duchesse d'Orléans, était sœur du duc du Maine.

3. Après l'édit de 1714 et la déclaration de 1715, les légitimés furent dans l'almanach royal immédiatement après les princes du sang, et sans séparation. Après l'édit de révocation de 1717, ils furent séparés par une ligne. Après la réduction des légitimés à leur rang de pairie en 1718, le comte de Toulouse fut inscrit seul dans l'almanach, et séparé par une ligne. Le duc du Maine n'y fut pas inscrit, mais il ne le fut pas aussi avec les pairs.

dans son cœur; qu'il fallait que son frère fût bien coupable pour s'être attiré le châtiment qu'il recevait et qu'elle était réduite à le désirer.

Les deux frères, en sortant de la pièce du Conseil, s'étaient enfermés avec leurs familiers dans le cabinet du duc du Maine aux Tuileries pendant le lit de justice. De là le comte de Toulouse se retira chez lui, où la duchesse du Maine vint avec les enfants. Elle était dans des convulsions de fureur, reprochait au comte de Toulouse d'avoir été distingué de son frère et prétendait qu'il ne pouvait s'en laver qu'en renonçant à l'indigne grâce qu'on lui faisait. Le comte de Toulouse fut ébranlé; mais Valincourt, homme d'un grand sens et fort attaché au prince, le prenant en particulier, lui représenta les suites d'une telle démarche. Le marquis d'O, qui avait été son gouverneur, lui tint le même langage et le chevalier d'Hautefort, son premier écuyer, échauffé par un intérêt plus vif que celui de son maître, parla encore plus efficacement : « Monseigneur, lui dit-il, seriez-vous assez dupe pour vous associer aux fureurs d'une folle ? Quand vous aurez fait pendant trois jours l'admiration des sots, vous ferez pendant quarante ans la risée des gens sensés. Pour moi, en m'attachant à vous, je comptais être avec un prince du sang, vrai ou apparent; sur ce pied-là, j'y resterai toute ma vie; mais si vous voulez cesser de l'être, ni moi, ni tous ceux de votre maison, qui valent quelque chose, ne pourront y demeurer. »

Le comte de Toulouse, frappé du néant où il allait se précipiter, laissa partir pour Sceaux le duc et la duchesse du Maine, rendit le lendemain au régent

une visite qui tenait lieu de remerciement, sans le prononcer, et le jour suivant se trouva au conseil de régence.

*La fureur de la petite duchesse.*

Le coup d'autorité frappé au lit de justice avait étourdi les ennemis du régent, mais ne les avait pas abattus. La fureur que la duchesse du Maine était obligée de cacher n'en était que plus vive et la correspondance avec l'Espagne, plus fréquente. Le prince Cellamare<sup>1</sup>, attentif à tout ce qui se passait à Paris et en Bretagne, cherchait à faire des créatures au roi son maître, et beaucoup d'officiers avaient pris des engagements avec lui. Le projet était de faire révolter tout le royaume contre le régent, de mettre le roi d'Espagne à la tête du gouvernement de France, et sous lui le duc du Maine. On comptait sur l'union des parlements. Tout s'était traité assez énigmatiquement dans des lettres qui pouvaient être surprises; mais Albéroni voulut, avant d'éclater, voir les plans arrêtés et les noms de ceux dont on devait se servir. Il était dangereux de confier de pareils détails à un courrier que l'abbé Dubois n'aurait pas manqué de faire arrêter.

Cellamare imagina qu'il n'y aurait rien de moins suspect que le jeune abbé Portocaréro, neveu du cardinal de ce nom. Ce jeune homme était depuis quelque temps à Paris. Monteleon, fils de l'ambassadeur d'Espagne en Angleterre, était aussi venu de Hollande, et

---

1. Ambassadeur d'Espagne.



ces deux jeunes gens, se rencontrant ensemble à Paris, se lièrent naturellement, cherchaient les mêmes plaisirs, s'embarrassaient peu d'affaires et firent partie de s'en retourner ensemble.

Cellamare crut que de pareils courriers seraient à l'abri de tout soupçon; l'abbé Dubois n'en prenait point, en effet, et cependant tout fut découvert.

Il y avait alors à Paris une femme, nommée la Fillon, célèbre appareilleuse<sup>1</sup>, par conséquent très connue de l'abbé Dubois. Elle paraissait même quelquefois aux audiences du régent et n'y était pas plus mal reçue que d'autres. Un ton de plaisanteries couvrait toutes les indécences au Palais-Royal et cela s'est conservé dans le grand monde. Un des secrétaires de Cellamare avait un rendez-vous avec une des filles de la Fillon, le jour que partait l'abbé Portocarrero. Il y vint fort tard et s'excusa sur ce qu'il avait été occupé à des expéditions de lettres dont il fallait charger nos voyageurs. La Fillon laissa les amants ensemble et alla sur-le-champ en rendre compte à l'abbé Dubois. Aussitôt on expédia un courrier muni des ordres nécessaires pour avoir main-forte. Il joignit les voyageurs à Poitiers, les fit arrêter, tous leurs papiers furent saisis et rapportés à Paris le jeudi 8 décembre. Ce courrier arriva chez l'abbé Dubois, précisément à l'heure où le régent entraît à l'Opéra.

L'abbé ouvrit le paquet, eut le temps de tout examiner et de mettre en réserve ce qu'il voulut, nous verrons pourquoi. Au sortir de l'Opéra, l'abbé joignit le régent, lui rendit compte de la capture. Tout autre

---

1. Entremetteuse.



prince aurait été pressé de s'éclaircir; mais c'était la précieuse heure du souper et rien ne l'emportait là-dessus. L'abbé eut jusqu'au lendemain assez tard pour prendre ses mesures, avant d'en conférer avec le régent qui, dans les premières heures de la matinée, avait encore la tête offusquée des fumées de la digestion, n'était pas en état d'entendre affaires et signait presque machinalement ce qu'on lui présentait.

L'abbé Dubois, en aspirant à tout, sentait pourtant qu'il n'était rien par lui-même, prévoyait les révolutions qui pouvaient arriver par la mort de son maître et voulait se ménager des protecteurs, en cas d'événements.

Il résolut de s'emparer tellement de l'affaire, qu'il pût sacrifier ceux dont la perte serait sans conséquence et sauver ceux auprès de qui il s'en ferait un mérite. Le régent ne vit rien dans cette affaire que par les yeux de l'abbé. Le garde des sceaux et Le Blanc en furent les seuls confidents, et l'abbé, saisi des pièces du procès, se trouva maître de la condamnation ou de l'absolution des coupables.

Le prince Cellamare, instruit par un courrier particulier de ce qui était arrivé à Poitiers et se flattant que ces deux Espagnols n'avaient été arrêtés que parce qu'ils voyageaient avec un banquier fugitif pour une banqueroute, prit un air d'assurance et alla le vendredi 9 sur le midi chez Le Blanc, réclamer le paquet de lettres dont il avait, dit-il, chargé par occasion l'abbé Portocaréro. L'abbé Dubois était déjà chez Le Blanc. L'un et l'autre répondirent à l'ambassadeur que ces lettres avaient été lues et que, loin de les lui

rendre, ils avaient ordre de faire en sa présence la visite des papiers de son cabinet et tout de suite le prièrent de monter avec eux en carrosse, pour se trouver tous trois ensemble à cet inventaire.

Cellamare, jugeant que les mesures étaient prises, en cas de résistance, ne fit aucune difficulté et fut ramené à son hôtel, dont un détachement de mousquetaires avait déjà pris possession. On ouvrit les bureaux et les cassettes. Le scellé du roi et le cachet de l'ambassadeur furent mis sur tous les papiers, à mesure qu'on en faisait l'examen et le triage. Après cette opération, les deux ministres se retirèrent, laissant l'ambassadeur à la garde de du Libois, gentilhomme ordinaire du roi.

Durant la visite des papiers, Cellamare, d'un air libre, affecta de traiter Le Blanc avec politesse, et l'abbé avec un mépris froid. Cela fut au point que, Le Blanc allant ouvrir une cassette : « M. Le Blanc, dit l'ambassadeur, cela n'est pas de votre ressort, ce sont des lettres de femmes; laissez cela à l'abbé qui, toute sa vie, a été maquereau. » L'abbé sourit et feignit d'entendre la plaisanterie.

Le soir il y eut conseil, où l'on rendit un compte sommaire de la conspiration; on y lut des lettres de Cellamare au cardinal Albéroni, et le régent y justifia très bien son procédé à l'égard de l'ambassadeur qui, ayant violé lui-même le droit des gens, avait perdu les privilèges de son titre. Les lettres furent imprimées, répandues partout; aucun des ministres étrangers ne prit la défense de Cellamare, qui partit de Paris, accompagné de du Libois et de deux capitaines de cavalerie. Ils s'arrêtèrent à Blois, où Cellamare fut gardé

jusqu'à l'arrivée en France du duc de Saint-Aignan, notre ambassadeur à Madrid. Après quoi on le laissa continuer librement sa route.

Le matin du samedi 10, le marquis de Pompadour, dernier de son nom, père de la belle Courcillon et aïeul de la princesse Rohan, fut mis à la Bastille.

Le comte Daidie, cousin <sup>1</sup>, beau-frère et du même nom que Riom, prit la fuite et se retira en Espagne, où il est mort longtemps après, assez bien établi. Le soir même que Cellamare fut arrêté, Daidie, étant dans une maison où il devait souper, voyait jouer une partie d'échecs. On vint dire que Cellamare était arrêté; Daidie très attentif à une nouvelle si intéressante pour lui, ne montra pas la moindre émotion. Un des joueurs ayant dit qu'il ne pouvait plus gagner la partie, Daidie offrit de prendre le jeu, fut accepté, joua tranquillement et gagna. Quand on servit le souper, il sortit sous prétexte d'incommodité, prit la poste et partit.

Foucault de Magni, introducteur des ambassadeurs et fils du conseiller d'État, se sauva aussi : c'était un fou qui n'avait jamais rien fait de sage que de s'enfuir. Un abbé Brigault, fort enfoncé dans cette affaire, fut arrêté à Montargis, sur son signalement et amené à la Bastille. Il ne se fit pas presser pour déclarer tout ce qu'il savait, ajoutant qu'on en verrait le détail dans les papiers qu'il avait laissés au chevalier de Menil, qui fut arrêté; mais il avait déjà brûlé les papiers que le régent regretta fort. On arrêta succes-

---

1. Sa femme, sœur de Riom, mourut, en 1716, dame d'honneur de la duchesse de Berri. Le chevalier et l'abbé Daidie étaient frères du comte.

sivement beaucoup de personnes avant d'en venir au duc et à la duchesse du Maine. Cela ne tarda pas; le duc fut arrêté à Sceaux, par La Billarderie, lieutenant des gardes du corps, conduit au château de Dourlens, en Picardie, et laissé sous la garde de Fayancourt, brigadier des mousquetaires.

La duchesse, en considération de sa naissance<sup>1</sup>, fut traitée avec plus de distinction. Ce fut le duc d'Ancenis, capitaine des gardes du corps, qui l'arrêta dans une maison de la rue Saint-Honoré, qu'elle avait prise pour être plus à portée des Tuileries. Le duc d'Ancenis la quitta à Essones, d'où un lieutenant et un exempt des gardes du corps la conduisirent au château de Dijon.

Le duc du Maine ne montra dans son malheur que de la soumission, protesta souvent de son innocence et de son attachement au roi et au régent. Pour la duchesse, elle se plaignit beaucoup du traitement qu'on faisait à une princesse du sang et déclama avec fureur contre son neveu M. le duc quand elle se vit dans le château de Dijon, dont il était gouverneur, et le public n'approuva pas qu'il devînt le geôlier de sa tante.

Tous les domestiques de la maison du Maine furent arrêtés en même temps que leur maître et renfermés à la Bastille. Mademoiselle Delaunay, qui depuis a été Mme de Stael fut du nombre. Ses mémoires méritent d'être lus; ses portraits sont assez fidèles, à l'exception de celui du chevalier de Menil, qu'elle aimait trop pour en bien juger. Je l'ai quel-

---

1. Elle était de la maison de Condé.

quefois rencontré chez elle et il m'a paru au-dessous du médiocre.

Pendant que ces choses se passaient à Paris, le duc de Saint-Aignan, notre ambassadeur à Madrid, y était très désagréablement. Quoiqu'on n'y sût rien de ce qui était arrivé à Paris, la rupture entre les deux couronnes paraissait si prochaine et la violence d'Albéroni si connue, que le duc de Saint-Aignan ne se crut plus en sûreté. Il partit secrètement avec sa femme et peu de domestiques et arriva au pied des Pyrénées. Là, ne doutant point qu'Albéroni ne fît courir après lui, il prit des malles pour lui, sa femme et les valets absolument nécessaires, traversa les montagnes et ne s'arrêta qu'à Saint-Jean-Pied-de-Port. Il avait pris la précaution de laisser dans son carrosse un valet de chambre et une femme qui s'annonçaient, en continuant leur route, pour l'ambassadeur et l'ambassadrice.

Le duc avait à peine avancé d'une lieue dans les montagnes que des gens détachés par Albéroni investirent le carrosse. Les domestiques jouèrent bien leur jeu, crièrent fort haut contre la violence et furent ramenés à Pampelune. Lorsque le duc de Saint-Aignan fut arrivé à Bayonne, il envoya réclamer ses équipages qui lui furent rendus et le gouverneur manda la méprise au cardinal-ministre, qui fut dans la plus grande fureur.

### *Le jeu à Paris.*

Les jeux de hasard avaient été défendus. Le duc de Tresmes prétendait, comme gouverneur de Paris, avoir



le droit d'un de ces coupe-gorges privilégiés. Le lieutenant de police Machault, qui ne trouvait pas ce privilège-là dans les ordonnances, déclara qu'il tolérerait tous les repaires, si celui du gouverneur subsistait.

Le régent, pour ne mécontenter personne, acheta le désistement du duc de Tresmes, de 2.000 livres de pension. Peu d'années après, sous le ministère de M. le Duc, la dévote princesse de Carignan obtint de faire tenir un jeu dans son hôtel de Soissons. Aussitôt le duc de Tresmes reprit le sien, en gardant la pension. Des fripons galonnés, brodés, et même décorés de croix de différents ordres, faisaient les honneurs de ces deux antres, où les enfants des bourgeois venaient perdre ce qu'ils volaient à leur famille. Plusieurs aventures tragiques firent enfin connaître que ces lieux étaient les séminaires de la Grève. Le cardinal de Fleury, devenu ministre, les défendit. Ce vil droit de gouverneurs subsiste encore dans plusieurs provinces. Les protecteurs ne rougissent point de la source infâme du revenu qu'ils en tirent et pensent apparemment, comme Tibère, que l'argent n'a point d'odeur.

### *Les Philippiques.*

Ce fut dans ce temps-là que parurent les *Philippiques*, poème contre le régent, composé par La Grange<sup>1</sup>. Cet ouvrage, où il n'y a que très peu de strophes poétiques, est un amas d'horreurs, où la calomnie

---

1. La Grange avait été page de la princesse de Conti, fille de Louis XIV. Il a fait plusieurs pièces où l'on trouve des situations, de l'intérêt et toutes mal ou faiblement écrites. [*Note de Duclos*]



la plus effrénée s'appuie de quelques vérités. Les copies s'en répandirent par toute la France. Le régent en entendit parler et voulut les voir. Le duc de Saint-Simon prétend que ce fut lui qui, pressé par les sollicitations du prince, lui fit lire cet effroyable libelle. Il ajoute que, lorsque le régent en fut à l'endroit où il est représenté comme l'empoisonneur de la famille royale, il frémit, pensa s'évanouir et, ne pouvant plus retenir ses larmes, s'écria : « Ah ! c'en est trop ! cette horreur est plus forte que moi, j'y succombe. » Il ne revint que difficilement de son désespoir.

La Grange fut arrêté et envoyé aux îles Sainte-Marguerite, d'où il sortit pendant la régence même, et se montra librement dans Paris. J'ai toujours cru que c'était pour détruire l'opinion où l'on était que le régent l'avait fait assassiner, sans quoi c'eût été le comble de l'impudence. Un auteur qui en aurait fait la moitié moins contre un conseiller au parlement eût été envoyé aux galères.

On a pu voir jusqu'ici que je ne dissimule ni les mœurs dépravées ni la mauvaise administration du régent ; mais je dois rendre justice à sa bonté naturelle. Quand on ne fait attention qu'à son caractère d'humanité, on ne peut s'empêcher de regretter qu'il n'ait pas eu plus de vertus de prince.

Dès que le duc et la duchesse du Maine furent arrêtés, l'alarme se répandit dans leur parti. Le maréchal de Villeroi perdit sa morgue, Villars son audace, d'Huxelles, Tallart, Canillac, d'Effiat et le premier président montraient leur crainte par les efforts qu'ils faisaient pour la cacher. La meilleure protection que les accusés pussent avoir était dans le

cœur du régent. Les bons et les mauvais procédés, les services et les offenses le touchaient faiblement; il donnait et ne récompensait point, pardonnait facilement, n'estimait guère et haïssait encore moins.

D'ailleurs, l'abbé Dubois sentait qu'il serait chargé, par le public, d'avoir animé ou du moins de n'avoir pas arrêté la sévérité du régent. L'impétuosité de M. le duc faisait craindre que, s'il était une fois délivré du contrepoids des légitimés et de leurs partisans, il ne s'élevât lui-même sur les ruines du régent et ne recueillit seul le fruit de tout ce que celui-ci aurait fait pour affermir l'autorité. L'abbé comptait, en sauvant le duc du Maine et le premier président, se faire, en cas d'événement, une protection contre le parlement même, qui pouvait le rechercher un jour. Ce qu'il faisait pour sa propre sûreté, il persuada aisément au régent qu'il en était seul l'objet, l'effraya sur le caractère de M. le duc et lui fit entendre que le public ne regardait pas absolument les accusés comme criminels de lèse-majesté, mais comme des hommes attachés à l'État et qui n'avaient cherché qu'à mettre les jours du roi en sûreté. Les mœurs du régent, son irrégion affichée, les bruits anciens et nouveaux ne favorisaient que trop ces idées. Ce prince en fut frappé, sa paresse naturelle, la crainte de troubler ses plaisirs se joignant à ses réflexions, il laissa l'abbé maître unique de cette affaire.

### *Agréables prisons.*

Il n'y eut point de procès en règle, ni renvoi au parlement. Le garde des sceaux et Le Blanc interrogeaient

les prisonniers, et chaque jour on en amenait de nouveaux. On avait vu, par les papiers de Cellamare, que ce ministre entretenait différentes correspondances qui n'avaient aucun rapport à la duchesse du Maine et qui, toutes cependant, se rapportaient à l'Espagne, sans que les coupables eussent aucune relation entre eux. Par exemple, on mit à la Bastille le duc (aujourd'hui maréchal) de Richelieu et le marquis de Saillans (d'Estaing). Le jour qu'ils furent arrêtés, le régent dit publiquement qu'il avait dans sa poche de quoi faire couper au duc de Richelieu, quatre têtes, s'il les avait. C'étaient quatre lettres, adressées au cardinal Albéroni, signées du duc, et par lesquelles il s'engageait à livrer à l'Espagne Bayonne, où son régiment et celui de Saillans étaient en garnison. Ce jeune étourdi, qui n'a guère changé de tête, comptait être l'auteur d'une révolution dans le royaume et avoir, pour récompense, le régiment des Gardes. Ce complot, que le dernier officier de la place eût fait échouer, n'excita que la risée publique. Ce jeune homme se crut un personnage en se voyant traité en criminel d'État et prit la prison avec la légèreté qu'il a toujours montrée en amour, en affaires et à la guerre. Le régent, qui trouva cela fort plaisant, fit procurer au jeune prisonnier tout ce qu'il demanda, valet de chambre, deux laquais, des jeux, des instruments, de sorte qu'au lieu de liberté, il eut toute la licence possible.

### *Le maître et l'esclave.*

Pendant que le régent était occupé des affaires d'État, il était encore tourmenté de tracasseries

domestiques. La duchesse de Berri, emportée par le plus fol orgueil, ou avilie dans la crapule, donnait des scènes publiques dans l'un et l'autre genre.

L'ambassadeur de Venise étant venu pour lui rendre visite, elle s'avisa de le recevoir, placée dans un fauteuil, sur une estrade de trois marches. L'ambassadeur s'arrêta un moment, s'avança ensuite avec lenteur, comme un homme qui médite son parti, fit une révérence, et aussitôt tourna le dos, puis sortit sans avoir dit un mot. Il rassembla le jour même les ministres étrangers et tous déclarèrent publiquement qu'aucun d'eux ne remettrait le pied chez la princesse, s'ils n'étaient assurés d'être reçus comme il leur convenait<sup>1</sup>.

La vie domestique de cette princesse faisait un étrange contraste avec ses saillies d'orgueil en public. J'ai déjà parlé du vil esclavage où le comte de Riom la tenait, et il se relâchait d'autant moins de son insolence avec elle qu'il s'en était fait un système et que ses duretés, ses humeurs, ses caprices affermissaient la confiance de sa maîtresse.

On n'a pas oublié non plus que des retraites aux Carmélites précédaient ou suivaient des orgies. Une religieuse qui accompagnait la princesse à tous les offices du couvent, étonnée de la voir prosternée, mêlant des soupirs aux prières les plus ferventes : « Bon Jésus, madame, est-il possible que le public puisse tenir sur vous tant de propos scandaleux qui parviennent jusqu'à nous ? Le monde est bien méchant !

---

1. Jamais reine, qui ne l'est pas de son chef n'a donné d'audience sur une estrade.

vous vivez ici comme une sainte. » La princesse se mettait à rire. Ces disparates marquaient certainement un degré de folie. C'était avec le plus violent dépit qu'elle apprenait qu'on osât censurer sa conduite. Elle devint enfin grosse, et quand elle approcha de son terme, elle se tint assez renfermée et souvent au lit, sous des prétextes de migraine. Mais les excès de vin et de liqueurs fortes qu'elle continua toujours, lui allumèrent le sang. Dans sa couche, une fièvre violente la mit dans le plus grand danger. Cette femme hardie, impérieuse, bravant toutes les bienséances, qui avait hautement affiché son commerce avec Riom, se flatta d'en cacher les suites au public; comme si les actions des princes pouvaient jamais être ignorées !

Il n'entrait dans sa chambre que Riom, la marquise de Mouchy, dame d'atour, digne confidente de sa maîtresse, et les femmes absolument nécessaires à la malade. Le régent même n'entrait que des instants : quoiqu'il ne fût pas possible de le supposer dans l'ignorance de l'état de sa fille, il feignait devant elle de ne s'apercevoir de rien, soit dans la crainte de l'aigrir, s'il paraissait instruit, soit dans l'espoir que son silence arrêterait l'indiscrétion des autres. Tant de précautions n'empêchaient pas le scandale et allaient bientôt l'augmenter. Le danger fut si prenant qu'il parvint à la connaissance du curé de Saint-Sulpice, Languet. Il se rendit au Luxembourg, y vit le régent, lui parla de la nécessité d'instruire la princesse du péril où elle était, pour la disposer à recevoir les sacrements, et ajouta qu'au préalable il fallait que Riom et la Mouchy sortissent du palais. Le régent, n'osant ni contre-



dire hautement le curé ni alarmer sa fille par la proposition des sacrements, encore moins la révolter par le préalable du pasteur, essaya de faire entendre au curé que l'expulsion de Riom et de la Mouchy causerait le plus grand scandale. Il chercha des tempéraments; le curé les rejeta tous, jugeant bien que, dans une occasion d'éclat, telle que celle-là, au milieu des querelles de la constitution, où il jouait un rôle, il se ferait décrier dans le parti contraire, s'il ne se montrait curé en toute rigueur. Le régent, ne pouvant persuader le curé, offrit de s'en rapporter au cardinal de Noailles. Languet y consentit. Le cardinal, prié de se rendre au Luxembourg, y arriva et, sur l'exposé du régent, approuva la conduite du curé et insista à congédier les deux sujets de scandale.

La Mouchy, ne pouvant se dissimuler le danger où était sa maîtresse, croyait avoir tout prévu, en faisant venir un Cordelier, pour confesser la princesse, et ne doutait pas que le curé n'apportât ensuite le viatique. Elle ne soupçonnait pas qu'elle fût elle-même le principal sujet de la conférence, lorsque le régent la fit demander. Elle entr'ouvrit la porte et le régent, sans entrer ni la faire sortir, lui dit quelles conditions on mettait à l'administration des sacrements. La Mouchy, étourdie du compliment, paya pourtant d'audace, s'emporta sur l'affront qu'on faisait à une dame d'honneur, assura que sa maîtresse ne la sacrifierait pas à des cagots, rentra et, quelques moments après, vint dire au régent que la princesse était révoltée d'une proposition si insolente et referma la porte. Le cardinal, à qui le régent rendit la réponse, représenta que ce n'était pas celle qu'il fallait chasser



qu'on dût charger de porter la parole, que c'était au père à s'acquitter de ce devoir et à exhorter sa fille à remplir le sien. Le prince, qui connaissait le caractère violent de sa fille, s'en défendit et, sur son refus, le cardinal se mit en devoir d'entrer et de parler lui-même. Le régent, craignant que l'aspect du prélat et du curé ne causât à la malade une révolution qui la fit mourir, se jeta au-devant du cardinal et le pria d'attendre qu'on l'eût préparée à une telle visite. Il se fit encore ouvrir la porte et annonça à la Mouchy que l'archevêque et le curé voulaient absolument lui parler. La malade, qui l'entendit, entra dans une égale fureur contre son père et contre les prêtres, disant que ces cafards abusaient de son état et de leur caractère pour la déshonorer et que son père avait la faiblesse et la sottise de le souffrir, au lieu de les faire jeter par les fenêtres.

Le régent, plus embarrassé qu'auparavant, vint dire au cardinal que la malade était dans un tel état de souffrances qu'il fallait différer. Le prélat, las d'insister inutilement, se retira, après avoir ordonné au curé de veiller attentivement aux devoirs de son ministère.

Le régent, fort soulagé par la retraite du cardinal, aurait bien voulu être encore délivré du curé. Mais celui-ci s'établit à poste fixe à la porte de la chambre et pendant deux jours et deux nuits, lorsqu'il sortait pour se reposer ou prendre quelque nourriture, il se faisait remplacer par deux prêtres qui entraient en faction. Enfin, le danger étant cessé, cette garde ecclésiastique fut levée et la malade ne pensa qu'à se rétablir.

*La peur de l'enfer.*

Malgré ses fureurs contre les prêtres, la peur de l'enfer l'avait saisie. Il lui en resta une impression d'autant plus forte que sa santé ne se rétablissait pas parfaitement et que sa passion était aussi vive que jamais. Riom, aidé des conseils du duc de Lauzun, son oncle, résolut de profiter des dispositions de sa maîtresse pour l'amener à un mariage qui tranquilliserait sa conscience et assurerait ses plaisirs. Le duc de Lauzun imaginait le plan, les moyens, les expédients et Riom agissait en conformité.

Ils ne trouvèrent pas grande difficulté avec une femme éperdue d'amour, effrayée du diable et subjuguée de longue main. Riom n'avait qu'à ordonner pour être obéi; aussi le fut-il, et il ne se passa pas quatre jours du projet à l'exécution. Quelques dates rapprochées le prouveront et, comme la duchesse de Berri mourut fort peu de temps après, je rapporterai tout de suite ce qui la regarde.

Cette princesse tomba malade le 26 mars <sup>1</sup>. Pâques était le 9 avril et, dès le mardi-saint, elle fut hors de danger. Il faut savoir que l'usage des paroisses de Paris est de porter, pendant la semaine sainte, la communion à tous les malades, sans qu'ils soient dans le cas de la recevoir en viatique; il suffit qu'ils soient hors d'état d'aller faire leurs pâques à l'église. Il y avait donc une double raison de porter les sacrements à la princesse, celle de son état et celle du temps. Loin

---

1. 1719.

que le public eût vu remplir ce devoir, les motifs du refus avaient éclaté et la semaine de Pâques n'en était que plus embarrassante à passer dans Paris.

Quoique cette princesse fût en convalescence, elle était encore loin de soutenir la fatigue d'un voyage; cependant, quelques représentations qu'on lui fit, elle partit le lundi de Pâques et alla s'établir à Meudon. Son mariage était déjà fait, c'est-à-dire qu'elle et Riom avaient reçu la bénédiction d'un prêtre peu difficile et bien payé. Cela suffisait pour calmer ou prévenir des remords, mais non pas pour constater le mariage d'une princesse du sang, petite-fille de France.

Le régent le savait et s'y était faiblement opposé. Il supposa que, si sa fille retombait dans l'état où elle avait été, une confidence faite au curé le rendrait plus flexible et lui ferait éviter un éclat. La complaisance de ce prince n'en est pas moins inconcevable et faisait penser qu'il y avait eu entre le père et la fille une intimité qui passait la tendresse paternelle et filiale, et que le père craignait un aveu de la fille dans un accès de dépit furieux. Malheureusement tout était croyable de la part de deux personnes si dégagées de scrupules et de principes. De toutes les horreurs des Philippiques, le régent n'avait paru vraiment sensible qu'à l'article du poison, dont il était incapable.

Quoi qu'il en soit, Riom, qui n'avait pas désiré le mariage par motif de conscience, ne pouvait satisfaire son ambition que par la publicité. Les plus grands établissements en devenaient une suite nécessaire. Il échauffa là-dessus la tête de sa maîtresse et l'obligea d'en importuner le régent. Ce prince lui opposait en vain des raisons, elle y répondait par des fureurs.

Les altercations entre le père et la fille transpirèrent. Madame et son Altesse royale duchesse d'Orléans en apprirent la cause. S. A. R. ne fut peut-être pas trop fâchée de l'humiliation d'une fille dont elle éprouvait continuellement des hauteurs. A l'égard de Madame, elle n'y voyait aucun embarras et, outrée de colère, elle ne trouvait rien de si simple que de finir tout, en jetant Riom par les fenêtres ou dans la rivière.

Le régent était le plus gêné et il aurait pu suivre le conseil de Madame, s'il n'eût craint la vengeance et peut-être les aveux d'une fille effrénée. Pour éviter les persécutions, il la vit rarement, sous prétexte des affaires et de l'éloignement de Meudon; et, pour gagner du temps, fit ordonner à Riom de joindre son régiment, qui était de l'armée de Barwick. Tous les colonels étaient déjà partis et l'honneur ne permettait pas à Riom de différer. Il obéit sur-le-champ, malgré les pleurs de sa maîtresse. Elle en fut au désespoir et déclara à son père, qui vint la voir quelques jours après, qu'elle était résolue à déclarer son mariage; qu'elle était veuve, maîtresse de sa personne et de ses biens; qu'elle en voulait disposer à sa volonté et répéta enfin tout ce que Riom lui avait appris de Mlle de Montpensier. Le régent, excédé des emportements de sa fille, lui donna des espérances, lui demanda du temps et la quitta bien résolu de ne plus revenir.

Au bout de quelques jours, la princesse, inquiète de ne point revoir son père, craignit que cette rareté de visite ne parût une diminution de crédit, le fit prier de venir souper à Meudon, où elle voulait lui donner une fête. C'était dans les premiers jours de mai. Le régent n'ayant pu la refuser, elle voulut que le souper

se fit sur la terrasse, quelques remontrances qu'on pût lui faire sur la fraîcheur de la nuit et sur le danger d'une rechute, dans une convalescence mal affermie. Ce fut précisément ce qui la fit s'opiniâtrer, s'imaginant qu'une fête de nuit et en plein air détromperait le public de l'opinion qu'elle fût accouchée.

Ce qu'on lui avait annoncé arriva, la fièvre la prit et ne la quitta plus. Le régent s'étant excusé sur les affaires de la rareté de ses visites, elle prit le parti de se faire transporter à la Muette, où la proximité de Paris engagerait son père à la voir plus fréquemment.

### *L'orgueilleuse.*

Le trajet de Meudon à la Muette aggrava encore les accidents de sa maladie. Elle se trouva si mal, vers la mi-juillet, qu'on fut obligé de lui faire entendre le terrible nom de la mort. Elle n'en fut point effrayée, fit dire la messe dans sa chambre et reçut la communion à portes ouvertes, comme elle aurait donné une audience d'apparat. L'orgueil inspirait ou soutenait son courage, car, aussitôt que la cérémonie fut achevée, elle fit congédier les assistants et demanda à ses familiers si ce n'était pas là mourir avec grandeur ? Le même jour elle fit retirer tout le monde, à l'exception de la Mouchy, lui ordonna d'apporter son baguier, qui valait plus de deux cent mille écus, et lui en fit présent. La Mouchy l'ayant reçu sans témoins, craignit qu'on ne l'accusât de l'avoir volé, accusation que sa réputation n'aurait pas détruite. Elle jugea donc à propos de le déclarer devant que la princesse vivait encore et alla avec son mari en rendre compte au régent. Ce prince,



pour toute réponse, demanda le baguier, le prit, examina s'il n'y manquait rien, le serra dans un tiroir et les congédia, avec défense de retourner à la Muette.

La mourante ne parut pas s'apercevoir, pendant deux jours qu'elle vécut encore, de l'absence de la Mouchy; uniquement occupée de son dernier moment, sans ostentation ni faiblesse, elle demanda ses derniers sacrements et fut administrée en présence du curé de Passy, par l'abbé de Castries, son premier aumônier, nommé dès lors archevêque de Tours et qui depuis l'a été d'Albi. Les médecins n'ayant plus d'espérances, on proposa l'élixir de Garus, qui était alors dans sa première vogue. Garus le donna lui-même et recommanda surtout qu'on ne donnât aucun purgatif, sans quoi son élixir tournerait en poison. En peu de moments, la malade parut ranimée, et le mieux se soutint jusqu'au lendemain : on prétend que Chirac, par un point d'honneur de médecin, qui sacrifierait plutôt le malade que de laisser la gloire de la guérison à un empirique, fit prendre un purgatif à la malade et qu' aussitôt elle tourna à la mort, tomba en agonie et mourut la nuit du 20 au 21 juillet <sup>1</sup>. Garus cria au meurtre contre Chirac, qui ne s'en émut pas davantage, regarda l'empirique avec un mépris froid et sortit de la Muette, où il n'y avait plus rien à faire.

Ainsi finit à vingt-quatre ans une princesse également célèbre par l'esprit, la beauté, les grâces, la folie et les vices. Sa mère et son aïeule apprirent cette mort avec plus de bienséance que de douleur. Le père

---

1. 1719.



fut dans la plus grande désolation, mais sans y faire peut-être réflexion, il se sentit bientôt soulagé de ne plus éprouver les caprices, les fureurs d'une folle et la persécution d'un mariage extravagant. Cette princesse ne fut d'ailleurs regrettée de personne, parce que les appointements et le logement furent conservés à toute la maison, à l'exception de la Mouchy qui fut exilée dans ses terres.

Le duc de Saint-Simon prétend qu'à l'ouverture du corps de la duchesse de Berri, on trouva qu'elle était déjà devenue grosse. En tout cas elle n'avait pas perdu de temps depuis sa couche. Saint-Simon devait pourtant être instruit, puisque sa femme avait assisté à l'ouverture comme dame d'honneur de la princesse.

On porta le cœur au Val-de-Grâce et le corps à Saint-Denis. Il n'y eut point d'eau bénite de cérémonie; le convoi fut simple et au service on s'abstint prudemment d'une oraison funèbre. Le deuil du roi fut de six semaines et, quoique la cour ne porte les deuils de respect qu'autant que le roi, on le porta trois mois, comme le régent, et les spectacles furent fermés huit jours.

Une bagatelle peut encore fournir un trait du caractère de la princesse. Dans le commencement de sa maladie, elle voua au blanc pour six mois elle et sa maison, et pour accomplir son vœu, elle ordonna carrosse, harnais et livrées en argent, voulant du moins ennoblir, par le faste, cette dévotion monacale.

La fille de la duchesse de Berri et du comte de Riom, que j'ai vue dans ma jeunesse, est actuellement religieuse à Pontoise, avec 300 livres de pension.

*Une reine douairière.*

Une mort qui ne fit pas tant de bruit que celle dont je viens de parler fut la mort de Mme de Maintenon, dont le nom avait, pendant trente-cinq ans, retenti dans toute l'Europe. Du moment qu'elle eut perdu le roi, elle se renferma dans Saint-Cyr et n'en sortit plus. Elle y était avec une étiquette équivoque de reine douairière. Lorsque la reine d'Angleterre allait dîner avec elle, chacune avait son fauteuil, les jeunes élèves de la maison la servaient, et tout annonçait l'égalité. Quelques anciens amis de la vieille cour lui rendaient des visites et toujours après l'en avoir fait prévenir, afin qu'elle donnât le jour et l'heure. Aimée, crainte et respectée dans la maison, elle partageait toutes ses journées entre les exercices de piété et l'éducation d'un certain nombre d'élèves qui étaient attachées à sa chambre.

Le duc du Maine était le seul qui pût aller la voir sans le lui faire demander. Il lui rendait des devoirs fréquents et en était toujours reçu avec une tendresse de mère. Elle fut plus sensible à la dégradation de ce fils adoptif, qu'elle ne l'avait été à la mort du roi. En apprenant qu'il était arrêté, elle succomba à la douleur, la fièvre la prit et, après trois mois de langueur, elle mourut à quatre-vingt-trois ans, le samedi 15 d'avril.

Les mémoires et les lettres de Mme de Maintenon, étant imprimés, me dispensent de m'étendre davantage à son sujet. J'ajouterai seulement qu'elle n'a jamais nié ni assuré formellement qu'elle eût

épousé le roi, mais elle le laissait facilement croire. La belle princesse de Soubise, mère du cardinal de Rohan, mort en 1749, ayant signé, avec respect, une lettre adressée à Mme de Maintenon, celle-ci finit sa réponse, en disant : « A l'égard du respect, je vous prie qu'il n'en soit plus question entre nous ; vous n'en pourriez devoir qu'à mon âge et je vous crois trop polie pour me le reprocher. » Cette réponse, que j'ai lue, est une défaite. Si elle avait épousé le roi, la princesse de Soubise lui devait beaucoup de respect ; sinon Mme de Maintenon en devait à Mme de Soubise. Si elle fût morte avant le roi, c'eût été un événement dans l'Europe et deux lignes dans la gazette apprirent sa mort à ceux qui ignoraient si elle vivait encore.

### *Les dindons de la farce.*

Pendant qu'on faisait la guerre à l'Espagne, on s'appliquait à découvrir ceux qui avaient eu des intelligences avec Albéroni. Le régent ne voulait pas qu'on fît le procès en forme au duc et à la duchesse du Maine ; mais il craignait aussi qu'on ne lui reprochât de les avoir fait arrêter par une haine personnelle. C'est pourquoi il exigea que la duchesse du Maine donnât une déclaration de toute son intrigue avec Cellamare et Albéroni. De quelques détours qu'elle usât dans ses aveux, il en résultait toujours que le projet était de faire révolter, contre le régent, Paris, les provinces et particulièrement la Bretagne, où les vaisseaux espagnols devaient être reçus. Pour disculper son mari, elle déclarait qu'il était trop timide pour qu'elle lui eût jamais confié un dessein dont il aurait été effrayé

et qu'il aurait sûrement dénoncé. Si le duc du Maine fut soulagé de se voir justifié, il ne dut pas être flatté des motifs.

Elle nomma d'ailleurs tous ceux qui étaient entrés dans la conspiration, parmi lesquels se trouvaient plusieurs gentilshommes bretons.

J'ai lu le procès de ceux qui furent exécutés à Nantes. Je me suis entretenu plusieurs fois de cette affaire avec quelques-uns des juges et de ceux qui furent effigés<sup>1</sup>; je n'ai jamais vu de complot plus mal organisé. Plusieurs ne savaient pas exactement de quoi il était question, ou ne s'accordaient pas les uns avec les autres. Le plus grand nombre pensait seulement qu'il se ferait une révolution, s'était engagé de la seconder et beaucoup avaient donné leur parole et leur signature sans entrer en plus d'examen. Il y en a qui m'ont avoué une folie dans laquelle je n'aurais pas cru possible de donner, si leur récit n'était pas confirmé par la déclaration de la duchesse du Maine. Ils comptaient, disaient-ils, enlever le roi à un voyage de Rambouillet, le conduire en Bretagne et de là faire la loi au régent. En suivant les différents chaînons de cette affaire, tel Breton s'y trouva impliqué à qui le nom de la duchesse du Maine n'était jamais parvenu. On ne pouvait se défendre de la compassion pour certains complices que j'ai connus quand on considérait leur peu de valeur personnelle.

Le duc et la duchesse du Maine obtinrent enfin leur liberté et le régent la fit rendre successivement à tous ceux qui étaient à la Bastille pour la même affaire.

---

1. Exécutés en effigie.

Il y a grande apparence qu'il en eût usé avec la même clémence à l'égard des gentilshommes bretons, si l'on ne lui eût pas persuadé de faire quelques actes de sévérité. On nomma donc une commission qui alla s'établir à Nantes pour instruire le procès des accusés. Ainsi on sacrifia les plus innocents ou du moins les plus excusables. L'amour de ma patrie ne me rendra point partial, ni ne me fera trahir la vérité ; mais je rendrai justice à une province noblement attachée au roi et qui réclamait contre la violation de ses privilèges. Les peuples les plus jaloux de leurs droits sont les plus attachés à leurs devoirs et le mécontentement des Bretons était fondé dans son origine. Les États avaient voulu faire rendre compte à Montaran, leur trésorier : rien n'était plus juste et n'intéressait moins l'État. Le régent devait, au contraire, approuver une conduite si régulière. Malheureusement pour la province, Montaran avait un frère capitaine aux gardes, gros joueur et fort répandu. Un tel sujet est un homme intéressant à Paris. Il employa le crédit de plusieurs femmes qui prouvèrent clairement qu'on devait beaucoup d'égards au frère d'un homme si utile à la société et les États eurent le démenti de leur entreprise. De là l'humeur gagna les bons citoyens, et s'ils cessèrent de l'être, le régent devait s'imputer d'en avoir été la première cause, en sacrifiant la justice et le bon ordre à des intrigues de femmes. Nous en verrons les malheureuses suites, lorsque j'aurai rapporté quelques événements antérieurs, pour ne pas trop intervertir l'ordre des temps.

Le duc de Richelieu fut un des premiers qui obtint sa liberté. Il ne parut pas d'abord à la cour ; mais après



deux ou trois mois de courses, à différentes campagnes, il se montra avec un vernis d'importance que lui donnait une prison pour affaire d'État, et l'air brillant d'un jeune homme qui doit sa liberté à l'amour. J'aurai quelquefois l'occasion d'en parler, si je continue ces mémoires jusqu'au terme que je me propose. On verra un homme assez singulier, qui a toujours cherché à faire du bruit, et n'a pu parvenir à être illustre; qui, employé dans les négociations et à la tête des armées, n'a jamais été regardé comme un homme d'État, mais comme le chef des gens à la mode, dont il est resté le doyen.

On a vu ce qui faisait son crime. Pour entendre ce qui lui valut son absolution, il faut savoir que, lors de la chambre de justice, Bertelot de Pleneuf, enrichi dans les vivres et dans les hôpitaux de l'armée, s'enfuit à Turin. Comme il n'avait pas moins l'esprit d'intrigues que celui des affaires, il se lia avec les commis des bureaux, s'insinua par degrés auprès des ministres de cette cour et, pour se faire un mérite qui pût lui procurer un retour agréable en France, il entreprit de négocier le mariage de mademoiselle de Valois<sup>1</sup> avec le prince de Piémont, fils du roi Victor. Quand il vit la proposition assez bien reçue à Turin, il chargea sa femme, qu'il avait laissée à Paris, d'en instruire le régent, qui goûta fort ce mariage et chargea l'abbé Dubois de suivre cette affaire. Il ne pouvait s'adresser plus mal. L'abbé, dans le dessein de se rendre agréable à l'empereur, dont la protection devait lui procurer le chapeau de cardinal, favorisait le projet que ce prince

---

1. La troisième fille du régent.



avait d'enlever la Sicile au roi Victor. Il n'avait donc garde de faire prendre au régent aucun engagement avec la cour de Turin. Il prit le parti de montrer beaucoup d'ardeur pour le succès de ce mariage, de peur que la négociation n'en fût donnée à un autre, et cependant de la faire échouer. Il se servit très habilement des circonstances et de la connaissance qu'il avait du caractère de Madame, mère du régent.

Pendant qu'on négociait le mariage de mademoiselle de Valois, cette princesse s'était prise de passion pour le duc de Richelieu; la fatuité de l'un, l'étourderie de l'autre firent assez d'éclat pour que Madame en fût instruite. Elle le prit avec autant de hauteur que de vertu, retint le plus qu'elle put sa petite-fille auprès d'elle et fit avertir le duc de Richelieu que, s'il se souciait de ses jours, il eût à ne pas approcher des lieux où elle serait.

Le duc de Richelieu fut assez prudent pour profiter de l'avis; d'ailleurs, il avait tiré de l'aventure le fruit le plus précieux pour lui, celui de l'éclat.

L'abbé Dubois saisit ce moment pour laisser transpirer ce qui se négociait au sujet du mariage du prince de Piémont. Cela fut jusqu'à Madame, qui entretenait avec la reine de Sicile une correspondance d'amitié assez suivie. Dans l'accès d'humeur où elle était contre sa petite-fille, elle n'eut rien de plus pressé que d'écrire à la reine de Sicile qu'elle était trop son amie pour lui faire un aussi mauvais présent que mademoiselle de Valois. Quelques jours après et lorsque la lettre devait être rendue, Madame déclara au duc et à la duchesse d'Orléans le bel acte de franchise qu'elle avait fait. La duchesse d'Orléans en

fut au désespoir, mademoiselle de Valois ne s'en soucia guère, l'abbé Dubois joua le lâché et s'applaudit intérieurement de son manège de coquin. Le régent ne fit que rire de l'incartade allemande de sa mère et s'inquiéta peu du chagrin de sa femme.

Cependant, il songea à se débarrasser de sa fille, craignant qu'elle ne suivit les traces de la duchesse de Berri, sa sœur; et, quoi qu'il ne fût pas fort délicat sur les mœurs de sa famille, il voulut prévenir des écarts plus frappants encore de la part d'une fille que d'une veuve et ne tarda pas à conclure le mariage de Mlle de Valois avec le prince, fils du duc de Modène, qui se trouva très honoré de cette alliance et, quelques propos qui lui fussent parvenus ou non sur la princesse, il n'était pas en droit d'être si difficile.

Mlle de Valois ne prit pas son parti avec tant de facilité, mais il fallait obéir. Elle exigea du moins, pour prix du sacrifice, la grâce du duc de Richelieu, qui obtint de l'amour ce qu'il eût à la fin obtenu de la clémence du régent.

Ce prince s'inquiétait beaucoup moins de ses disgrâces domestiques que des difficultés du parlement. Cette compagnie, d'abord consternée du lit de justice, était revenue de son étourdissement; son principe est de ne regarder comme juridiques que les enregistrements faits librement et après examen. L'enregistrement n'est point, suivant ses maximes, un simple acte de notoriété; elle pense, sans toutefois le dire formellement, qu'elle donne la sanction à la loi qu'elle enregistre et que tout ce que le roi fait d'autorité et sans liberté de suffrages est nul. Je n'entrerai pas dans une discussion si délicate. Toujours est-il à désirer qu'il

y ait, à une autorité absolue, un contrepoids qui l'empêche de devenir arbitraire. J'ai cherché quelquefois à éclaircir ces principes avec des hommes très instruits de nos lois et de notre histoire. Un des plus éclairés et des plus zélés parlementaires à qui je demandais de me marquer précisément les bornes qui séparent l'usurpation d'avec le droit des parlements : « Les principes, répondit-il, en cette matière sont fort obscurs; mais, dans le fait, le parlement est fort sous un roi faible et faible sous un roi fort. » Un ministre de bonne foi donnerait peut-être la même réponse, s'il était obligé de s'expliquer sur la puissance royale, relativement à la nation.

« *Ecris toujours.* »

Quoiqu'une nomination de bénéfices ne soit pas un événement d'histoire, je parlerai de celles qui auront quelque chose de singulier. L'abbé de la Tour-d'Auvergne fut nommé à l'archevêché de Tours. L'abbé de Thésul, qui écrivait la liste, sous la dictée du régent : « Ah ! monseigneur, quel sujet ! s'écria-t-il. Faites attention au scandale. — Que diable ! dit le régent, je le sais bien ; mais les Bouillons me persécutent ; je veux m'en délivrer ; écris toujours. » Thésul écrivit. On nomma en même temps évêque de Sisteron le jésuite Laffiteau, chargé des affaires à Rome, où il vivait, comme le nonce Bentivoglio à Paris ; de sorte qu'avant de se faire sacrer, il fut obligé de faire, chez un chirurgien, une quarantaine qui lui tint lieu de retraite au séminaire.

L'abbé Dubois lui ayant fait part du désir d'être

cardinal, le payait à Rome pour en préparer les voies. Le jésuite, qui avait les mêmes vues, prenait l'argent et s'en servait pour lui-même. Les coquins se devinent; l'abbé s'en aperçut et, n'étant pas encore assez puissant pour en prendre une vengeance qui eût dévoilé ses desseins, résolut de s'en débarrasser, sous prétexte de récompenser ses services. Laffiteau, si différent des anciens évêques, le fut comme eux malgré lui. Egale-ment éloigné de Rome et de la cour, il se vit honnêtement relégué à Sisteron.

Le Blanc, secrétaire d'État, profitant de son crédit, fit, dans la même promotion, donner l'évêché d'Avran-ches à l'abbé Le Blanc, son frère, curé de Dammartin, honnête homme et bon ecclésiastique.

### *La galante chanoinesse.*

L'abbé Guérin de Tencin alla remplacer Laffiteau à Rome, afin qu'on ne s'y aperçût pas qu'on y eût rien perdu. Celui-ci, à beaucoup d'égards, valait mieux que son prédécesseur. Fils d'un président au Parlement de Grenoble, né avec de la figure et de l'esprit, surtout celui d'intrigues, sans scrupules ni mœurs de son état, il parvint à la plus haute fortune, puisqu'il est mort cardinal et archevêque de Lyon. Il fut parfaitement secondé dans sa carrière par une sœur chanoinesse, qui ne faisait qu'une âme et un cœur avec ce frère, reporta sur lui toute l'ambition qu'elle aurait eue, si son sexe la lui eût permise. Elle ne se réserva que la galanterie, qu'elle a aussi souvent employée comme moyen de réussir que pour ses plaisirs. Je l'ai beaucoup connue : on ne peut pas avoir plus d'esprit; elle avait

toujours celui de la personne à qui elle avait affaire. Le frère et la sœur s'étaient fait un système suivi de flatterie, et quoiqu'ils eussent l'indiscrétion de l'avouer et qu'ils le portassent jusqu'au dégoût, il leur a toujours réussi. Le génie des plus habiles intrigantes s'éclipsait devant celui de la Tencin. Elle était très jolie étant jeune et conserva, dans l'âge avancé, tous les agréments de l'esprit. Elle plaisait à ceux mêmes qui n'ignoraient rien de ses aventures.

Ses parents la firent religieuse malgré elle, dans le couvent de Montfleuri, près de Grenoble. En faisant ses vœux, elle songea aux moyens de les rompre et son directeur fut l'instrument aveugle qu'elle employa pour ses desseins. C'était un bon ecclésiastique, fort borné, qui devint amoureux d'elle, sans qu'il s'en doutât le moins du monde. La pénitente ne s'y trompa nullement, profita habilement du faible du saint homme, en fit son commissionnaire zélé, en tira les éclaircissements nécessaires, et, lorsque les choses furent au point où elle les désirait, elle réclama contre ses vœux et réussit enfin à passer de son cloître dans un chapitre de Neuville, près de Lyon, en qualité de chanoinesse. Je tiens tout ceci d'elle-même. Bientôt elle fut aussi libre qu'elle pouvait le désirer. L'inclination que l'abbé Dubois prit pour elle acheva le reste. J'ai ouï dire qu'elle eut, avec le régent, une intrigue qui ne dura pas; elle se pressa un peu trop d'aller à ses fins et dégoûta le prince, qui ne la prit qu'en passade et dit qu'il n'aimait pas les p... qui parlent d'affaires entre deux draps. Elle tomba du maître au valet et le crédit qu'elle prit sur l'abbé Dubois la consola. Ce n'était pas son coup d'essai; elle avait déjà eu un enfant en 1717,



de Destouches, appelé communément Destouches Canon <sup>1</sup>.

Elle aimait passionnément son frère, l'abbé de Tencin, dont l'avancement devint presque l'unique objet de toutes ses intrigues. Nullement intéressée, elle regardait l'argent comme un moyen de parvenir et non comme un but digne de la satisfaire. Elle n'a jamais joui que d'un revenu très médiocre et ne voulait de richesses que pour son frère, afin qu'elles pussent aider à l'ambition. Elle était d'ailleurs très serviable, quand elle n'avait point d'intérêts contraires. Elle ambitionnait la réputation d'être amie vive, ou ennemie déclarée, saisit habilement quelques occasions de le persuader et s'attacha ainsi beaucoup de gens de mérite.

Elle n'eut pas besoin de tout son crédit sur l'abbé Dubois pour l'intéresser en faveur de l'abbé de Tencin. Le premier reconnut bientôt que l'autre était l'ouvrier qu'il lui fallait. Il commença par le charger d'une opération ecclésiastique qui n'était pas difficile, et devait cependant faire du bruit. C'était la conversion de Law. Cet Ecossais connaissait déjà assez la France pour savoir qu'on n'y punit guère les coupables qui ont occupé des grandes places. En conséquence, il voulut se faire contrôleur général. Il ne le pouvait sans être naturalisé, ni se faire naturaliser sans se faire catholique. Il se portait pour protestant et l'abbé de Tencin fut chargé de ce prosélyte. Après le temps supposé nécessaire pour une telle conversion, Law fit

---

1. Cet enfant est devenu un homme illustre et qui a autant de vertu que de lumière. C'est d'Alembert. (Note de Duclos.)



son abjuration à Melun, de peur qu'elle ne fût prise en plaisanterie dans la capitale, et l'abbé de Tencin retira de ce pieux travail beaucoup d'actions et de billets de banque. Je vois cependant, dans une de ses lettres à sa sœur, qu'il se plaint de ce que sa fortune ne répond pas à l'opinion publique et regrette fort de ne l'avoir pas justifiée.

Quoi qu'il en soit, cette espèce de simonie ne lui fit point d'affaires; mais il fut déféré au parlement pour une autre, par un abbé de Vessière, et fit une étourderie majeure dans ce procès, où il assista en personne à la plaidoirie. Aubry, avocat adverse, ayant paru faiblir dans ses allégations, l'avocat de l'abbé de Tencin voulut s'en prévaloir, cria contre une accusation vague et destituée de preuves et nia le marché simoniaque. Aubry joua l'embarras. L'abbé crut faire merveille de saisir ce moment pour confondre la calomnie et offrit de s'en purger par serment, si la cour le permettait. Aussitôt Aubry l'arrêta, dit qu'il n'en était pas besoin et produisit le marché en original. Ce fut un coup de théâtre. Les juges montrèrent leur indignation, les huées partirent de l'assemblée, l'abbé confondu essaya de s'évader; mais des gens charitables lui firent le passage et ne le laissèrent fuir qu'après l'avoir donné longtemps en spectacle.

L'abbé de Tencin, n'ayant plus rien qui l'engageât à rester à Paris, partit pour l'ambassade de Rome. Je vois encore dans ses lettres qu'il a toujours eu cette affaire-là sur le cœur. Nous le verrons bientôt à Rome, profitant de la leçon de prudence qu'il avait reçue au parlement, montrer lui-même quel parti on peut tirer d'un marché signé.

*Un effronté.*

Le cardinal de la Trémoille, étant mort à Rome, laissa vacant l'archevêché de Cambrai. L'effronté Dubois ne crut pas la place au-dessus de lui, alla la demander au régent et, pour entrer en matière : « Monseigneur, lui dit-il, j'ai rêvé cette nuit que j'étais archevêque de Cambrai. » Le régent regardant l'abbé avec un sourire de mépris : « Tu fais des rêves bien ridicules », lui dit-il. L'abbé, d'abord déconcerté, se remit aussitôt. « Mais pourquoi, Monseigneur, ne me feriez-vous pas archevêque comme un autre ?... — Toi ! archevêque de Cambrai ! toi ! c'est actuellement que tu rêves »... L'abbé, sans lâcher prise, lui cita tous les mauvais, les plats, les ignorants sujets, les garnements dont le régent et Tellier avaient farci l'Église ; mais il n'y en avait aucun qui, à quelque égard de naissance, de rang ou d'alliance, ne valût mieux ; au lieu qu'il réunissait en lui seul ce qu'on pouvait leur reprocher à tous.

Le régent, ennuyé de la liste et fatigué de la persécution, espéra s'en défaire en lui disant : « Mais tu es un sacre<sup>1</sup> ! eh ! quel est l'autre sacre qui voudrait te sacrer ? — Oh ! s'il ne tient qu'à cela, mon affaire est bonne ; j'ai mon sacre tout prêt. — Eh que diable est celui-là ? dis donc ?... — Votre premier aumônier, monseigneur l'évêque de Nantes (Tressan) ; il est dans votre antichambre, je vais vous l'amener ; il sera charmé de la préférence ; car vous me promettez l'ar-

---

1. Tu dois être sacré archevêque.

chevêché. » Et là-dessus il accable le prince de remerciements, sort dans l'antichambre, dit à Tressan la grâce que lui, Dubois, vient d'obtenir et le désir qu'a le régent que Tressan soit le consécrateur; celui-ci accepte, Dubois le prend par la main, le présente au régent, redouble de remerciements et Tressan ajoute l'éloge du sujet. Le prince est si étonné qu'il ne répond rien, et Dubois sort et publie qu'il est archevêque de Cambrai, pour arrêter toute demande. Les roués applaudissent, les libertins en rient et les honnêtes gens les moins scrupuleux témoignent leur indignation.

Quoique le régent parût avoir de la répugnance pour cette nomination, ce n'était, de sa part, qu'une comédie : car Dubois était très sûr d'obtenir l'archevêché, puisque, dans ce même temps, le régent cherchait à lui procurer le chapeau de cardinal, en avait écrit au pape deux mois auparavant, et que le jésuite Laffiteau en était le négociateur à Rome.

Pendant que Laffiteau intriguait à Rome<sup>1</sup>, pour la promotion de Dubois, celui-ci jugea que la dignité d'un siège tel que Cambrai préparerait très bien la décoration de la pourpre et rendrait le candidat plus présentable. Il prit donc, pour se faire archevêque, la même voie qu'il suivait déjà pour le chapeau. Il écrivit à Néricault Destouches, qu'il avait laissé à Londres, chargé des affaires à sa place, d'engager le roi George à demander au régent l'archevêché de Cambrai pour

---

1. Dans la correspondance de Dubois avec Laffiteau, pour prévenir l'inconvénient des lettres perdues et cacher l'intrigue, Dubois est désigné, sous le nom de la comtesse de Gadagne, et le véritable objet de la négociation sous celui d'un procès qu'on sollicite à Rome pour cette comtesse. (Note de Duclos.)

le ministre auteur de l'alliance. Destouches, homme d'esprit, sentant que toute sa fortune dépendait de l'abbé Dubois, et avec quelle ponctualité il voulait être servi, fit la proposition au roi d'Angleterre. Ce prince la reçut d'abord avec un éclat de rire. Il avait de la bonté pour Destouches et lui permettait une sorte de familiarité. — « Sire, lui dit-il, je sens, comme Votre Majesté, la singularité de la demande; mais il est de la plus grande importance pour moi de l'obtenir. — Comment veux-tu, répondit le roi, en continuant de rire, qu'un prince protestant se mêle de faire un archevêque en France ? Le régent en rira lui-même et n'en fera rien... — Pardonnez-moi, sire, il en rira, mais il le fera; premièrement, par respect pour Votre Majesté; en second lieu, parce qu'il le trouvera plaisant. D'ailleurs, l'abbé Dubois est mon supérieur; mon sort est entre ses mains; il me perdra, si je n'obtiens de Votre Majesté une lettre pressante à ce sujet : la voici tout écrite, et les bontés dont Votre Majesté m'honore me font espérer qu'elle voudra bien la signer. — Donne, puisque cela te fait tant plaisir », dit le roi, et il la signa<sup>1</sup>.

Destouches, charmé d'avoir ce dimissoire, le fit partir à l'instant. Le régent ne douta point que Dubois n'eût suggéré la lettre; mais la nomination fut décidée. Destouches, pour avoir si bien parlé, eut à son tour une place à l'Académie française, qu'il méritait encore mieux par son talent dramatique. C'est de lui que je tiens une partie de ce que je viens

---

1. La lettre de remerciement de Dubois au roi George est du 4 février. (Note de Duclos.)

de rapporter. J'en parlai au maréchal de La Fare, qui me ramenait des états de Bretagne, dont j'étais député, à la cour : « Je vois, dit-il, que cela est vrai, et ce qui me le confirme, c'est ce que j'ai entendu un jour que le duc de Brancas, Nocé et moi allions avec le régent à Saint-Cloud. Nocé, qui était mécontent de Dubois, voulut égayer la compagnie aux dépens de l'abbé. « Monseigneur, dit-il, on prétend que ce coquin de Dubois veut être archevêque de Cambrai ? — Cela est vrai, répondit le régent, et cela peut convenir à mes affaires. » On se tut là-dessus ; le prince parut embarrassé, un peu honteux, et j'ai toujours remarqué qu'il n'aimait pas qu'on lui parlât sur cet article.

Achevons, en resserrant un peu les temps, ce qui concerne cette affaire. L'abbé Dubois n'étant que tonsuré, il fallait commencer par prendre les ordres. Il ne douta point que le cardinal de Noailles ne fût très flatté de faire ce petit plaisir à un ministre puissant. Dubois y fut trompé. Il était, de tout point, un sujet si indigne de l'épiscopat que le cardinal, ne voulant pas se déshonorer par une complaisance basse et criminelle, refusa nettement. On lui fit parler au nom du régent : il répondit avec modestie et respect, sans s'expliquer sur les motifs et fut inébranlable.

Il n'aurait pas manqué d'évêque qui auraient brigué l'opprobre de l'ordonner ; mais il ne voulait pas s'éloigner de la cour et constater, par une absence, l'affront qu'il venait de recevoir. Il s'adressa à l'archevêque de Rouen (Bezons), dont le diocèse s'étend à quatre ou cinq lieues près de Paris.

L'archevêque, très fâché de la préférence qui l'exposait à la honte de l'acceptation ou au danger du



refus, penchait fort pour le dernier parti; mais son frère, le maréchal de Bezons, homme grossier et fin courtisan, l'attaqua sur la reconnaissance qu'ils devaient l'un et l'autre au régent et l'entraîna sous cette apparence de bon procédé.

Dubois, muni d'un bref pour recevoir tous les ordres à la fois et d'une permission de l'archevêque de Rouen, se rendit de grand matin, avec l'évêque de Nantes, dans une paroisse de village du grand vicariat de Pontoise, la plus voisine de Paris, et y reçut tous les ordres à une messe basse.

Il en repartit assez tôt pour se trouver au conseil de régence, quoique les premiers arrivés eussent déjà annoncé, en présence du régent, qu'il ne fallait pas attendre l'abbé, qui était allé faire sa première communion à Pontoise.

On se récria sur sa diligence, quand on le vit entrer; le prince de Conti lui fit un compliment ironique sur la célérité de son expédition, en fait d'ordres sacrés. Dubois l'écouta sans se démonter et répondit froidement que si le prince était mieux instruit de l'histoire de l'Église, il ne serait pas si surpris des ordinations précipitées, et cita là-dessus celle de saint Ambroise. Chacun applaudit à l'érudition et au parallèle. L'abbé ne s'en émut pas, laissa continuer la plaisanterie tant qu'on voulut, et, quand on en fut las, il parla d'affaires.

### *Un éclatant scandale.*

Pendant que la cour et Paris s'amusaient de l'abbé et de saint Ambroise, on expédiait les bulles et le



sacre fut fixé au dimanche 9 juin. Il se fit au Val-de-Grâce, avec la plus grande magnificence. Toute la cour y fut invitée et s'y trouva. Les ambassadeurs et autres ministres des princes protestants y assistèrent dans une tribune opposée à celle où était le régent, dont les grands officiers faisaient les honneurs de la cérémonie. Ce scandale ecclésiastique fut le plus superbe spectacle. Le duc de Saint-Simon, qui se vantait d'être le seul homme titré que l'abbé Dubois eût respecté pour l'excepter de l'invitation, offrit au régent de s'y trouver, si ce prince voulait se respecter assez lui-même pour s'en abstenir, et le régent y avait consenti; mais la comtesse de Parabère (la Vieuville), la maîtresse alors régnante, ayant passé la nuit avec lui, exigea qu'il irait. Il lui en représenta l'indécence, elle en convint, mais elle ajouta : « Dubois saura que nous avons couché ensemble cette nuit, il se prendra à moi de vous en avoir détourné, et, avec l'ascendant qu'il a pris sur vous, il finira par nous brouiller. » Le régent essaya de la rassurer sur ses craintes, la traita de folle. « Folle, tant qu'il vous plaira, lui dit-elle, mais vous irez, ou je romps avec vous, ne fût-ce que pour ôter à l'abbé l'honneur de nous désunir lui-même »; et le régent alla du lit de la Parabère au sacre de l'abbé Dubois, afin que toute sa journée se ressemblât.

Le cardinal de Rohan voulut être le consécrateur, et comme l'ambition, l'intérêt et l'orgueil réunis font de singuliers raisonnements, il se persuada que le cardinal de Noailles serait humilié de voir un homme à qui il avait refusé les ordres, avoir pour consécrateur un cardinal, prince de l'Empire. Noailles ne se tint

pas pour humilié; mais le régent, très flatté, et Dubois très honoré du procédé du cardinal de Rohan, lui en firent les plus vifs remerciements tandis que le public était révolté de tant de bassesse.

A l'égard des assistants, l'évêque de Nantes fut le premier. Il avait donné les ordres, il était naturel qu'il suivît son gibier. Dubois n'était pas si aveuglé de la prostitution de tant d'honneurs qu'il ne sentît que l'assistance d'un évêque respectable ferait très bien à la cérémonie. Le régent pria Massillon, évêque de Clermont, d'être le second assistant. Massillon aurait bien voulu s'en dispenser; mais la grâce singulière d'avoir été fait évêque, n'ayant que du mérite, lui fit craindre que son refus ne fût taxé d'ingratitude. Il avait fallu payer pour lui ses bulles, lui avancer de quoi se procurer les meubles nécessaires à sa nouvelle dignité, afin qu'il n'humiliât pas trop les autres par sa pauvreté et qu'il ne ressemblât pas absolument à un évêque de la primitive Eglise. D'ailleurs, l'étude et la retraite avaient pu l'empêcher d'être parfaitement instruit de toute la dépravation du nouveau prélat. Ajoutez à ces raisons une sorte de timidité que la vertu bourgeoise conserve au milieu de la cour. Il obéit enfin à la nécessité. Les rigoristes le blâmèrent, et les gens raisonnables le plaignirent et l'excusèrent.

*“ Il n'y a que ce pays de bon ”*

Le mariage de Mlle de Valois avec le prince de Modène n'avait pas fait tant d'éclat que le sacre de l'archevêque de Cambrai.

Les fiançailles se firent dans le cabinet du roi, où il ne se trouva guère que les princes et princesses du sang, parce qu'il n'y eut point d'invitation.

Le lendemain, le duc de Chartres, chargé de la procuration du prince de Modène, épousa, dans la chapelle des Tuileries, Mlle de Valois, dont la queue était portée par Mlle de Montpensier, sa sœur, depuis reine d'Espagne. Le cardinal de Rohan donna la bénédiction, en présence des curés de Saint-Eustache et de Saint-Germain. Après la messe, le roi donna la main à la mariée, la conduisit jusqu'à son carrosse, et suivant l'usage, dit au cocher : « A Modène. »

Quoiqu'elle eût le même cortège que si elle fût réellement partie, elle retourna au Palais-Royal et prolongea, autant qu'elle le put, son séjour : la rougeole qu'elle eut et sa convalescence lui fournirent encore des prétextes pour différer son départ. Il fallut enfin s'y déterminer; mais s'éloignant à regret, elle fit les plus petites journées, les plus longs séjours sur sa route et n'acheva son voyage que par des ordres réitérés que lui attirèrent les plaintes du duc de Modène.

Elle songeait dès alors à profiter de la leçon de la grande-duchesse de Toscane, qui lui dit, quand elles prirent congé l'une de l'autre : « Mon enfant, faites comme moi, ayez un ou deux enfants et tâchez de revenir en France. Il n'y a que ce pays-là de bon pour nous. » Toutes nos princesses ont en effet ce qu'on nomme la maladie du pays. Aussi la duchesse de Modène y est-elle revenue dès qu'elle a pu. Elle préférerait à la représentation de sa petite cour les agréments de la société de Paris, où elle est morte.

*Crise d'argent.*

Le régent, assuré de la paix au dehors, ne jouissait pas de la même tranquillité dans l'intérieur de l'État; l'illusion du système commençait à se dissiper. On vint insensiblement à comprendre que toutes ces richesses de papier n'étaient qu'idéales, si elles ne portaient sur des fonds réels et que des opérations qui peuvent convenir dans certaines conjonctures à un peuple libre sont pernicieuses dans une monarchie où l'abus du pouvoir dépend d'une maîtresse ou d'un favori. Les profusions du régent charmaient la cour et ruinaient la nation. Les grands payèrent leurs dettes avec du papier, qui n'était qu'une banqueroute légale. Ce qui était le fruit du travail et de l'industrie de tout un peuple fut la proie du courtisan oisif et avide.

Le papier perdit bientôt toute faveur, par la surabondance seule : on chercha à le réaliser en espèces; au défaut de matières monnayées, on achetait, à quelque prix que ce fût, les ouvrages d'orfèvrerie, de meubles et généralement tout ce qui pourrait conserver une valeur réelle après la chute des papiers. Chacun ayant le même empressement, tout devint d'une cherté incroyable et la rareté des espèces les faisait resserrer de plus en plus.

Le gouvernement voyant l'ivresse dissipée et qu'il n'y avait plus de moyen de séduire, usa de violence. L'or, l'argent, les pierreries furent défendus. Il ne fut pas permis d'avoir plus de 500 livres d'espèces. On fit des recherches jusque dans les maisons religieuses.

Il y eut des confiscations, on excita, on encouragea, on récompensa les dénonciateurs. Les valets trahirent leurs maîtres, le citoyen devint l'espion du citoyen; ce qui fit dire à mylord Stairs qu'on ne pouvait pas douter de la catholicité de Law, puisqu'il établissait l'inquisition, après avoir déjà prouvé la transsubstantiation, par le changement des espèces en papier. Quand le système n'aurait été pernicieux en soi, l'abus en aurait détruit les principes. On n'avait plus ni plan, ni objet déterminé : au mal du moment, on cherchait aveuglément un remède qui devenait un mal plus grand. Les arrêts, les déclarations se multipliaient; le même jour en voyait paraître qui se détruisaient les uns les autres.

Jamais gouvernement plus capricieux, jamais despotisme plus frénétique ne se virent sous un régent moins ferme. Le plus inconcevable des prodiges, pour ceux qui ont été témoins de ce temps-là et qui le regardent aujourd'hui comme un rêve, c'est qu'il n'en ait pas résulté une révolution subite; que le régent et Law n'aient pas péri tragiquement. Ils étaient en horreur; mais on se bornait à des murmures; un désespoir sombre et timide, une consternation stupide avaient saisi tous les esprits; les cœurs étaient trop avilis pour être capables de crimes courageux.

On n'entendait parler à la fois que d'honnêtes familles ruinées, de misères secrètes, de fortunes odieuses, de nouveaux riches étonnés et indignes de l'être, de grands méprisables, de plaisirs insensés, de luxe scandaleux.

La facilité, la nécessité même de porter sur soi des sommes considérables en papier, pour les négocier,



rendaient les vols très communs; les assassinats n'étaient pas rares. Il s'en fit un, dont le châtimement juste et nécessaire fit une nouvelle dans une grande partie de l'Europe.

Antoine-Joseph, comte de Horn, âgé de vingt-deux ans, capitaine réformé dans la cornette blanche; Laurent de Mille, Piémontais, capitaine réformé dans le régiment de Brehenne, Allemand, et un prétendu chevalier d'Estampes<sup>1</sup>, complotèrent d'assassiner un riche agioteur et de s'emparer de son portefeuille. Ils se rendirent dans la rue Quincampoix, et, sous prétexte de négocier pour cent mille écus d'actions, conduisirent l'agioteur dans un cabaret de la rue de Venise et le poignardèrent. Le malheureux agioteur, en se débattant, fit assez de bruit pour qu'un garçon du cabaret, passant devant la chambre, où était la clef, l'ouvrit, et voyant un homme noyé dans son sang, retira aussitôt la porte, la referma à deux tours et cria au meurtre.

Les assassins, se voyant enfermés, sautèrent par la fenêtre. D'Estampes, qui faisait le guet sur l'escalier, s'était sauvé aux premiers cris et courut à un hôtel garni rue de Tournon, où ils logeaient tous trois, prit les effets les plus portatifs et s'enfuit. Mille traversa toute la foule de la rue Quincampoix, mais suivi par le peuple, il fut enfin arrêté aux Halles. Le comte de Horn le fut en tombant de la fenêtre. Croyant ses deux complices sauvés, il eut assez de présence d'esprit

---

1. Ou Duterne, suivant la déclaration des deux condamnés qui, ne le connaissant que depuis peu, savaient imparfaitement son nom. On sut depuis qu'il se nommait Lestang, âgé alors de vingt ans, et fils d'un banquier flamand. Il a erré, sous le nom de Grandpré, dans différents États, et a passé dans les Indes hollandaises. (Note de Duclos.)



pour dire qu'il avait pensé être assassiné en voulant défendre celui qui venait de l'être. Son plan n'était pas trop bien arrangé et devint inutile par l'arrivée de Mille, qu'on ramena dans le cabaret et qui avoua tout. Le comte de Horn voulut en vain le méconnaître; le commissaire du quartier le fit conduire en prison. Le crime étant avéré, le procès ne fut pas long et, dès le mardi-saint, l'un et l'autre furent roués vifs en place de Grève.

Le comte de Horn était apparemment le premier auteur du complot : car, avant l'exécution et pendant qu'il respirait encore sur la roue, il demanda pardon à son complice, qui fut exécuté le dernier et mourut sous les coups.

J'ai su du chapelain de la prison une particularité qui prouve bien la résignation et la tranquillité d'âme du comte de Horn. Ayant été remis entre les mains du chapelain, en attendant le docteur de Sorbonne, confesseur, il lui dit : « Je mérite la roue; j'espérais qu'en considération de ma famille, on changerait mon supplice en celui d'être décapité; je me résigne à tout, pour obtenir de Dieu le pardon de mon crime. » Il ajouta tout de suite : « Souffre-t-on beaucoup quand on est roué ? » Le chapelain, interdit de cette question, se contenta de répondre qu'il ne le croyait pas, et lui dit ce qu'il imagina de plus consolant.

Le régent fut assiégé de toutes parts pour accorder la grâce, ou du moins une commutation de peine. Le crime était si atroce qu'on n'insista pas sur le premier article; mais on redoubla de sollicitations sur l'autre. On représenta que le supplice de la roue était si infamant que nulle fille de la maison de Horn ne pourrait,

jusqu'à la troisième génération, entrer dans aucun chapitre.

Le régent rejeta les prières pour la grâce. Sur ce qu'on essaya de le toucher par l'honneur que le coupable avait de lui être allié par Madame : « Eh bien, dit-il, j'en partagerai la honte; cela doit consoler les autres parents. » Il cita, à ce sujet, le vers de Corneille : *Le crime fait la honte et non pas l'échafaud*. Maxime vraie en morale, et fausse dans nos mœurs. Dans un État où la considération suit la naissance, le rang, le crédit et les richesses, tous moyens d'impunité, une famille qui ne peut soustraire à la justice un parent coupable est convaincue de n'avoir aucune considération et par conséquent est méprisée; le préjugé doit donc subsister. Mais il n'a pas lieu, ou du moins il est plus faible, sous le despotisme absolu ou chez un peuple libre, partout où l'on peut dire : tu es un esclave comme moi, ou je suis libre comme toi. Chez le despote, l'homme condamné n'est censé coupable que d'avoir déplu. Dans un pays libre, le coupable n'est sacrifié qu'à la justice et, quand elle ne fera exception de personne, la plupart des familles auront leur pendu, et par conséquent besoin d'une indulgence, d'une compassion réciproque. Alors les fautes étant personnelles, le préjugé disparaîtra; il n'y a pas d'autre moyen de l'éteindre.

Le régent fut près d'accorder la commutation de peine; mais Law et l'abbé Dubois lui firent voir la nécessité de maintenir la sûreté publique dans un temps où chacun était porteur de toute sa fortune. Ils lui prouvèrent que le peuple ne serait nullement satisfait et se trouverait humilié de la distinction du

supplice pour un crime si noir et si public. J'ai souvent entendu parler de cette exécution et ne l'ai jamais entendu blâmer que par des grands, parties intéressées, et je puis dire que je n'ai pas dissimulé mon sentiment devant eux.

Lorsque les parents ou alliés eurent perdu tout espoir de fléchir le régent, le prince de Robec-Montmorency et le maréchal d'Isenghem d'aujourd'hui, que le coupable touchait de plus près que d'autres, trouvèrent le moyen de pénétrer jusque dans la prison, lui portèrent du poison et l'exhortèrent à se soustraire, en le prenant, à la honte du supplice; mais il le refusa. « Va, malheureux, lui dirent-ils, en le quittant avec indignation, tu n'es digne de périr que par la main du bourreau. »

Je tiens du greffier criminel, qui m'a communiqué le procès, les principales circonstances.

Le comte de Horn était, avant son dernier crime, connu pour un escroc et, de tous points, un mauvais sujet. Sa mère, fille du prince de Ligne, duc d'Arenberg, grand d'Espagne et chevalier de la Toison, et son frère aîné, Maximilien-Emmanuel, prince de Horn, instruits de la mauvaise conduite du malheureux dont il s'agit, avaient envoyé un gentilhomme pour payer ses dettes, le ramener de gré, ou obtenir du régent un ordre qui le fît sortir de Paris; malheureusement il n'arriva que le lendemain du crime.

On prétendit que le régent, ayant adjugé la confiscation des biens du comte de Horn au prince de Horn son frère, celui-ci écrivit la lettre suivante :

« Je ne me plains pas, monseigneur, de la mort de mon frère, mais je me plains que Votre Altesse ait

violé, en sa personne, les droits du royaume, de la noblesse et de la nation. (Le reproche n'est pas fondé; l'assassinat prémédité est puni de la roue, sans distinction de naissance.) Je vous remercie de la confiscation de ses biens; je me croirais aussi infâme que lui si je recevais jamais aucune grâce de vous. J'espère que Dieu et le roi vous rendront un jour une justice aussi exacte que vous l'avez rendue à mon malheureux frère. »

Dans le même temps que le régent sacrifiait le comte de Horn à la vindicte publique, il faisait faire, en Bretagne, un autre sacrifice à la tranquillité de la régence. La chambre royale, établie à Nantes, fit le même jour, 26 mars, trancher la tête à quatre gentilshommes bretons pour crime de lèse-majesté et félonie. Il y en eut seize d'effigiés et un très grand nombre d'autres dont le procès fut terminé par une amnistie. J'ai déjà parlé de cette affaire. Tous ces malheureux gentilshommes, dont la plupart ne se doutaient pas de ce dont il était question, furent les victimes des séductions de Cella-mare et de la folie de la duchesse du Maine. Je n'ajouterai que peu de circonstances.

Toute la ville fut garnie de troupes, défense aux bourgeois de sortir de leurs maisons, les canons du château tournés contre la ville. Montlouis, en montant sur l'échafaud, voyant en pleurs ceux qui étaient autour leur dit : « Mes compatriotes, nous mourons pour vous, priez Dieu pour nous. » D'Evry, rapporteur du procès, et qui vient de mourir, a dit plusieurs fois qu'il s'attendait à la grâce, après avoir vu rendre la liberté à la duchesse du Maine; ce qui prouve assez qu'elle était la principale coupable.

Le régent, ne sachant comment fournir au paiement des rentes et des pensions, dont ses profusions augmentaient tous les jours la masse, avait ordonné, par arrêt du conseil du 6 février, le remboursement en papier, ou la réduction à deux pour cent de toutes les rentes.

Tous les gens de la cour, obérés de dettes, s'en étaient libérés avec du papier, qui ne leur avait coûté que des bassesses. L'honnête bourgeoisie était ruinée et l'on exerça, sur le bas peuple, des violences inouïes, à l'occasion du Mississipi, aujourd'hui la Louisiane. Law, voyant bien qu'il fallait donner aux actions un fondement du moins fictif, le fit porter sur les prétendues richesses qui reviendraient du Mississipi. C'était, disait-il, une terre de promission, abondante en denrées de toutes espèces, en mines d'or et d'argent. Il ne s'agissait plus que d'y envoyer des colons, qui, en s'y enrichissant eux-mêmes, seraient encore les auteurs des richesses de la France.

Cet appât ne réussissant pas, on prit tous les garnements et les filles perdues qui étaient dans les prisons et les maisons de force et on les fit embarquer. On se saisit ensuite des gens sans aveu et, comme ceux qu'on emploie pour purger une ville de coquins n'en diffèrent guère, sous prétexte de vagabonds, on enleva une quantité d'honnêtes artisans et de fils de bourgeois. Les archers en mettaient en charte privée<sup>1</sup> et leur faisaient racheter leur liberté. Les excès allèrent si loin que la patience du peuple s'en lassa. On repoussa les archers, il y en eut de tués, et le minis-

---

1. En prison, sans que fût intervenue une décision de justice.



tère, intimidé à son tour, fit cesser cette persécution odieuse. On sut depuis que presque tous les malheureux, conduits à main armée, livrés, pour toute subsistance, à la charité des provinces qu'on leur faisait traverser, avaient péri en route, dans la traversée ou dans la colonie.

Le régent et Law ne sachant plus à quoi recourir pour faire face aux effets royaux, le conseil donna, le 21 mai, ce fameux arrêt, qui les réduisait tous à la moitié de leur valeur. Les cris furent universels, quand on vit, par cette réduction, le peu de fonds qu'il y avait à faire sur l'autre moitié.

Le premier président, voyant que le régent avait perdu terre et que tous les citoyens étaient dans un accès de fureur, reparut sur la scène et assembla le parlement; mais le régent envoya, dès le 27, La Vrillière, secrétaire d'Etat, suspendre toutes délibérations et annoncer un nouvel arrêt du conseil, qui fut publié le lendemain pour rendre aux effets toute leur valeur.

Le coup était porté. La confiance s'inspire par degrés, mais un instant la détruit et il est alors comme impossible de la rétablir; aussi ne put-elle se relever. Le régent fut si effrayé lui-même des cris, des rumeurs, des imprécations, des libelles mérités, qu'il essaya de rejeter totalement sur Law la haine publique, en lui ôtant l'administration des finances, et, lorsqu'on le lui amena au Palais-Royal, il refusa hautement de le voir; mais, le soir même, il le fit introduire par une porte secrète, pour lui donner quelques consolations et lui faire des excuses. Comme la conduite de ce prince était aussi inégale qu'inconséquente, deux jours après il mena Law avec lui à l'Opéra. Cependant, pour



le mettre à couvert de la fureur du peuple, il lui donna une garde de Suisses dans sa maison. La précaution n'était pas inutile; Law avait été assailli de coups de pierres dans son carrosse et pour peu qu'il eût été loin de chez lui, il aurait été lapidé. Sa femme et sa fille pensèrent avoir le même sort au cours, où elles eurent l'imprudence de se montrer, sans faire attention que la multitude n'est pas composée de courtisans. D'ailleurs, la qualité d'étranger, en France, et dans quelque État que ce soit, aggrave bien les torts d'un ministre. Si Richelieu eût été Italien, il aurait peut-être parmi nous, malgré les éloges de l'Académie, un aussi mauvais renom que le cardinal Mazarin, quoique d'un autre genre.

Le régent se faisait intérieurement assez de justice, pour sentir qu'il avait plus de reproches à se faire qu'à Law. Celui-ci se réfugia au Palais-Royal, parce que l'émeute populaire se renouvela plusieurs fois contre lui.

Dubois, à qui le système avait procuré tant d'argent et qui en espérait encore, appuya le ressentiment de Law et l'un et l'autre déterminèrent le régent à rappeler le chancelier d'Aguesseau. Law et le chevalier de Conflans, premier gentilhomme de la chambre du régent, allèrent ensemble le chercher à Fresnes, pendant que Dubois allait, de la part du régent, demander à d'Argenson les sceaux, qui furent rendus au chancelier, dont la réputation reçut une telle atteinte d'avoir été ramené par Law, qu'elle ne reprit que très difficilement son premier lustre.

Les honneurs de garde des sceaux furent conservés à d'Argenson. Ces distinctions, et la fortune pécuniaire

qu'il s'était procurée, car il était né très pauvre, ne le préservèrent pas de la maladie de ministre disgracié, espèce de spleen qui les saisit presque tous et dont la plupart périssent.

Le régent, pour gagner la faveur du public, ou en diminuer la haine, parut d'abord associer le parlement à ses opérations. Par arrêt du conseil du 1<sup>er</sup> juin, il fut permis d'avoir chez soi une telle somme d'argent qu'on voudrait, mais peu de personnes étaient en état d'user de la permission. Cinq députés du parlement furent admis à conférer avec les commissaires des finances. Pour retirer les billets de banque, on créa 25 millions de rentes sur la ville, dont le fonds était à deux et demi pour cent, et les billets constitués étaient brûlés publiquement à l'Hôtel de Ville. Mais cela ne donnait pas aux particuliers l'argent nécessaire pour les besoins pressants et journaliers. Les denrées les plus communes étant montées à un prix excessif et les billets refusés par tous les marchands, on fut obligé de distribuer à la banque un peu d'argent aux porteurs de billets. La foule y fut si grande, qu'il y eut plusieurs personnes étouffées; on porta trois corps morts à la porte du Palais-Royal.

Ce spectacle fit une telle impression que tout Paris fut près de se soulever. Le Blanc, secrétaire d'État, y accourut, manda le guet et la garde des Tuileries; mais en attendant leur arrivée, il prit son parti en homme d'esprit et, apercevant sept ou huit hommes robustes, qui pouvaient très bien figurer dans une révolte populaire et même la commencer : « Mes enfants, leur dit-il tranquillement, prenez ces corps, portez-les dans une église et revenez promptement me trouver

pour être payés. » Il fut obéi sur-le-champ et les troupes qui arrivaient dispersèrent, par leur seule présence, la multitude, qui n'avait plus devant les yeux les cadavres capables de faire tant d'impression. Une partie de la populace avait déjà quitté le Palais-Royal, pour suivre les corps qu'on emportait, soit par une curiosité machinale, soit pour participer à la récompense promise. Le même jour, on publia une ordonnance qui défendait au peuple de s'attrouper sous les peines les plus rigoureuses.

Le gouvernement était si dépravé qu'aucun honnête homme n'y avait de confiance. On brûlait depuis quelques jours, à l'Hôtel de Ville, les billets qu'on retirait du public; Trudaine, prévôt des marchands, en présence de qui cela se faisait, aux yeux de tout le corps municipal, crut remarquer des numéros qui lui avaient déjà passé entre les mains et manifesta assez crûment ses soupçons. Trudaine était un homme d'un esprit droit, plein d'honneur et de justice, de mœurs sévères, élevé dans l'esprit et les principes de l'ancienne magistrature, ennemi des routes nouvelles et encore plus de celles qui lui paraissaient obliques, de là, frondeur du système, nullement politique, même un peu dur : son fils, avec plus de lumières, lui ressemble assez ; c'est une bonne race.

Les soupçons du prévôt des marchands pouvaient être mal fondés ; mais ils ressemblaient si fort à la vérité, sa place influait tellement sur la confiance publique, que le régent la lui ôta et la donna à Châteauneuf. On représenta inutilement qu'il était contre toute règle de déplacer un prévôt des marchands avant la fin de sa prévôté, et contre toutes les lois

municipales d'y placer un étranger<sup>1</sup>, que cette injustice faite à un homme vertueux et cher au peuple accrédirait la défiance, loin de la détruire. Les règles n'arrêtaient guère le régent; ainsi Trudaine fut déposé et le seul qui ne fût point touché de cette injustice.

L'agio, trop resserré dans la rue Quincampoix, avait été transféré à la place Vendôme : là s'assemblaient les plus vils coquins et les plus grands seigneurs, tous réunis et devenus égaux par l'avidité. On ne citait guère à la cour que le chancelier, les maréchaux de Villeroi et de Villars, les ducs de Saint-Simon et de La Rochefoucauld qui se fussent préservés de la contagion.

Le maréchal de Villars, fanfaron des qualités mêmes qu'il avait, traversant un jour la place dans un carrosse brillant chargé de pages et de laquais, voulut tirer pour sa vanité quelque profit de son désintéressement. Sa marche étant retardée par la foule, il mit la tête à la portière, déclama contre la honte de l'agio, l'opprobre de la nation, ajoutant que pour lui il était bien intact sur l'argent. Il partit à l'instant une huée générale de gens qui crièrent : « Eh ! les sauve-gardes ! eh ! les sauve-gardes<sup>2</sup> ! » dont le maréchal avait tiré grand parti, quand il commandait l'armée. Ces cris, qui se répétaient par écho, d'un bout de la place à

---

1. Castagnères de Châteauneuf était né à Chambéry en Savoie : il était le premier président de la cour supérieure de cette ville, puis naturalisé en France, ambassadeur en Portugal, en Hollande, à la Porte et président de la chambre royale de Nantes. (Note de Duclos.)

2. Ordre par lequel un commandant d'armée soustrait à la réquisition militaire ou au pillage qui bon lui semble.

l'autre, imposèrent silence au maréchal, qui se renfonça dans son carrosse, passa comme il put et ne revint plus haranguer.

M. le duc se vantant un jour ingénument de la quantité d'actions qu'il possédait, Turmenies, garde du trésor royal, homme d'esprit et qui s'était acquis un droit ou un usage de familiarité avec les princes mêmes, lui dit : « Monseigneur, deux actions de votre aïeul valent mieux que toutes celles-là. » M. le duc en rit, de peur d'être obligé de s'en fâcher. Ce même Turmenies se trouvant à l'arrivée du comte de Charolais, après trois ans de voyage, s'empressait, avec beaucoup d'autres, de marquer sa joie. A peine ce prince les regarda-t-il; sur quoi Turmenies se tournant vers l'assemblée : « Messieurs, dit-il, dépensez bien de l'argent à faire voyager vos enfants, voilà comme ils en reviennent ! »

Le chancelier se trouvant incommodé du tumulte de l'agio dans la place Vendôme, où est la chancellerie, le prince de Carignan, plus avide d'argent que délicat sur sa source, offrit son hôtel de Soissons. Il fit construire dans le jardin une quantité de petites baraques, dont chacune était louée cinq cents livres par mois : le tout rapportait cinq cent mille livres par an. Pour obliger les agioteurs de s'en servir, il obtint une ordonnance qui, sous prétexte d'établir la police dans l'agio et de prévenir la perte des portefeuilles, défendait de conclure aucun marché ailleurs que dans ces baraques.

Le parlement, depuis que ses députés conféraient avec les commissaires des finances, se flattait déjà de participer à l'administration; cette illusion ne dura pas.



Un édit portant attribution de tout commerce à la compagnie des Indes fut porté au parlement pour y être enregistré, le 17 juillet, le jour même qu'il y eut des gens étouffés. Pendant qu'on discutait cette affaire avec chaleur, le premier président sortit un moment, dit en rentrant ce qui venait d'arriver à la banque, et que le carrosse de Law avait été mis en pièces. Tous les magistrats se levant en pied, avec un cri de joie peu digne de la gravité de la séance : « Et Law est-il déchiré par morceaux ? » Le premier président répondit qu'il ignorait les suites du tumulte. Toute la compagnie rejeta l'édit et rompit la séance pour courir aux nouvelles.

### *Un coup de force.*

Le régent, outré du peu de complaisance du parlement, assembla, le jeudi 18, un conseil secret où il fut résolu de transférer le parlement à Blois. Le chancelier y opina comme les autres, avec l'embarras d'un homme ennuyé de l'exil et qui craint d'y retourner. Il obtint cependant du régent, après le conseil, de choisir Pontoise au lieu de Blois.

Le dimanche 21, sans que rien eût transpiré, plusieurs compagnies des gardes s'emparèrent, dès quatre heures du matin, des cours et des dehors du palais; une partie des mousquetaires occupa la grand'chambre et d'autres l'hôtel du premier président, tandis que leurs camarades portaient à tous les magistrats ordre de se rendre à Pontoise.

Cette translation du parlement à sept lieues de Paris, loin de relever l'autorité, la rendit ridicule et



devint une scène comique par les circonstances qui l'accompagnèrent. Dès le soir, le régent fit porter au procureur général 100.000 livres en argent et autant en billets, pour en aider ceux qui en auraient besoin. Le premier président eut une somme encore plus forte pour soutenir sa table et tira à diverses reprises plus de 500.000 livres du régent; de sorte que la séance de Pontoise devint une sorte de vacance de plaisir.

Le premier président tenait table ouverte et ceux qui, par incommodité ou autrement, désiraient de rester chez eux, envoyaient à la première présidence chercher ce qu'ils voulaient. L'après-midi, des tables de jeu dans les appartements, des calèches toutes prêtes dans les cours pour ceux et celles qui préféraient la promenade. Le premier président montait dans la plus distinguée, et de là nommait, au milieu de la compagnie rangée sur son passage, ceux qui devaient l'accompagner; en conséquence, *messieurs* trouvaient que le premier président était le plus grand homme qu'il y eût eu dans sa place. Le soir, un souper somptueux et délicat pour toutes les jolies femmes et les hommes du bel air qui, dans cette belle saison, venaient journellement de Paris et y retournaient la nuit. Les fêtes, les concerts se succédaient perpétuellement. La route de Pontoise était aussi fréquentée que celle de Versailles l'est aujourd'hui. Il n'eût peut-être pas été impossible d'y amener le régent. Il fournissait aux plaisirs de ces exilés, qui en faisaient des plaisanteries plus indécentes que légères. Il ne se jugea presque point d'affaires et il n'y eut que les plaideurs qui souffrirent de l'aventure.

*Le chapeau.*

Sa nouvelle dignité d'archevêque de Cambrai fortifiait les espérances de l'abbé Dubois et ses moyens d'arriver au chapeau de cardinal. Il n'osait encore s'en ouvrir publiquement, mais il n'en était pas moins sûr, comme on l'a vu, de l'agrément et même de la sollicitation du régent. Ce prince avait dit à ses familiers : « Si ce coquin était assez fou, assez insolent, pour penser au cardinalat, je le ferais jeter par les fenêtres » ; mais il ne s'était guère plus obligeamment expliqué sur l'archevêché de Cambrai et avait fini par l'accorder. Il n'était donc question que de préparer les voies du côté du pape.

Dubois, puissant en argent, en crédit, en intrigues, entretenait à Rome plusieurs agents qui ne se connaissaient pas les uns les autres. L'abbé de Gamache, notre auditeur de Rote <sup>1</sup>, découvrit le manège. Piqué du mystère qu'on lui faisait de cette affaire, il la traversa de son mieux. Il avait de plus un intérêt personnel : avec beaucoup de mérite, d'esprit et d'étude, il s'était tellement distingué qu'il était à la tête de la Rote. Il s'était fait un nombre d'amis considérable et aspirait lui-même au chapeau, à l'exemple des cardinaux de la Tremoille et de Polignac, à qui la Rote

---

1. La Rote est un tribunal composé de douze ecclésiastiques ; trois Romains, un Milanais, un Polonais, un Ferrarais, un Vénitien, un Français, deux Espagnols et un Allemand. L'académie de la Crusca tire l'étymologie de *Rote* de ce que les juges y servent tour à tour. Ducange prétend que ce nom vient de ce que le pavé de la chambre est fait de pièces de porphyre en forme de roue. (Note de Duclos.)

en avait ouvert le chemin. Il se livra totalement à la cour de Rome, la regarda comme sa patrie, et résolut de sacrifier tout à son ambition.

Les agents de Dubois l'instruisirent de ce qui se passait. Il entra en fureur et sur-le-champ envoya un ordre de rappel à Gamache. Celui-ci commença par s'excuser et se plaindre du peu de confiance qu'on lui marquait. Dubois rejeta les excuses et réitéra plus durement l'ordre de revenir. Alors Gamache leva le masque, répondit fièrement à Dubois que le rappel d'un auditeur de Rote ne dépendait nullement d'un ministre; que le feu roi, en le nommant, avait consommé son pouvoir; qu'aujourd'hui lui Gamache était magistrat d'un des premiers tribunaux du monde; qu'il faudrait un crime prouvé pour déposséder un auditeur; que le pape, seul souverain de Rome et de la Rote, serait juge d'un tel procès, s'il pouvait y avoir lieu d'en intenter à un homme irréprochable dans la doctrine, la conduite et les mœurs.

Le régent, soupçonnant que le cardinal de Noailles était de concert avec le parlement, résolut de se porter aux dernières extrémités contre une compagnie qui, disait-il, voulait lui faire la loi. M. le duc, Law et tous les apôtres du système l'enflammèrent de plus en plus; des membres mêmes du parlement, tels que le président de Blamont, qui, après s'être fait exiler comme citoyen, était revenu espion du régent, fournirent des mémoires sur la forme qu'on pourrait donner à la justice, en supprimant le parlement. Cependant les choses n'étaient pas encore assez arrangées pour effectuer ce projet, et l'on était à la veille de la rentrée du parlement à Pontoise.

Le 11 de novembre <sup>1</sup>, tous les magistrats reçurent une lettre de cachet, portant ordre de se rendre à Blois, pour y ouvrir la séance du parlement le 2 décembre. Aussitôt le chancelier <sup>2</sup>, que la précipitation française accusait de faiblesse, alla trouver le régent, lui dit qu'il n'était plus temps de dissimuler les malheurs de l'État; que, ne pouvant faire le bien ni réparer le mal, il venait remettre les sceaux. Le régent, étonné, refusa d'accepter la démission et le pria d'attendre du moins quelques jours pour se déterminer.

Ce jour-là même, La Vrillière, Le Blanc et Dubois qui, sans se montrer, les secondait, firent conseiller au premier président d'aller saluer le régent, sous prétexte de prendre congé avant de partir pour Blois.

Le premier président, suivi de vingt-deux présidents ou conseillers, se rendit au Palais-Royal, où il trouva le régent au milieu des ennemis du parlement, qui, prévoyant les suites de cette démarche, avaient chacun le maintien assorti à son caractère. M. le duc était très embarrassé de paraître à la fois l'ami du parlement et celui de Law. Le duc de La Force, trop connu pour se flatter d'en imposer, ne dissimulait point ses craintes. Law, de peur de céder à la faiblesse, affichait l'insolence; né pour les succès ou les catastrophes, il paraissait préparé à tous les événements.

Le premier président, après avoir parlé de la soumission du parlement aux ordres du roi, représenta combien de familles allaient souffrir de l'éloignement du

---

1. 1720.

2. D'Aguesseau.

parlement et entra, sur ce sujet, dans quelques détails, qui donnèrent lieu au régent de répondre qu'il n'avait pas prévu ces inconvénients; de sorte qu'après plusieurs plaintes vagues des procédés des magistrats, dont il exceptait toujours ceux qui étaient présents, il dit à La Vrillière d'expédier de nouveaux ordres pour Pontoise, au lieu de Blois.

Quelque démarche que des particuliers fassent en faveur d'un corps, elle n'a jamais l'approbation générale. Ceux qui ne s'étaient pas trouvés au Palais Royal, taxaient cette visite de bassesse, prétendaient que c'était faire sa cour aux dépens des absents et qu'une telle députation n'aurait dû se faire que par ordre du corps. Le premier président et ceux qui l'avaient accompagné répondaient que tout particulier est libre de faire une visite de politesse ou de respect, qu'ils n'avaient point parlé au nom du parlement, puisqu'ils avaient traité le régent de monseigneur, titre que ne lui donnait pas le corps.

Le parlement fit sa rentrée à Pontoise le 25 novembre. Avant de proposer la déclaration, on employa plusieurs jours à gagner l'abbé Pucelle, et lorsqu'on eut concerté avec lui les modifications qu'il voulait à l'enregistrement, pour mettre les appelants à couvert de toute violence, on ne trouva plus d'obstacle.

Dans les compagnies les plus nombreuses, il ne se trouve guère que deux ou trois personnes qui décident de tout; ce qui prouve qu'il n'y a point de corps qui ne tende à la monarchie. Le parlement enregistra la déclaration le 4 décembre, fut rappelé le 16 et reprit, le 20, ses fonctions à Paris.

Le rappel du parlement décidait l'expulsion de



Law, qui partit prudemment deux jours avant la rentrée, dans une chaise aux armes de M. le duc, accompagné de quelques valets de livrée de ce prince, qui servaient d'une espèce de sauvegarde, et, à tout événement, muni de passeports du régent. Cela n'empêcha pas d'Argenson l'aîné, intendant de Maubeuge, de l'arrêter à son passage dans Valenciennes et d'en donner avis par un courrier, qu'on lui renvoya sur-le-champ, avec la plus vive réprimande de n'avoir pas déferé aux passeports.

*Le règne de l'argent.*

Law était Ecossais, gentilhomme ou non, mais se donnant pour tel, comme tous les étrangers. Grand, bien fait, d'une figure agréable et noble, de beaucoup d'esprit, d'une politesse distinguée, avec de la hauteur sans insolence. Il y avait chez lui plus d'ordre et de propreté que de luxe. Sa femme, ou plutôt celle qui passait pour l'être, car on a su depuis qu'ils n'étaient pas mariés, était une Anglaise de qualité, d'un caractère altier et que les bassesses de nos petites ou grandes dames rendirent bientôt impertinente. Après avoir parcouru l'Allemagne et l'Italie, il se fixa à Venise, où il est mort.

Son système a été et a dû être pernicieux pour la France. Law ne connut ni le caractère de la nation, ni celui du prince à qui il eut affaire. Le bouleversement des fortunes n'a pas été le plus malheureux effet du système et de la régence. Une administration sage aurait pu rétablir les affaires. Mais les mœurs, une fois dépravées, ne se rétablissent que par la révolution

d'un État et je les ai vues s'altérer sensiblement. Dans le siècle précédent, la noblesse et le militaire n'étaient animés que par l'honneur; le magistrat cherchait la considération; l'homme de lettres, l'homme à talent ambitionnaient la réputation; le commerçant se glorifiait de sa fortune, parce qu'elle était une preuve d'intelligence, de vigilance, de travail et d'ordre. Les ecclésiastiques qui n'étaient pas vertueux étaient du moins forcés de le paraître. Toutes les classes de l'État n'ont aujourd'hui qu'un objet, c'est d'être riches, sans que qui que ce soit fixe les bornes de la fortune où il prétend.

Avant la régence, l'ambition d'un fermier général était de faire son fils conseiller au parlement; encore fallait-il, pour y réussir, que le père eût une considération personnelle. Nous venons de voir un conseiller clerc et même sous-diacre (le gendre de Villemorien) quitter sa charge pour entrer dans la finance. Je ne doute pas qu'il n'y ait eu dans tous les temps des magistrats assez vils pour avoir la même avarice : mais ils n'auraient osé la manifester et, s'ils l'avaient fait, il y aurait eu un arrêté pour exclure du parlement les descendants de ces méprisables déserteurs; au lieu que cette infamie a fait, de nos jours, très peu de sensation; je l'ai même entendu excuser.

J'ai vu, dans ma jeunesse, les bas emplois de la finance être des récompenses de laquais. On y trouve aujourd'hui plus de gentilshommes que de roturiers. Il reste encore en Bretagne un cruel monument du mépris qu'on a eu pour la finance. La plus vile fonction de la société ne prive pas un gentilhomme de l'entrée aux états; au lieu que le plus superbe financier en est

exclu et ne rentre dans les droits de sa naissance, s'il en a, qu'en abjurant son état.

Nos lois sont toujours les mêmes : nos mœurs seules sont altérées, se corrompent de jour en jour et les mœurs, plus que les lois, font et caractérisent une nation.

*La tiare et la pourpre.*

Dubois était occupé de choses plus intéressantes pour lui. Le jésuite Laffiteau, évêque de Sisteron, et l'abbé Tencin négociaient pour lui à Rome le chapeau de cardinal. Pour donner plus de poids à la sollicitation, il proposa au cardinal de Rohan d'aller presser la promotion, avec promesse de lui procurer le premier ministère à son retour. Le cardinal ne doutant point que sa naissance, ses dignités, les talents qu'il se supposait et les intrigues de Dubois n'effectuassent cette promesse, se disposait à partir, lorsqu'on apprit la mort du pape. Cet événement hâta le départ du cardinal, qui arriva à Rome muni de tout l'argent nécessaire pour suppléer au mérite du candidat.

Le cardinal prit Tencin pour son conclaviste, et laissa en dehors Laffiteau pour recevoir les lettres de Dubois, qu'il venait régulièrement leur communiquer. Il écrivit à Dubois, le 5 mai, que malgré la prétendue impénétrabilité du conclave, il y entrait toutes les nuits au moyen d'une fausse clef, en traversant cinq corps de garde.

L'argent ni les bijoux ne furent épargnés : mais Tencin, ne s'en reposant pas sur ces faibles séductions, prit des mesures dignes de lui et de son commettant ;

il offrit au cardinal Conti de lui procurer la tiare par la faction de France, et des autres partisans bien payés si Conti voulait s'engager par écrit de donner, après son exaltation, le chapeau à l'abbé Dubois. Le marché fait et signé, Tencin intrigua si efficacement que Conti fut élu pape (le 8 mai) et l'eût peut-être été sans aucune manœuvre par sa naissance et la considération dont il jouissait.

Après les cérémonies de l'exaltation, Tencin somma le pape de sa parole. Le pontife, naturellement vertueux, qui s'était laissé arracher ce malheureux écrit dans une vapeur d'ambition, répondit qu'il se reprocherait éternellement d'avoir aspiré au pontificat par une espèce de simonie; mais qu'il n'aggraverait pas sa faute par la prostitution du cardinalat à un sujet si indigne. L'abbé de Tencin, qui ne comprenait pas trop ces délicatesses de conscience, insista avec chaleur. Le pape résista avec fermeté. Quand celui-ci parlait de sa conscience, l'autre opposait son honneur et celui de Dubois. Ces deux hommes réunis n'en paraissaient pas plus forts au saint père. La lutte dura longtemps et à différentes reprises.

Tencin, voyant qu'il ne pouvait persuader le pape par des raisonnements, le menaça de rendre le billet public. Le saint père effrayé crut qu'il valait encore mieux épargner ce scandale à l'Eglise que de s'opiniâtrer à refuser un chapeau dont l'avilissement n'était pas sans exemple. Cependant le pape balançait encore, lorsque Scaglione, son secrétaire, vint dire aux négociateurs que son maître avait grande envie d'une bibliothèque, mais qu'on en demandait douze mille écus et qu'il ne les avait pas. La somme fut aussi-

tôt comptée et, cette générosité emportant la balance, le pape nomma Dubois cardinal, pour anéantir le fatal billet. Mais il n'était pas à la fin de ses peines. Tencin, n'en voulant point avoir été l'instrument gratuit d'une infamie, résolut d'en tirer parti pour se faire lui-même cardinal, en fit impudemment la proposition au pape et lui déclara qu'il ne rendrait le billet qu'à cette condition. Le pape se vit alors plongé dans un abîme d'horreurs. Il pouvait du moins s'excuser de la promotion de Dubois sur la sollicitation de la France, sur la recommandation de l'empereur, redouté à Rome, et que le roi d'Angleterre avait fait agir vivement, enfin, sur le crédit et le ministère de Dubois, qui pouvait être utile à la cour de Rome. Mais quels prétextes donner à la nomination de Tencin sans décoration, sans appui, flétri par le procès qu'il venait de perdre, par sa fortune même, presque aussi décrié que Dubois, sans être réhabilité par des dignités qui couvrent ordinairement une partie du passé, surtout en France où tout s'oublie, où l'on n'est frappé que du présent ? Donner le chapeau à Tencin, c'était, sinon dévoiler le vrai motif, du moins annoncer un secret honteux.

Le saint père ne put se déterminer à faire jouir Tencin de sa perfidie; il en tomba malade, et depuis ne fit que languir. Une noire mélancolie, causée par le dépit et les remords, entretenue par la présence de Tencin, resté ministre de France à Rome, conduisit à la fin Innocent XIII au tombeau.

Si l'abbé de Tencin eût eu affaire à un Jules II ou à un Sixte V, il ne s'en serait pas tiré si heureusement. Nous le verrons un jour parvenir à ce désiré chapeau.



Dubois, devenu cardinal, s'avancait de plus en plus vers la place de premier ministre. On n'en pouvait pas douter en voyant son empire sur l'esprit du régent. Ce prince avait dit vingt fois que si ce coquin osait lui parler du chapeau, il le ferait jeter par les fenêtres. Il n'y avait pas huit jours qu'il s'en était expliqué en la présence de Torci, lorsqu'à la fin d'un travail il lui dit : « A propos (sans que rien amenât cet à-propos), songez à écrire à Rome pour le chapeau de l'archevêque de Cambrai, il en est temps. »

Le duc de Saint-Simon, pour qui le régent avait une estime et une amitié particulières, ne pouvait, dit-il dans ses mémoires, concevoir de tels disparates; mais il ignorait que ce prince avait écrit lui-même au pape, en faveur de Dubois. Je ne vois dans la conduite du régent que les inconséquences apparentes de tous les caractères faibles, qui ne résistent à rien, accordent tout, en rougissent intérieurement et ne se déclarent qu'à la dernière extrémité, surtout devant ceux dont la probité leur impose. Il y a de certains actes de confiance que l'estime même interdit.

En effet, Dubois était si sûr de sa nomination que, le pape ayant donné, six semaines après son exaltation, le chapeau à son frère, bénédictin du Mont-Cassin et évêque de Terracine, Dubois eut l'insolence de se plaindre de n'avoir pas été nommé le même jour. Il le fut un mois après, avec Alexandre Albani, un des neveux de Clément XI.

Comme je me suis fait une loi de dire la vérité et de marquer les occasions où ceux qui avaient habituellement la plus mauvaise conduite en ont eu une bonne, j'ajouterai que le cardinal Dubois se comporta, à la

nouvelle de sa promotion, avec tout l'esprit et la sagesse possibles. Il ne témoigna ni engouement ni embarras dans ses visites de cérémonies. Le jour qu'il reçut la calotte des mains du roi, après avoir fait son remerciement, il détacha la croix épiscopale, la présenta à l'évêque de Fréjus, Fleury, et le pria de la recevoir, parce que, dit-il, elle portait bonheur. Fleury la reçut en rougissant aux yeux du roi et de la cour, et qui plus est, fut obligé, en courtisan, de s'en décorer; ce qui lui attira quelques plaisanteries, dans un temps où l'on ne pouvait pas soupçonner qu'il y eût rien à risquer pour l'avenir.

Dès que l'abbé Passarini, camérier du pape, eut apporté la barette, le cardinal Dubois la reçut des mains du roi et fut ensuite conduit aux audiences de règle, chez Madame, mère du régent, et alors première dame de France, où il prit le tabouret; chez S. A. R., femme du régent, où il eut la chaise à dos.

L'audience qui excita le plus la curiosité de la cour fut celle de Madame. Personne n'ignorait le mépris profond qu'elle avait pour Dubois. Elle ne s'en était jamais contrainte. Il se présenta devant elle avec la contenance d'un homme non déconcerté, mais pénétré de respect et de reconnaissance. Il parla de la surprise où il était de son nouvel état, de la bassesse de sa naissance, du néant dont le régent l'avait tiré. Tout ce que la haine et l'envie auraient pu lui reprocher, il le dit lui-même avec dignité, s'assit un moment sur le tabouret qui lui fut présenté, se couvrit pour marquer simplement l'étiquette, se releva presque aussitôt en se découvrant et se prosterna devant Madame, lorsqu'elle s'avança pour le saluer. Elle ne put s'empêcher

d'avouer, lorsqu'il fut sorti, qu'elle était contente du maintien et du discours d'un homme dont l'élévation l'indignait.

Dans la lettre que j'ai lue de Dubois sur le chapeau, il s'attache fort à flatter le saint père sur ce que les ecclésiastiques entrent dans le conseil de France et ajoute qu'un cardinal peut être secrétaire d'État, depuis que ces ministres ne prêtent plus serment entre les mains du chancelier. En effet, Dubois étant cardinal et premier ministre continua les fonctions de secrétaire d'État des affaires étrangères, jusqu'à la majorité du roi.

### *Popularité du roi.*

Un événement qui intéressait toute l'Europe, consterna Paris et en peu de jours le reste de la France fut la maladie du roi. Le 31 juillet, ce prince fut attaqué d'une fièvre violente, avec les plus sinistres symptômes : la tête commençait à s'embarrasser et les médecins effrayés la perdaient eux-mêmes. Helvétius, le plus jeune de tous, que nous avons vu depuis premier médecin de la reine et qu'elle ne dédaignait pas de regarder comme son ami, conserva toute sa présence d'esprit. Il proposa la saignée du pied ; tous les consultants la rejetèrent. Maréchal, premier chirurgien, dont l'avis était compté pour beaucoup, se révolta le plus contre l'avis d'Helvétius, disant que, s'il n'y avait qu'une lancette en France, il la casserait, pour ne pas faire cette saignée.

Le régent, M. le duc, M. de Villeroi, la duchesse de Ventadour, la duchesse de la Ferté sa sœur et mar-

raine du roi et quelques officiers intimes étaient présents à la consultation, et fort peiné de ne pas voir d'unanimité. On y appela quelques médecins de la ville, tels que Dumoulin, Silva, Camile, Falconet. Ce furent les premiers qu'Helvétius ramena à son avis qu'il soutint et motiva avec courage, et finit par dire : « Si l'on ne saigne pas le roi, il est mort, c'est le seul remède décisif et même urgent : je sais qu'en pareille matière, je ne puis démontrer la certitude du succès ; je sais à quoi je m'expose, s'il ne répond pas à mon avis mais je ne dois ici, d'après mes lumières, consulter que ma conscience et la conservation du roi. »

Enfin la saignée fut faite. Une heure après, la fièvre diminua, le danger disparut et, le cinquième jour, le roi fut en état de se lever et de recevoir les compliments des compagnies et des ministres étrangers.

Helvétius en eut tout l'honneur à la cour, dans le public et prouva qu'en bien des occasions la probité et l'honneur ne sont pas les moindres qualités d'un médecin.

On ne saurait peindre les transports de joie que la convalescence du roi fit éclater par toute la France et qui succédèrent à la consternation universelle. Ce que nous avons vu en 1744, lorsque le roi fut dans un si grand danger à Metz, ne donna qu'une faible idée de ce qui était arrivé en pareille circonstance en 1721. Témoin des deux événements, j'ai vu, en 1744, tout ce que l'amour du Français peut inspirer ; mais en 1721 les cœurs, en ressentant l'amour le plus tendre, étaient de plus animés d'une passion opposée et très vive, d'une haine générale contre le régent, qu'on craignait

d'avoir pour maître. Toutes les églises où, pendant cinq jours, on n'avait entendu que des cris de douleur, retentissaient de *Te Deum*; on n'adressait point de prières au ciel qui ne fussent autant contre le régent que pour le roi.

L'ordonnance pour les fêtes publiques ne fut qu'une permission de les commencer, une simple attention de police pour maintenir le bon ordre. On n'y mit point cette menace d'amende si ridicule, si injurieuse et si absurdement contradictoire dans une ordonnance relative à une réjouissance publique.

En effet, il n'était pas besoin d'échauffer l'amour du peuple. On ne voyait que danses et repas dans les rues; les bourgeois faisaient servir leur souper à leurs portes et invitaient les passants à y prendre place. Tout Paris semblait chaque jour donner un repas de famille. Ce spectacle dura plus de deux mois par la beauté de la saison, la longue sérénité du temps et ne finit que par les froids de l'arrière-saison.

Les étrangers partagèrent notre joie et l'empereur disait hautement que Louis XV était l'enfant de l'Europe. Elle pouvait être replongée dans les horreurs d'une nouvelle guerre, si l'on avait eu le malheur de le perdre.

Aux premiers accidents de la maladie, l'opinion générale l'attribua au poison et en accusa le régent. Le peuple de la cour, plus peuple qu'un autre, accreditait les soupçons. Ceux mêmes qui, ne le croyant pas, étaient ennemis du régent, fomentaient ces bruits de tout leur pouvoir. La duchesse de la Ferté, qui était de la cabale, avait affecté de dire : « Hélas ! tout ce qu'on fait est inutile, le pauvre enfant est empoisonné. »



Ce qu'il y a d'étrange, c'est que les symptômes, le traitement et la curation de la maladie en ayant démontré la nature, les mêmes rumeurs subsistèrent et ne sont pas encore totalement détruites. Ce qui contribua beaucoup alors à les fortifier fut que le régent venait de faire revivre pour son fils, le duc de Chartres, la charge de colonel-général de l'infanterie, place qui donne des privilèges si exorbitants qu'on l'avait supprimée comme dangereuse et qui le devenait infiniment plus entre les mains d'un premier prince du sang. On accusait le maréchal de Villeroi d'en avoir donné le conseil au régent, pour le rendre de plus en plus suspect d'aspirer à la couronne et de s'en préparer les voies. Si cela était, le prétendu piège était digne de la sottise du maréchal; car, s'il faisait soupçonner le régent de quelque grande entreprise, il lui fournissait en même temps les moyens de réussir.

Le régent parut aussi touché que qui que ce fût pendant la maladie et partagea sincèrement la joie de la convalescence. Le maréchal de Villeroi éprouvait, avec raison, le bonheur de voir le roi rendu à nos vœux; mais il y mettait une ostentation qu'il croyait injurieuse au régent et qui le devenait par là. Dans les fêtes qui se succédaient journellement, les cours et le jardin des Tuileries ne désemplissaient pas, le maréchal ne cessait de mener le roi d'une fenêtre à l'autre, au point de l'en excéder : « Voyez, lui disait-il, voyez, mon maître, tout ce peuple est à vous, il n'y a rien là qui ne vous appartienne, vous êtes le maître de tout ce que vous voyez », et autres platitudes. Ce n'était pas là ce que Montausier, Beauvilliers ou Fénelon auraient trouvé à dire sur la joie vive et franche d'un

peuple amoureux de ses rois : eh ! quel peuple mérite plus d'être cher à ses princes !

L'évêque de Fréjus, Fleury, se conduisait avec beaucoup plus de sagesse, du moins pour lui-même, Il avait une grande attention à flatter la morgue du maréchal, de peur de lui donner de la jalousie, et, plein de respect pour le régent, il s'attachait à gagner la confiance de son élève. Tout ce qui approchait le roi s'apercevait de la préférence que le jeune prince donnait dans son cœur à Fleury sur le gouverneur.

Le régent le remarqua et, cherchant toutes les occasions de flatter le goût du roi, il lui proposa Fleury pour l'archevêché de Reims, qui venait de vaquer. Il songeait aussi à s'attacher par là un homme qu'il voyait gagner sensiblement la confiance du roi et voulut laisser à ce prince le plaisir de donner à son précepteur un siège d'une si grande distinction. Le roi l'envoya chercher et lui apprit le présent qu'il lui faisait. Fleury se confondit en remerciements respectueux et tendres, mais refusa d'être premier duc et pair de France.

Le roi parut affligé du refus et le montra de manière à faire connaître combien son précepteur lui était déjà cher. Le régent le sentit et insista ; mais l'évêque, pour motiver son refus, représenta qu'ayant déjà quitté un diocèse, parce que son âge ne lui permettait plus de remplir ses devoirs, il ne serait pas excusable de se charger d'un poids supérieur au premier. Le régent lui répondit que ses fonctions auprès du roi le dispenseraient d'aller à Reims, où il aurait un évêque *in partibus* chargé des fonctions épiscopales ; que plusieurs prélats en avaient, sans y être autorisés par

un devoir aussi privilégié que l'éducation du roi. Fleury répliqua, d'un ton modeste, qu'il ne blâmait la conduite de personne, que chacun devait être son propre juge; que, pour lui, il ne se tiendrait pas en sûreté de conscience d'être évêque sans résidence.

*Une fiancée de trois ans.*

Le cardinal Dubois venait de terminer une négociation qui touchait infiniment le régent : le mariage du roi avec l'infante d'Espagne et celui de mademoiselle de Montpensier, fille du régent, avec le prince des Asturies. Philippe V avait été transporté de joie d'avoir pour gendre le roi de France et, le second mariage étant la condition nécessaire du premier, il avait sacrifié le ressentiment qu'il pouvait avoir contre le régent. Il restait, non pas une difficulté politique, mais un embarras domestique : c'était de l'apprendre au roi, dont le consentement formellement prononcé était nécessaire.

Ce prince, encore dans l'enfance, et d'un caractère timide, pouvait ne pas recevoir la proposition comme il était à désirer qu'elle fût reçue. Le maréchal de Villeroy, ennemi presque déclaré du régent, préviendrait peut-être le roi défavorablement, disposerait la cabale à répandre dans le public que le régent faisait un mariage disproportionné, quant à l'âge, afin de reculer, autant qu'il pouvait, l'espérance de voir la succession directe assurée et comptait sur le chapitre des événements : l'infante n'avait guère alors que trois ans et le roi était dans sa douzième année.

Le régent, pour se fortifier auprès du roi, confia

l'affaire à M. le duc qui, étant surintendant de l'éducation, ne devait pas apprendre cette nouvelle avec le public. Il reçut très bien la confiance et approuva fort l'alliance. Le régent en parla ensuite à l'évêque de Fréjus, en le prévenant que c'était une distinction qu'il lui donnait sur le maréchal, pour qui il lui recommandait le plus grand secret. Fleury objecta d'abord l'âge de l'infante, répondit assez froidement aux avances que le régent lui faisait pour l'engager, dit cependant qu'il ne croyait pas que le roi résistât, et promit de se trouver auprès du roi lorsqu'on la lui ferait. Il est fort douteux qu'il ait été fidèle au secret et n'en ait pas fait sa cour au maréchal, qu'il ménageait beaucoup, qui lui avait rendu service, lui était utile et pour qui il n'était pas encore temps d'être ingrat.

Quoi qu'il en soit, il parut vouloir éviter de se trouver à la proposition. Elle devait se faire immédiatement avant le conseil de régence, où le roi devait se rendre, pour y confirmer tout de suite le consentement, le *oui* qu'il aurait prononcé dans le cabinet, afin que l'affaire fût consommée.

Le régent, avant que d'entrer chez le roi, s'informa de ceux qui s'y trouvaient et, apprenant que l'évêque de Fréjus n'y était pas, il l'envoya avertir et n'entra que lorsqu'il le vit arriver de l'air empressé d'un homme trompé par l'heure. Il n'y avait avec le roi, dans le cabinet, que le régent, M. le duc, le maréchal de Villeroy, l'évêque de Fréjus et le cardinal Dubois.

Le régent, prenant un air d'enjouement et un ton de liberté respectueuse, dit au roi l'affaire dont il s'agissait, releva les avantages de l'alliance et le pria de manifester son consentement. Le roi surpris garda

le silence, parut avoir le cœur gros et ses yeux devinrent humides. L'évêque de Fréjus voyant qu'il fallait prendre un parti, plaire au régent ou se l'aliéner, appuya ce qui venait d'être dit. Le maréchal, déterminé par l'exemple de l'évêque : « Allons, mon maître, dit-il au roi, il faut faire la chose de bonne grâce. »

Le régent, très embarrassé, M. le duc fort taciturne et Dubois d'un air composé, attendaient que le roi rompît le silence, qui dura un demi-quart d'heure, pendant lequel l'évêque ne cessa de parler bas au roi et l'exhortait avec tendresse à venir au conseil déclarer son consentement. Le silence se prolongeant et l'assemblée de tout le conseil, où le roi allait se trouver, ne pouvant qu'augmenter sa timidité, l'évêque se tourna vers le régent et lui dit : « Sa Majesté ira au conseil; mais il lui faut un peu de temps pour s'y disposer. » Là-dessus le régent répondit qu'il était fait pour attendre la commodité du roi, le salua d'un air respectueux et tendre, sortit et fit signe aux autres de le suivre. M. le duc, le maréchal et l'évêque restèrent auprès du roi. Dubois, qui, depuis qu'il était cardinal, n'entrait plus au conseil, où on lui refusait la préséance, se retira dans une autre pièce.

Le régent, étant entré dans celle du conseil, trouva tout le monde assemblé et fort intrigué de la conférence secrète du cabinet du roi. Il y avait un quart d'heure qu'on se regardait les uns les autres sans prendre séance, lorsque le roi parut entouré des trois qui étaient restés avec lui.

Aussitôt qu'on fut en place, tous les yeux se portèrent sur le roi, qui les avait encore rouges. Le régent lui adressant la parole, lui demanda s'il trouverait



bon qu'on fît part de son mariage au conseil. Le roi répondit un oui fort court et assez bas, mais qui cependant fut entendu et suffisait au régent, qui partit de là pour détailler les avantages de l'alliance. Quand tous parurent favorablement disposés, il demanda les avis, qui ne pouvaient manquer d'être unanimes et chacun appuya le sien de quelques mots d'approbation. Le maréchal de Villeroi, en approuvant comme les autres, ajouta seulement d'un air chagrin qu'il était bien fâcheux que l'infante fût si jeune. La réflexion, juste en elle-même, était très mal placée : il devait suivre le conseil qu'il avait d'abord donné au roi, de faire la chose de bonne grâce, puisqu'elle était décidée et l'observation ne pouvait qu'augmenter l'humeur sombre du roi. Le régent ne lui laissa pas le temps de réfléchir, lui fit compliment, s'appuya sur l'unanimité des suffrages du conseil, garants de celui de tous les Français et, dans l'instant, pour faire diversion, fit rapporter une affaire.

Dès le jour même, tous les courriers furent dépêchés. Le roi fut fort sérieux le reste de la journée; le lendemain les compliments qu'il reçut le dissipèrent et bientôt il s'entretint, comme les autres, des fêtes préparées pour l'arrivée de l'infante.

Le régent fut assez bien conseillé pour ne pas parler des deux mariages à la fois; la jalousie du second aurait indisposé bien des gens sur le premier : mais quinze jours après, lorsque tous les esprits furent familiarisés avec la première nouvelle, le régent alla trouver le roi et, en présence de M. le duc, de l'évêque et du maréchal de Villeroi et du cardinal Dubois, après en avoir prévenu les deux premiers, rendit compte de l'honneur

que le roi d'Espagne voulait lui faire et demanda au roi la permission de l'accepter.

Le roi donna son agrément avec la gaieté d'un enfant qui, depuis quinze jours, n'entendait parler que de mariage et de l'Espagne. Cette alliance avec l'Espagne fut un coup de massue pour la vieille cour. Les maréchaux de Villeroi, de Villars, d'Huxelles, de Tallart firent leurs compliments comme les autres et s'efforçaient de cacher leur dépit sans pouvoir cacher leurs efforts.

Les deux princesses, dont les contrats venaient d'être signés, arrivèrent le même jour dans l'île des Faisans de la rivière de Bidassoa où se fit l'échange et où s'était fait en 1659, l'entrevue de Louis XIV, de la reine sa mère et de Philippe IV, frère de la reine.

L'échange fait, l'infante prit la route de Paris et mademoiselle de Montpensier celle de Madrid. Les deux princesses ne furent suivies de qui que ce fût de leur nation, à l'exception d'une sous-gouvernante qu'on laissa à l'infante à cause de son bas âge.

Je ne m'arrêterai sur aucune des fêtes qui remplissent les journaux; mais je continuerai d'observer les particularités dignes de remarque.

La gravité et la pudeur espagnoles ne permettent pas de voir coucher des mariés. Cependant notre ambassadeur voulant d'autant mieux constater le mariage de la princesse des Asturies, que les mariés ne devaient habiter ensemble que dans un an, à cause de la délicatesse du prince, obtint de Leurs Majestés Catholiques une dérogation à l'étiquette d'Espagne et, pour les persuader, s'appuya de ce qui s'était passé au mariage du duc de Bourgogne. Un exemple français était

bien puissant sur l'esprit de Philippe V. On prit ensuite la précaution de gagner quelques personnages graves dont l'approbation empêchât les autres de s'effaroucher. Enfin on mit les deux époux au lit et, les rideaux ouverts, on laissa entrer dans la chambre tout ce qui s'y présenta. Un quart d'heure après on ferma les rideaux. Le duc de Popoli, gouverneur du prince, resta sous le rideau de son côté, et la duchesse de Monteillano, gouvernante de la princesse, sous le rideau opposé. Après quelques minutes, toute l'assemblée fut congédiée et les époux séparés.

La princesse des Asturies fit voir dès les premiers jours de son arrivée à la cour d'Espagne les preuves d'une humeur sombre et maussade. Il fallait presque la violenter pour qu'elle rendît visite au roi et à la reine. On avait fait les plus superbes préparatifs pour un bal dont L. M. C.<sup>1</sup> et toute la cour se faisaient une fête. La princesse refusa constamment d'y paraître, sans aucun motif de chagrin, mais uniquement par l'humeur d'un plat et sot enfant. Ou elle ne répondait rien aux représentations qu'on lui faisait, ou sa réponse était que le roi et la reine pouvaient vivre à leur fantaisie et qu'elle voulait vivre à la sienne. Le détail de scènes tristement ridicules serait dégoûtant même dans de simples mémoires tels que ceux que j'écris. Pour finir en peu de mots ce qui la regarde, elle continua d'être à Madrid aussi sotte, aussi plate, aussi maussade, que nous l'avons vue depuis à Paris, où elle vint végéter reine douairière d'Espagne, depuis 1725 jusqu'en 1742 qu'elle mourut au Luxembourg.

---

1. Leurs Majestés Catholiques.

L'infante arriva à Paris et y reçut les honneurs de reine; on lui en donna même le titre dans toutes les relations. L'événement a fait voir qu'on s'était trop pressé, en la traitant de reine.

*Le règne du cardinal.*

Dubois, voulant se défaire des honnêtes gens qui l'incommodaient le plus, commença par le chancelier d'Aguesseau qui fut pour la seconde fois exilé à Fresnes. Les sceaux furent d'abord offerts à Pelletier de la Houssaye qui les refusa, n'étant pas plus disposé que d'Aguesseau à céder la préséance aux cardinaux. D'Armenonville (Fleuriau) fut moins difficile, les accepta et obtint de plus de faire passer sa place de secrétaire d'État à son fils le comte de Morville. Le marquis de Chatelus (Beauvoir), qui venait d'épouser la fille du chancelier, ne vit dans la disgrâce de son beau-père que des motifs de redoubler de soins et d'amitié pour la famille où il était entré. Ces Beauvoir sont des gens de qualité de Bourgogne, race de braves et honnêtes gens.

La principale attention du cardinal étant d'éloigner le régent de tous ceux qui étaient dans sa familiarité, il fit exiler le marquis de Nocé, un des auteurs de sa fortune et qui par là méritait sa disgrâce. Il était fils de Fontenay, qui, étant sous-gouverneur du régent, avait tâché de lui inspirer des principes de vertu, dans le temps que Dubois l'instruisait à la pratique des vices. Le régent respectait la mémoire du père et s'amusait fort de l'esprit caustique et plaisant du fils. Mais c'était par là qu'il déplaisait au cardinal, qui, depuis leur désunion, car ils avaient été fort unis,

était devenu l'objet de ses plaisanteries et qui en redoutait l'effet dans une cour où les saillies valaient des raisons. Nocé s'aperçut aisément que le régent le sacrifiait à regret au cardinal. Quelqu'un lui disant, pour le consoler, que cette disgrâce ne serait pas longue : « Qu'en savez-vous ? dit Nocé. — Je le sais, répondit l'autre, du régent même. — Eh ! qu'en sait-il ? » répliqua Nocé, faisant entendre que le régent ne faisait plus rien par lui-même.

Le comte de Broglio, un des roués du régent, fut exilé aussi. Il devint suspect au cardinal, parce qu'il voulait se servir de la crapule du Palais-Royal, pour mettre le pied dans les affaires.

Un des meilleurs moyens dont se servit le cardinal pour se rendre maître du terrain et rétrécir la cour du régent, fut la translation du roi à Versailles. La cour ne pouvait pas manquer d'être nombreuse à Paris, au lieu que la plupart, ne pouvant s'établir à Versailles, y viendraient rarement et peu à peu en perdraient l'habitude. Les ministres ont toujours cherché à isoler le roi et il n'y en a aucun qui voulût le voir habiter la capitale. Ils lui persuadent qu'il est instruit par eux de tout ce qui s'y passe, sans être obsédé d'une foule importune. Que de choses cependant un roi peut apprendre, apercevoir et sentir, en vivant au milieu de ses sujets ! En traversant la ville, il lit dans tous les yeux la passion dont les cœurs sont affectés, le mécontentement ou la satisfaction, les degrés d'amour ou de refroidissement. Les ministres ne sont eux-mêmes instruits que par des subalternes vils ou intéressés et ont souvent intérêt de cacher au prince ce qu'ils apprennent.



Le roi fut donc établi à Versailles et depuis n'est revenu à Paris que pour tenir quelques lits de justice inutiles ou désagréables, ou pour deux jours au retour d'une campagne. Le régent ne fut pas longtemps à Versailles sans éprouver l'ennui. La cour, proprement dite, n'est supportable qu'aux gens occupés d'affaires ou d'intrigues. Le régent était par son rang au-dessus de l'intrigue et devenait chaque jour plus incapable d'affaires.

Quoiqu'il fût dans la force de l'âge, la continuité des excès dans sa vie privée l'avait blasé. Il lui restait tous les matins un engourdissement de l'orgie de la nuit et quoiqu'il reprît peu à peu ses sens, les facultés de son âme perdaient de leur ressort; la vivacité de son esprit en était ralentie; il ne supportait plus une application forte ou continue: il fallait des plaisirs bruyants pour le rappeler à lui-même. Ses soupers dont la compagnie était si mêlée, si différente d'états et si conforme de mœurs, sa petite loge de l'Opéra d'où il choisissait des convives, tout lui manquait à Versailles. Il ne pouvait pas, même en bravant le scandale, transporter à la cour ce qui était nécessaire à son amusement. Ayant tout usé, jusqu'à la débauche, il avouait quelquefois qu'il ne goûtait plus le vin et qu'il était devenu nul pour les femmes. Deux ou trois de ses serviteurs profitaient de ces aveux pour l'engager à chercher, dans les devoirs de son état, la dissipation, le délassement qu'il ne trouvait plus dans la dissolution. Conseils inutiles. Le commun des hommes quitte les plaisirs quand ils en sont quittés; mais on ne se dégage jamais de la crapule. Le goût du travail naît de l'usage qu'on en fait, se conserve, mais ne se

prend plus à un certain âge. Il y a deux genres de vie très opposés, dont l'habitude devient une nécessité : la crapule et l'étude.

Le cardinal Dubois ayant très bien prévu l'ennui du régent à Versailles, et ses fréquents voyages à Paris, saisissait habilement les occasions de contrarier les goûts du prince, en lui présentant des affaires dans les moments où elles l'excédaient le plus. Le régent, pour s'en débarrasser, les renvoyait à son ministre, qui, par là, se rendit le seul maître de la correspondance de tous les départements et la surintendance avec le secret de la poste, dont il avait dépouillé le marquis de Torcy pour s'en emparer, lui donnait la connaissance du dehors et de l'intérieur.

Les affaires languissaient nécessairement par la surcharge du cardinal et par les entraves qu'il y mettait à dessein. On se plaignait, on criait après les expéditions. Le cardinal, pour prévenir les reproches de son maître, lui en faisait lui-même. Le régent, fatigué des cris et des plaintes, s'adressait au cardinal pour sortir d'embarras. C'était précisément où celui-ci l'attendait. « Il est impossible, lui dit-il, que la machine du gouvernement puisse agir, si tous les ressorts ne sont pas dirigés par une seule main. Les républiques mêmes ne subsisteraient pas, si toutes les volontés particulières ne se réunissaient pas pour former une volonté unique et agissante. Il faut donc, ajoutait Dubois, que le point de réunion soit vous ou moi, ou tel autre que vous voudrez choisir, sans quoi rien n'ira et votre régence tombera dans le mépris. »

Le régent ne pouvant pas nier la vérité du principe : « Ne te laissai-je pas tout pouvoir ? disait-il à Dubois.

que te manque-t-il pour agir ? — Non, répondait celui-ci. Le titre fait principalement l'autorité d'un ministre. On lui obéit alors sans murmure. Sans un titre, tout exercice de la puissance paraît une usurpation, révolte et trouve des obstacles. »

Le régent, étonné, qu'il quefois indigné de la servitude où il s'était mis, désirait s'en affranchir et ne pouvait se dissimuler la honte d'un régent, obligé de recourir au remède d'un premier ministre. Un roi qui ne se sent pas les talents du gouvernement peut et doit s'en reposer sur un homme qui en soit digne et n'est comptable que du choix. Mais un prince, revêtu d'une puissance précaire, qui prend un ministre unique, déclare publiquement son incapacité et mérite l'opprobre d'un ambitieux pusillanime qui s'est chargé d'un poids qu'il ne peut soutenir.

Malgré ses réflexions, le régent ne pouvait sortir de sa léthargie, pendant que ceux que le cardinal s'était attachés par l'espérance ou la crainte ne cessaient, par eux et leurs amis, de se répandre en éloges sur les talents supérieurs du ministre, sur son attachement à son maître, répétaient ces propos et les faisaient parvenir au régent. D'un autre côté, le cardinal avait pris soin d'écarter ceux qui auraient pu détruire dans l'esprit du régent les idées qui commençaient à y germer. Le duc de Noailles et le marquis de Canillac venaient d'être exilés, sans autre prétexte que d'être les fauteurs, les chefs d'une prétendue cabale contre le gouvernement. Le premier avait dit publiquement que l'infante serait renvoyée un jour et que le mariage aurait le sort du système. Canillac avait voulu conserver avec le cardinal, dont il était autrefois protecteur,

des airs et un ton de supériorité qui n'étaient plus de saison. Les ministres souffrent à peine des amis et ne veulent que des complaisants.

Les *roués* du régent et les dignes compagnes de leurs soupers étaient intimidés ou vendus au ministre. Deux seuls hommes l'embarrassaient, le maréchal de Villeroi et le duc de Saint-Simon.

Le premier, considérable par sa place, avait autant de mépris pour le cardinal que de haine contre le régent et versait sur le valet le fiel qu'il était obligé de retenir à l'égard du maître.

L'autre, aimé et estimé du régent dès l'enfance, lui avait été attaché dans les temps les plus critiques, avait part aux affaires, un travail réglé et en tout le coup d'œil d'un homme distingué de la société de plaisir, dont il se tint toujours fort loin par des mœurs assez sévères.

Le cardinal, qui avait éprouvé plusieurs fois que le régent avait confié au duc de Saint-Simon des choses sur lesquelles il avait promis un secret absolu, ne douta point qu'il ne lui parlât du projet de premier ministre, peut-être même en consultation. Il chercha à gagner ces deux principaux personnages. En attendant, il ne négligeait aucune occasion de faire vanter ses services au régent. Le jésuite Laffiteau, évêque de Sisteron, qui arrivait de Rome, fut un des instruments que le cardinal employa avec succès. Il le connaissait bien pour un fripon, mais il ne l'en estimait pas moins et tâchait de parer aux inconvénients quand il s'en apercevait. Par exemple, il l'avait fait évêque pour le retirer de Rome, où il avait su que Laffiteau payait ses maîtresses et ses autres plaisirs de l'argent qu'on lui en-

voyait pour distribuer dans la maison du pape, lorsqu'il était question du chapeau de Dubois.

Laffiteau avait le caractère d'un vrai valet de comédie, fripon, effronté, libertin, nullement hypocrite, mais très scandaleux et grand constitutionnaire. Comme il n'est pas possible de s'expliquer ainsi sans preuves sur un prélat qui vit encore, voici ce que je lis dans une lettre du cardinal Dubois au cardinal de Rohan : « En suivant le chemin que l'évêque de Sisteron m'a marqué avoir fait faire à des montres et à des diamants, j'ai trouvé des détours bien obscurs et d'autres trop clairs. » Dans une lettre de l'abbé de Tencin à sa sœur : « L'évêque de Sisteron est parti d'ici avec la vér.... c'est apparemment pour se faire guérir qu'il va à la campagne. »

Laffiteau n'avait pas employé pour ses plaisirs tout l'argent qu'il avait reçu pour la promotion de Dubois ; il en avait répandu dans la domesticité du pape : mais il comptait en recueillir le fruit pour lui-même. L'abbé de Tencin écrivait à sa sœur : « Il est certain que l'évêque de Sisteron prétendait se faire cardinal, je le sais du camerlingue. »

Le cardinal Dubois, résolu de l'employer dans une conjoncture où il pouvait s'en servir sans risquer ni argent ni bijoux, lui fit à son retour de Rome le plus grand accueil, le remercia de ses services, sans lui laisser soupçonner qu'il fût instruit de ses perfidies, lui promit force bénéfices, si dans l'audience particulière qu'il aurait du régent il disait à ce prince combien la cour de Rome était satisfaite de la conduite et des talents admirables du cardinal, s'il insinuait qu'on s'attendait à le voir bientôt premier ministre et que



jamais le prince ne pouvait faire un meilleur choix pour sa tranquillité personnelle et pour le bien de l'État.

L'appât était assez grossièrement présenté; mais le cardinal était impatient de régner, chargeait du même rôle tous ceux qu'il produisait au régent et, s'il ne le persuadait pas, voulait du moins le fatiguer.

A peine Laffiteau eut-il effleuré la matière que le régent, voyant où l'évêque en voulait venir, l'interrompit : « — Que diable veut donc ton cardinal ? Je lui laisse toute l'autorité d'un premier ministre. Il n'est pas content, s'il n'en a pas le titre. Eh ! qu'en fera-t-il ? combien de temps en jouira-t-il ? Il est tout pourri de vér... Chirac, qui l'a visité, m'a assuré qu'il ne vivra pas six mois. — Cela est-il bien vrai, monseigneur ? — Très vrai, je te le ferai dire. — Cela étant, reprit l'évêque, dès ce moment je vous conseille de le déclarer premier ministre et plus tôt que plus tard... — Comment ?... — Attendez, monseigneur. Nous approchons de la majorité. Vous conserverez sans doute la confiance du roi. Il la devra à vos services, à vos talents supérieurs; mais enfin, vous n'aurez plus d'autorité propre. Un grand prince comme vous a toujours des ennemis ou des jaloux; ils chercheront à vous aliéner le roi; ceux qui l'approchent de plus près ne vous sont pas les plus attachés; vous ne pouvez pas, à la fin de votre régence, vous faire nommer premier ministre; cela est sans exemple; faites cet exemple dans un autre. Le cardinal le sera. comme l'ont été les cardinaux de Richelieu et Mazarin. A sa mort. vous succéderez à un titre qui n'aura pas été rétabli pour vous, auquel le public sera accoutumé, que vous aurez l'air

de prendre par modestie et par attachement pour le roi et vous aurez en même temps toute la réalité de la puissance. »

Le raisonnement de l'évêque frappa le régent, encore plus sollicité par l'ennui des affaires. Il ne voyait que le cardinal Dubois sur qui il pût s'en reposer. Sans appuis personnels, il n'existerait que par celui qui l'avait créé. Ce parti pris, le régent n'était arrêté que par la honte de le déclarer.

*Madame Dubois.*

Le département de la guerre fut donné à Breteuil, intendant de Limoges. On fut étonné de voir un ministre consommé, actif, plein d'expédients, aimé des troupes, estimé du public, ferme sans hauteur, remplacé par le moindre intendant du royaume et, jusqu'à ce moment, plus occupé de plaisirs que d'affaires. On ignorait que ce choix était un effet de la reconnaissance du cardinal et un prix de la discrétion de Breteuil.

Dubois s'était marié très jeune, dans un village du Limousin, avec une jolie paysanne. La misère les obligeant de se séparer à l'amiable, ils convinrent que la femme, en changeant de lieu, gagnerait sa vie comme elle pourrait et que le mari irait tenter fortune à Paris : leur obscurité facilita leur arrangement. Dès que Dubois commença à se faire jour, il envoya à sa femme de quoi se procurer de l'aisance et leur intérêt commun conserva le secret. Dubois, parvenu à l'épiscopat, craignit plus que jamais la révélation d'un engagement qui passait les libertés de l'Église gallicane. Il fit la confidence à Breteuil, qui se chargea volontiers de

tirer de peine un si puissant ministre, partit pour Limoges et bientôt se mit à faire des tournées suivi de deux seuls valets. Il prit un jour si bien ses mesures qu'il arriva à une heure de nuit dans le village où s'était fait le mariage et alla descendre chez le curé à qui il demanda amicalement l'hospitalité. Le curé, transporté de joie de recevoir monseigneur l'intendant, lui aurait sacrifié toute la basse-cour du presbytère et le vin des messes. La servante, avec les valets, apprêta le souper que Breteuil affecta de trouver excellent et, traitant le curé avec une familiarité qui le ravissait, il renvoya au dessert les valets souper avec la servante. Resté tête à tête avec le curé, il lui dit par manière de conversation qu'il ne doutait pas que les registres de la paroisse ne fussent en bon ordre. Le curé l'en assura et, pour l'en convaincre, les tira d'une armoire et les mit sur la table. Breteuil les parcourut négligemment et quand il fut à l'année intéressante, il les referma avec une indifférence apparente, les jeta sur une chaise à côté de lui et continua de s'entretenir gaiement avec son hôte à qui il se chargeait souvent de verser à boire, pour faire meilleure mesure et se ménager lui-même, outre que Breteuil, avec qui j'ai quelquefois soupé, soutenait très bien le vin.

Tant fut procédé que la tête du bon curé se troubla et bientôt il s'assoupit. Breteuil, profitant du sommeil, détacha proprement le feuillet nécessaire et, tout remis en place, sortit de la chambre. C'était dans l'été et le jour commençait à poindre. Breteuil donna quelques louis à la servante, la chargea de remerciements pour le curé, avec qui il voulait, disait-il, se retrouver quelque jour et partit. Peu de temps après, le curé vint

remercier monseigneur l'intendant de l'honneur qu'il lui avait fait; Breteuil le reçut à merveille et ne s'aperçut pas qu'il eût le moindre soupçon sur l'altération des registres.

Tout n'était pas fait. Il y avait eu un contrat de mariage; le tabellion qui l'avait passé était mort depuis plus de vingt ans; Breteuil parvint à découvrir le successeur, le fit venir et lui laissa l'option d'une somme assez considérable ou d'un cachot, pour la remise ou le refus de la minute du contrat; le notaire n'hésita pas sur le choix : ainsi le contrat et l'acte de célébration furent envoyés à Dubois qui les anéantit.

Breteuil, pour consommer l'affaire, envoya chercher la femme, lui parla sur le secret du mariage, avec cette éloquence qui avait persuadé le notaire. Elle n'eut pas de peine à promettre pour l'avenir la discrétion qu'elle avait toujours eue. Après la mort de son mari, elle vint à Paris, où dans une vie opulente et obscure, elle lui a survécu près de vingt-cinq ans. Elle voyait assez souvent son beau-frère, et ils ont toujours été fort unis.

### *L'apogée.*

Le clergé, qui ne s'était point assemblé depuis 1715, le fut au mois de mai de cette année 1723 et, d'une voix unanime, élut pour président le cardinal Dubois, afin qu'il ne lui manquât aucun des honneurs où il pût prétendre et qu'il n'y eût pas un corps dans l'État qui ne se fût pas prostitué. Le cardinal en fut extrêmement flatté et, pour être plus à portée de jouir quelquefois de sa présidence, transporta la cour de Versailles à

Meudon, sous prétexte de procurer au roi les plaisirs d'un nouveau séjour.

La proximité de Meudon, en abrégant de moitié le chemin de la cour à Paris, épargnait au cardinal une partie des douleurs que lui causait le mouvement du carrosse. Attaqué depuis longtemps d'un ulcère dans la vessie, fruit de ses anciennes débauches, il voyait en secret les médecins et les chirurgiens les plus habiles, non qu'il rougît du principe de sa maladie, mais par la honte qu'ont tous les ministres de s'avouer malades.

Le roi faisant la revue de sa maison, le cardinal voulut y jouir des honneurs de premier ministre, qui sont à peu près les mêmes qu'on rend à la personne du roi. Il monta à cheval un quart d'heure avant que ce prince arrivât et passa devant les troupes qui le saluèrent l'épée à la main. J'ai vu, quelques années après, la maison du roi en user ainsi à l'égard du cardinal de Fleury, qui n'avait pas pris le titre de premier ministre, mais qui jouissait de la toute-puissance. Ce qui prouve cependant qu'on lui rendait librement ces honneurs, c'est que le duc d'Harcourt, capitaine d'une compagnie des gardes du corps et mécontent du cardinal de Fleury, le vit passer sans lui faire le moindre salut, et la troupe resta aussi tranquille que le capitaine.

Le cardinal Dubois paya très cher cette petite satisfaction. Le mouvement du cheval fit crever un abcès qui fit juger aux médecins que la gangrène serait bientôt dans la vessie. Ils lui déclarèrent qu'à moins d'une opération prompte, il n'avait que quatre jours à vivre. Il entra dans une fureur horrible contre eux. Le duc d'Orléans, averti de l'état du malade, eut beaucoup



de peine à le calmer un peu et à lui persuader de se laisser transporter à Versailles, où ce fut une nouvelle scène. Quand la Faculté lui proposa de recevoir les sacrements avant l'opération, sa fureur n'eut plus de bornes et il apostrophait en frénétique tous ceux qui l'approchaient.

Enfin, succombant de lassitude après tant de fureurs, il envoya chercher un récollet avec qui il fut enfermé un demi-quart d'heure. « Le viatique, s'écriait-il, cela est bientôt dit; il y a un grand cérémonial pour les cardinaux : qu'on aille à Paris le savoir de Bissi. » Les chirurgiens voyant le danger du moindre retardement, lui dirent qu'on pouvait en attendant faire l'opération. A chaque proposition, nouvelles fureurs. Le duc d'Orléans le détermina à force de prières et l'opération fut faite par La Peyronnie; mais la nature de la plaie et du pus fit voir que le malade n'irait pas loin. Tant qu'il eut de la connaissance, il ne cessa d'invectiver, avec des grincements de dents, contre la Faculté. Les convulsions de la mort se joignirent à celles du désespoir et, lorsqu'il fut hors d'état de voir, d'entendre et de blasphémer, on lui administra l'extrême-onction qui lui tint lieu de viatique. Il mourut le lendemain de l'opération.

Ainsi finit ce phénomène de fortune, comblé d'honneurs et de richesses. Il possédait, outre l'archevêché de Cambrai, sept abbayes considérables et, quand il mourut, il cherchait à s'emparer de celles de Cîteaux, de Prémontré et d'autres chefs d'ordre. Je vois dans une lettre du 19 mai 1722, écrite par le cardinal à Chavigny, un de ses agents à Madrid, que, non content du premier ministère, il voulait faire revivre pour lui

l'ancienne souveraineté de Cambrai. Il charge Chavigny d'en chercher les titres en Espagne. « Si le roi d'Espagne, dit-il dans sa lettre, a été usurpateur, comme il le paraît par les protestations que les archevêques ont toujours faites, le roi de France est injuste détenteur. » Chavigny ne put réussir dans ses recherches.

La place de premier ministre valait au cardinal 150.000 livres et la surintendance des postes 100.000 livres. Mais ce qui est honteux pour un ministre et le serait pour tout Français, il recevait de l'Angleterre une pension de 40.000 livres sterling, valant près d'un million, preuve évidente du sacrifice qu'il faisait de la France aux Anglais. Il leur en fit un bien indigne de sa place. Le roi George avait imposé une taxe extraordinaire de 100.000 livres sterling sur les catholiques d'Angleterre. A la première nouvelle, tout notre conseil prit parti pour eux et chargea le cardinal Dubois d'en faire les plaintes les plus vives et de demander la révocation de la taxe. La dignité seule du cardinal ne lui permettait pas de tergiverser. Il écrivit la lettre la plus forte, la lut au conseil qui l'approuva et la fit partir. Les ministres de George furent d'abord si embarrassés que, ne sachant quel parti prendre, ils étaient près de faire révoquer la taxe; mais ils furent bientôt rassurés. Le cardinal, après le départ du premier courrier, en avait promptement dépêché un second à Destouches, notre agent à Londres, avec une lettre en chiffres du 19 novembre 1722, par laquelle il le chargeait de calmer les ministres anglais et les assurait que nous ne suivrions pas cette affaire.

Il jouissait de plus de deux millions de revenu, sans compter un argent comptant et un mobilier immense,

en meubles, équipages, vaisselle et bijoux de toute espèce. Plus avide qu'avare, il entretenait une maison superbe et une table somptueuse dont il faisait très bien les honneurs, quoique sobre pour lui-même.

Le prodigieux mobilier du cardinal passa à son frère aîné Dubois, secrétaire du cabinet, depuis que le cadet était devenu secrétaire d'État.

Ce Dubois exerçait la médecine à Brive, avant de venir à Paris. C'était un très honnête homme. Il n'avait qu'un fils, chanoine de Saint-Honoré, digne ecclésiastique, vivant dans la retraite, sans avoir jamais voulu ni pensions, ni bénéfices que son canonicat.

Le frère et le neveu firent élever un mausolée au cardinal dans l'église de Saint-Honoré où il est inhumé. Pour toute épitaphe, on y lit ses titres terminés par une réflexion morale et chrétienne<sup>1</sup>.

L'assemblée du clergé, dont le cardinal était président, lui fit un service solennel. Il y en eut un dans la cathédrale où les cours supérieurs assistèrent, honneurs qu'on rend aux premiers ministres : mais on n'osa en aucun endroit hasarder une oraison funèbre. Son frère et son neveu ne furent point éblouis d'une si riche succession. Ils l'employèrent presque toute en charité et ont conservé leur modestie jusqu'à la mort.

Je ne me suis point attaché à faire un portrait en forme de ceux dont j'avais à parler. J'ai voulu les

1. *Quid autem hi tituli ! nisi arcus coloratus et vapor ad modicum parens.*

*Solidiora et stabiliora bona mortuo precare.*

« Mais que sont ces titres ? Rien qu'un arc-en-ciel, un brouillard impalpable.

« Demandez pour celui qui repose des biens plus solides et plus sûrs. »

faire connaître par les faits et ne me suis permis que les réflexions qui en naissaient. J'en ferai encore quelques-unes sur le cardinal Dubois et je les appuierai de certaines personnalités qui les justifieront.

Le cardinal Dubois avait certainement de l'esprit, mais il était fort inférieur à sa place. Plus propre à l'intrigue qu'à l'administration, il suivait un objet avec activité, sans en embrasser tous les rapports. L'affaire qui l'intéressait dans le moment le rendait incapable d'attention pour toute autre. Il n'avait ni cette étendue, ni cette flexibilité d'esprit nécessaires à un ministre chargé d'opérations différentes et qui doivent souvent concourir ensemble. Voulant que rien ne lui échappât, et ne pouvant suffire à tout, on l'a vu quelquefois jeter au feu un monceau de lettres toutes cachetées, pour se remettre, disait-il, au courant. Ce qui nuisait le plus à son administration était la défiance qu'il inspirait, l'opinion qu'on avait de son âme. Il méprisait si ingénument la vertu qu'il dédaignait l'hypocrisie, quoiqu'il fût plein de fausseté. Il avait plus de vices que de défauts; assez exempt de petitesse, il ne l'était pas de folie. Il n'a jamais rougi de sa naissance et ne choisit pas l'habit ecclésiastique comme un voile qui couvre toute origine, mais comme le premier moyen d'élévation pour un ambitieux sans naissance. S'il se faisait rendre tous les honneurs d'étiquette, une vanité puérile n'y avait aucune part : c'était persuasion que les honneurs dus aux places et aux dignités appartiennent également, sans distinction de naissance, à tous ceux qui s'en emparent et que c'est autant un devoir qu'un droit de les exiger.

En se faisant rendre ce qui lui était dû, il n'en gar-

daît pas plus de dignité. On n'éprouvait de sa part aucune hauteur, mais beaucoup de dureté grossière. La moindre contradiction le mettait en fureur et, dans sa fougue, on l'a vu courir sur les fauteuils et les tables autour de son appartement.

Le jour de Pâques qui suivit sa promotion au cardinalat, s'étant éveillé un peu plus tard qu'à son ordinaire, il s'emporta en jurements contre tous ses valets, sur ce qu'ils l'avaient laissé dormir si tard, un jour où ils devaient savoir qu'il voulait dire la messe. On se pressa de l'habiller, lui jurant toujours. Il se souvint d'une affaire, fit appeler un secrétaire, oublia d'aller dire la messe, même de l'entendre.

Il mangeait habituellement une aile de poulet tous les soirs. Un jour, à l'heure qu'on allait le servir, un chien emporta le poulet. Les gens n'y firent autre chose que d'en remettre promptement un autre à la broche. Le cardinal demande à l'instant son poulet; le maître d'hôtel, prévoyant la fureur où il le mettrait en lui disant le fait, ou lui proposant d'attendre plus tard que l'heure ordinaire, prend son parti et lui dit froidement : « — Monseigneur, vous avez soupé. — J'ai soupé ? répondit le cardinal. — Sans doute, monseigneur. Il est vrai que vous avez peu mangé, vous paraissiez fort occupé d'affaires; mais, si vous voulez, on vous servira un second poulet, cela ne tardera pas. » Le médecin Chirac, qui le voyait tous les soirs, arrive dans ce moment. Les valets le préviennent et le prient de les seconder. — « Parbleu ! dit-il, voici quelque chose d'étrange ! Mes gens veulent me persuader que j'ai soupé; je n'en ai pas le moindre souvenir et, qui plus est, je me sens beaucoup d'appétit. — Tant mieux



répond Chirac, le travail vous a épuisé; les premiers morceaux n'auront que réveillé votre appétit et vous pourriez, sans danger, manger encore, mais peu. Faites servir monseigneur, dit-il aux gens; je le verrai achever son souper. » Le poulet fut apporté. Le cardinal regarda comme une marque évidente de santé, de souper deux fois de l'ordonnance de Chirac, l'apôtre de l'abstinence, et fut en mangeant de la meilleure humeur du monde.

Il ne se contraignait pour personne. La princesse de Montauban-Bautru, l'ayant impatienté, ce qui n'était pas difficile, il l'envoya promener en termes énergiques. Elle alla s'en plaindre au régent, dont elle n'eut d'autre réponse, sinon que le cardinal était un peu vif, mais d'ailleurs de bon conseil. Dubois n'en usa pas autrement avec le cardinal de Gesvres, homme grave et de mœurs sévères. Les réparations du régent étant de même espèce que les offenses du ministre, on s'accoutuma à regarder ses propos comme étant sans conséquence.

Il n'était pas nécessaire de l'impatienter, pour en éprouver des incartades. La marquise de Conflans, gouvernante du régent, étant allé uniquement pour faire une visite au cardinal, dont elle n'était pas connue et l'ayant pris dans un moment d'humeur, à peine lui eut-elle dit : « — Monseigneur... — Hô, monseigneur, dit le cardinal, en lui coupant la parole, cela ne se peut pas... — Mais, monseigneur... — Mais, mais, il n'y a point de mais, quand je vous dis que cela ne se peut pas. » La marquise voulut inutilement le dissuader qu'elle eût rien à lui demander. Le cardinal, sans lui donner le temps de s'expliquer, la prit par les

épaules et la retourna pour la faire sortir. La marquise effrayée le crut dans un accès de folie, ne se trompait pas trop, et s'enfuit en criant qu'il fallait l'enfermer.

Quelquefois on le calmait en prenant avec lui son ton. Il avait, parmi ses secrétaires de confiance, un bénédictin défroqué, nommé Venier, homme d'un caractère leste. Le cardinal, en le faisant travailler avec lui, eut besoin d'un papier qu'il ne trouva pas sous sa main à point nommé : le voilà qui s'emporte, jure, crie, qu'avec trente commis il n'est pas servi, qu'il en veut prendre cent et qu'il ne le sera pas mieux. Venier le regarde tranquillement, le regarde sans lui répondre, le laisse s'exhaler. Le flegme et le silence du secrétaire augmentent la fureur du cardinal, qui, le prenant par le bras, le secoue, et lui crie : « — Mais réponds-moi donc, bourreau : cela n'est-il pas vrai ? — Monseigneur, dit Venier, sans s'émouvoir, prenez un seul commis de plus, chargé de jurer pour vous, vous aurez du temps de reste et tout ira bien. » Le cardinal se calma et finit par rire.

### *La joie du régent.*

Le régent fut charmé de la mort de son ministre. Le jour de l'opération, l'air extrêmement chaud tourna à l'orage; aux premiers coups de tonnerre, le prince ne put s'empêcher de dire : j'espère que ce temps-là fera partir mon drôle. Il n'avait pas en effet plus d'égards pour son ancien maître que pour tout autre; le régent osait à peine lui faire une recommandation. Ce prince s'était réservé la feuille des bénéfices et des grâces pour son travail avec le roi; mais il s'était laissé

assujettir à communiquer auparavant la liste au cardinal, qui rayait insolemment les noms de ceux qui ne lui convenaient pas. Jamais servitude ne fut plus honteuse que celle où ce prince s'était mis, qu'il sentait douloureusement, qu'il avait honte d'avouer et dont il n'avait pas la force de s'affranchir.

Aussitôt que le cardinal eût expiré, le régent vint de Versailles à Meudon l'annoncer au roi, qui, déjà préparé par l'évêque de Fréjus, pria le prince de se charger du gouvernement et le lendemain le déclara publiquement premier ministre.

Comme le roi n'avait été transféré à Meudon que pour la commodité du cardinal, il retourna deux jours après habiter Versailles.

Le duc d'Orléans parut d'abord se livrer au travail; mais la paresse et la dissipation lui firent bientôt abandonner les affaires aux secrétaires d'État et il continua de se plonger dans sa chère crapule. Sa santé s'en altérait visiblement, et il était la plus grande partie de la matinée dans un engourdissement qui le rendait incapable de toute application. On prévoyait que, d'un moment à l'autre, il serait emporté par une apoplexie. Ses vrais serviteurs tâchaient de l'engager à une vie de régime, ou du moins à renoncer à des excès qui pourraient le tuer en un instant. Il répondait qu'une vaine crainte ne devait pas le priver de ses plaisirs; cependant, blasé sur tout, il s'y livrait plus par habitude que par goût. Il ajoutait que, loin de craindre une mort subite, c'était celle qu'il choisirait.

Il y avait déjà quelque temps que Chirac, voyant à ce prince un teint enflammé et les yeux chargés de sang, voulait le faire saigner. Le jeudi matin, 2 décembre,

il l'en pressa si vivement que le prince, pour se délivrer de la persécution de son médecin, dit qu'il avait des affaires urgentes qui ne pouvaient se remettre, mais que, le lundi suivant, il s'abandonnerait totalement à la Faculté et, jusque-là, vivrait du plus grand régime. Il se souvint si peu de sa promesse que, ce jour-là même, il dîna contre son ordinaire, qui était de souper, et mangea beaucoup suivant sa coutume.

L'après-dînée, enfermé seul avec la duchesse de Phalaris<sup>1</sup>, une de ses complaisantes, il s'amusait en attendant l'heure du travail avec le roi. Assis à côté l'un de l'autre, devant le feu, le duc d'Orléans se laisse tout à coup tomber sur le bras de la Phalaris, qui, le voyant sans connaissance, se lève tout effrayée et appelle du secours, sans trouver qui que ce fût dans l'appartement. Les gens de ce prince, qui savaient qu'il montait toujours chez le roi par un escalier dérobé et qu'à l'heure de ce travail il ne venait personne, s'étaient tous écartés. Nous avons vu un exemple de pareille dispersion chez le roi, le jour de l'attentat du 5 janvier 1757, parce que ce prince ne devait pas revenir ce jour-là à Versailles.

La Phalaris fut donc obligée de courir jusque dans les cours pour amener quelqu'un. La foule fut bientôt dans l'appartement; mais il se passa encore une demi-heure avant qu'on trouvât un chirurgien. Il en arriva un enfin et le prince fut saigné; il était mort.

---

1. Gorge d'Entrague, fait duc de Phalaris par le pape, était fils du financier Gorge, dont Bolleau parle dans sa première satire. Il y avait dans la première édition : *Que Gorge vive ici, puisque Gorge y fait vivre*. On a mis George dans les éditions suivantes. (Note de Duclos.)

*Oraison funèbre.*

Ainsi périt à quarante-neuf ans et quelques mois, un des hommes les plus aimables dans la société, plein d'esprit, de talents, de courage militaire, de bonté, d'humanité, et un des plus mauvais princes, c'est-à-dire des plus incapables de gouverner.

La Vrillière alla sur-le-champ annoncer la mort du duc d'Orléans au roi et à l'évêque de Fréjus, de là chez M. le duc, qu'il exhorta à demander la place de premier ministre, passa tout de suite dans ses bureaux et fit à tout événement dresser la patente nécessaire sur le modèle de celle du duc d'Orléans. Muni de cette pièce et de la formule du serment, il revint chez le roi, où M. le duc s'était déjà rendu suivi d'une foule de courtisans.

Le roi, tout en larmes, avait auprès de lui l'évêque de Fréjus, qui, après avoir laissé passer les premiers moments de la douleur, lui dit que pour réparer la perte qu'il venait de faire, ce qui convenait le mieux était de prier M. le duc<sup>1</sup> d'accepter la place de premier ministre. Le roi, sans répondre, regarda l'évêque et donna son approbation par un simple signe de tête. Dans l'instant, M. le duc fit son remerciement. La Vrillière, tirant alors de sa poche la formule du serment, demanda au prélat s'il n'était pas à propos de le faire prêter tout de suite. L'évêque l'approuva fort et le proposa au roi, qui, par conséquent, l'approuva aussi. M. le duc prêta serment et

---

1. Le duc de Bourbon.



tout était consommé une heure après la mort du duc d'Orléans.

L'évêque de Fréjus aurait pu, dès lors, s'emparer du ministère tout aussi facilement qu'il le fit donner à M. le duc. Ses amis le lui conseillèrent, mais le prélat, plein d'ambition pour l'effectif du pouvoir, ne crut pas devoir manifester si brusquement ses vues et se flattait de gouverner sourdement sous le voile d'un prince dont il connaissait l'incapacité. En cas de mécompte, il savait, et prouva bien depuis, qu'il était en état de détruire son ouvrage, s'il avait lieu de se repentir de l'avoir fait.

Les sentiments que fit naître la mort du duc d'Orléans, furent très différents suivant les divers intérêts. Ses familiers disaient que la France perdait un grand prince, parce qu'il leur prodiguait les grâces et qu'ils soupaient agréablement avec lui.

Les dévots de profession parlaient avec complaisance de cette mort, comme d'une punition visible de Dieu. Les âmes pieuses en gémissaient.

Le militaire, et surtout le subalterne qui fait le corps et l'âme des troupes, désespéré de voir les distinctions, les grades donnés à la protection, à l'intrigue, ou vendus par les courtisans ou les femmes, humilié d'avoir à respecter plus un commis des bureaux qu'un maréchal de France, soupirait après un changement d'administration qui n'arriva point.

La classe moyenne des citoyens, plus attachée à l'État et aux mœurs, voyait le fruit de son économie perdu, les fortunes patrimoniales renversées, les propriétés incertaines, le vice sans pudeur, la décence méprisée, le scandale en honneur. On était réduit à

regretter jusqu'à l'hypocrisie de la vieille cour. On ne peut nier que la régence ne soit l'époque, la cause principale et n'ait donné l'exemple et le signal d'une corruption sans voile.

D'ailleurs, cette régence, prétendue tranquille, mérite-t-elle cet éloge, pour avoir conservé ou acheté la paix au dehors, quand elle a bouleversé et mis tout l'intérieur en combustion ? Les Anglais seuls auraient peut-être regretté le duc d'Orléans, s'ils n'avaient pas trouvé les mêmes complaisances sous le ministère suivant.

Lorsque le duc de Chartres apprit la mort de son père, il était chez une maîtresse qu'il entretenait par air et qu'il quitta bientôt par remords. Il se rendit sur-le-champ à Versailles, ne s'avisa pas de rien disputer à M. le duc et, peu de jours après, prit le titre de duc d'Orléans. J'en aurai peu d'autre chose à dire. Ce prince, qui, dans sa petite débauche de passage, avait toujours conservé des sentiments de religion, fut si frappé de la mort subite de son père, qu'il prit tout à coup un parti extrême et se jeta dans une dévotion monacale, où il a persévéré jusqu'à la mort.



II

MONGEZ

---

VIE PRIVÉE  
DU CARDINAL DUBOIS





## VIE PRIVÉE

### DU CARDINAL DUBOIS

---

Le 30 septembre 1687, l'abbé Dubois fut nommé précepteur du duc de Chartres <sup>1</sup>.

N'ayant aucun surveillant pour l'éducation du prince, il se forma un système capable de le perdre à jamais ou de préparer les voies à la brillante fortune qu'il fit depuis. Il s'attacha donc à perfectionner les heureuses dispositions que son élève avait apportées pour l'étude, afin que l'éclat en rejaillît sur lui-même. Pendant ce temps, il ne négligea aucune occasion, aucun moyen de s'insinuer dans ses bonnes grâces et de l'accoutumer à le regarder comme un serviteur voué à lui uniquement et un autre lui-même. Pour remplir le premier objet, l'abbé Dubois appela auprès du prince plusieurs savants, dont l'entretien était pour lui une source de lumière et d'instruction. La cour, témoin des succès de l'élève, en conçut les plus

---

1. Le futur Régent, qui, à la mort de son père (Monsieur), prit le nom de duc d'Orléans.

hautes espérances et le précepteur en sentit les effets. Il obtint, le 26 septembre 1689, l'augmentation de ses appointements, à l'occasion de quelques conférences d'histoire et de géographie, tenues à Saint-Cloud. Il reçut une gratification de quinze cents livres, convertie depuis en pension et réunie à ses appointements; c'est ainsi que, de mille et quinze cents livres qu'il avait eues du vivant de M. de Saint-Laurent, il s'éleva jusqu'à quatre mille cinq cents livres d'appointements.

Comme sa place pouvait être supprimée et qu'on pouvait tout craindre dans une cour aussi orageuse que l'était le Palais-Royal du vivant de Monsieur, l'abbé Dubois chercha à s'assurer une retraite en cas de besoin, car on ne peut attribuer qu'à cette prévoyance l'ardeur avec laquelle il sollicita la principauté de Saint-Michel, vacante par le décès de son ancien maître, l'abbé Faure. Il l'obtint, M. Segnelai lui fit donner la dispense de résider, par un arrêt du Conseil, du 17 avril 1690, à cause du service qu'il rendait au duc de Chartres pour ses études.

Sa première ambition et son unique occupation étaient cependant de s'attacher son élève. Pour y réussir, il étudiait l'esprit et le cœur de cet illustre pupille. Y ayant découvert un penchant décidé pour les plaisirs et le beau sexe, l'adroit précepteur s'en servit habilement. De l'aveu de tous les historiens de ce temps, il favorisa en lui ce funeste penchant et fournit sans cesse de l'aliment à ses désirs toujours renaissants. On le voyait souvent, enveloppé dans un manteau, attendre à la petite porte du Palais-Royal, qui donne dans la rue de Richelieu, de jeunes grisettes, de petites lingères, des couturières, des coiffeuses, de jolies blan-

chisseuses et brodeuses, à qui il donnait rendez-vous et qu'il conduisait ensuite par un escalier dérobé à l'appartement du prince. Il continua presque jusqu'à la mort cet infâme métier, qui fit attacher à la porte de l'église Saint-Honoré ce distique le jour de sa sépulture :

Rome rougit d'avoir rougi  
Le m..... qui gît ici.

Il lui dut, sans doute, sa nomination à un canoncat de Saint-Honoré, qui l'obligea à se faire recevoir maître ès arts, et l'abbaye d'Airvault que Louis XIV lui donna, à la recommandation du duc de Chartres. Ce prince l'emmena avec lui au siège de Mons, en 1691, où le roi était en personne, et porta à six mille livres ses appointements, par une gratification qu'il lui accorda pour les frais à faire en le suivant dans ses campagnes.

Les bontés du prince l'enorgueillirent au point de méconnaître sa famille, car un sieur Dubois, son cousin germain et boursier du collège de Saint-Michel, ayant obtenu la permission de le suivre au siège de Mons, et ayant fait la dépense d'un surtout de baracan<sup>1</sup> avec des boutons de cuivre doré, se préparait à partir. « Changez de nom, lui dit alors l'abbé, et ne vous appelez pas Dubois. » Le jeune médecin fut piqué de la proposition, refusa, en colère, de faire ce que son cousin désirait et lui répondit fermement qu'étant son parent, bien loin de lui être à charge, il ne pourrait que lui faire honneur et qu'au reste, il envoyait au

---

1. Baracan ou bouracan : étoffe de laine.

diabla la parenté et le voyage. L'abbé fut si outré de cette résistance que, pour faire oublier son origine, il changea son nom de Duboys en celui de Dubois, par un *i* voyelle, prétendant que l'*y* sentait le collège. « Il faudra cependant, lui dit à ce sujet un courtisan, que vous songiez à entrer dans un autre collège, celui des cardinaux », à quoi il répondit avec une feinte modestie : « Moi ! je suis immédiatement au-dessous de rien. » Ses ennemis firent plusieurs railleries sur ce changement de nom et distinguaient la filiation des Dubois : n° 1, *Duboys* de canule, père du cardinal ; n° 2, *Dubois* pourri, l'abbé, et *Dubois* de haute futaie, son frère, grand, long et mince ; n° 3, *Dubois* de tremble, ses neveux, l'un était le chanoine, grand bredouilleur, et l'autre ne pouvait proférer une seule parole sans glousser comme une poule ; l'un et l'autre étaient saisis de frayeur à la vue de leur oncle et de ses emportements.

Ils l'ont rendu célèbre à plus d'un titre, ainsi que ses jurements. Toute la France connaît des anecdotes à ce sujet et c'est ce qui nous enhardit à rapporter ses expressions dans toute leur énergie : assuré que personne ne s'en étonnera et qu'on les aurait supposées, si elles ne se fussent pas trouvées dans ses mémoires. C'est à cette malheureuse habitude de profaner perpétuellement le nom de Dieu dans ses discours, qu'a rapport le trait suivant qui a retenti dans tout le royaume.

Pendant une des assemblées que le cardinal Dubois et d'autres prélats tenaient chez le cardinal de Rohan, au sujet de la constitution, il s'éleva une dispute dans l'antichambre entre les laquais de Nosseigneurs. On

voulait savoir qui de ces prélats était le plus élevé en dignité. On citait en conséquence l'archevêque de Lyon, primat des Gaules, celui de Vienne, primat des primats, celui de Strasbourg, cardinal pour lors et grand aumônier de France; enfin, quelqu'un crut renchérir en parlant de l'archevêque de Reims comme d'un duc et pair, ayant l'honneur de sacrer le roi. « Halte-là, s'écria Ruffin, un des laquais du cardinal Dubois, tu nous la baillies belle; ton maître sacre le roi, mais le mien est bien plus que lui, car il sacre Dieu tous les jours. » Cette réponse fut bientôt sue de toute la capitale et de S. A. R.<sup>1</sup> qui en rit à gorge déployée.

Pendant le siège de Mons, M. le duc de Chartres, voulant s'amuser aux dépens de son précepteur, le prit au lit et, le portant en chemise dans ses bras au travers du camp, disait à tous ceux qu'il rencontrait : « Voilà le drôle, voilà le curé... » etc. L'abbé, ne pouvant se défendre, attendit le moment où le prince se débarrassa de ce fardeau et le planta sur ses jambes. Il saisit alors la canne d'un des spectateurs et dit au prince, qui avait alors repris la sienne : « Monseigneur, faisons une botte. C'est ainsi, ajouta-t-il insolemment, en parlant aux spectateurs placés derrière lui, qu'il faut être de tous métiers avec ces gens-là. »

Le même prince étant à l'armée, voulut entendre la messe et, comme elle allait commencer, il envoya un de ses officiers avertir l'abbé Dubois; mais il le rappela sur-le-champ et lui dit de n'y pas aller, ajoutant que ce n'était pas la peine, l'abbé ne se souciant guère

---

1. Son Altesse Royale, le régent.



de la messe. Il y allait cependant quelquefois. Un dimanche, entre autres jours, auquel le clerc de chapelle avait oublié de mettre un carreau<sup>1</sup> sur le prie-Dieu du prince, l'abbé dit tout haut : « Un carreau à Monseigneur » et, comme on tardait à l'apporter : « Cela est étrange, s'écria-t-il, est-il possible qu'il n'y ait pas ici un valet de carreau ? » C'est là une de ses turlupinades dans lesquelles il se plaisait à faire briller la vivacité de son esprit.

La même cérémonie lui fournit encore une occasion de dévoiler sa manière libre de penser sur la religion : ayant défendu un samedi saint à Purel, son valet de chambre, de sortir le lendemain matin avant qu'il l'eût appelé, celui-ci entendit sonner onze heures et crut pouvoir assister à une messe basse à Saint-Honoré. Il revint sur-le-champ, mais il trouva son maître levé et celui-ci s'emporta violemment contre lui, en disant que son service devait être préféré à celui de Dieu même.

On ne tarda pas à s'apercevoir de l'effet que produisait sur son élève l'irréligion de l'abbé Dubois. Louis XIV, qui avait remarqué avec attendrissement la piété du duc de Chartres dans sa première jeunesse, le trouva fort dissipé depuis sa campagne. Sortant un jour de la chapelle où il en avait été plus frappé qu'à l'ordinaire : « Mon frère, dit-il à Monsieur, d'où vient ce changement ? quelle religion a donc mon neveu ? je ne le reconnais pas. — Faut-il s'en étonner ? répondit Monsieur, il a la religion de son précepteur qui n'en a guère lui-même. »

---

1. Un coussin.

Ses emportements fatiguaient cependant le prince et il disait en s'en plaignant : « Morbleu ! notre Tullois est vif, il aura affaire à moi, il est trop pétulant. » Souvent il le renvoyait, mais celui-ci, connaissant la facilité du prince, se représentait un moment après et obtenait sa grâce. Ses amis savaient même lui faire un mérite de ses vivacités auprès de son illustre élève : en disant que ses emportements ne venaient que d'un violent attachement à son service et à ses intérêts. Mais l'adroit précepteur voulait, par ces scènes répétées tous les jours, plier à son joug l'esprit du duc de Chartres et l'entretenir dans cette dépendance qu'il a paru porter impatiemment quelquefois, mais qu'il n'a jamais secouée entièrement. Aussi l'abbé était-il si persuadé de cet ascendant que, sachant le prince refroidi par une absence assez longue, il dit à ses confidents : « Le charme est levé, l'amitié n'est qu'une habitude; tant que j'ai été sur ses épaules, je l'ai mené bon train, je ne dois pas quitter prise, et il faut que je retourne auprès de lui. »

L'abbé était le premier à plaisanter sur ses jurements. Le duc de Chartres ayant à lui parler l'envoya chercher à l'hôtel de Mélusine, où il logeait, et lui fit recommander de venir au plus tôt. Par affectation et pour établir une espèce de familiarité avec ce prince, l'abbé se fit attendre quelque temps après lequel il arriva. Le prince, qui s'était impatienté, lui demanda brusquement la cause de ce retard. « Ma foi, monseigneur, répondit l'abbé, je vous dirai naïvement la vérité; j'étais occupé à regarder par le trou de ma serrure et à écouter mes gens qui se plaignaient de moi et disaient en pestant : Quel chien d'abbé ! c'est un

furieux que notre maître ! il jure comme un charretier ; c'est un scélérat ! » « Tes gens, reprit le prince, te connaissent donc bien. Au reste, ils ont raison. »

Les jurements et les expressions les plus sales ne faisaient pas seuls l'ornement de sa conversation : on lui a reproché avec fondement d'employer fréquemment le mensonge, c'est pourquoi Mme de Hautefort disait de lui : « Si jamais il sort une parole vraie de sa bouche, ce sera la première et je la ferai placer respectueusement dans un reliquaire. » C'était avec raison, car en entamant quelque négociation il commençait ordinairement par cette exhortation à ses associés : « Ne dites mot et laissez-moi mentir, nous nous en tirerons. » Il ne réussit pas toujours par cette méthode, et elle échoua contre la finesse de M. d'Argenson<sup>1</sup>. L'abbé, lassé d'une de ses maîtresses, connue sous le nom de *Fouine*, dont il croyait avoir à se plaindre, chercha des prétextes pour engager ce magistrat à l'envoyer au Mississipi qui était alors l'égout de Paris. Mais ce fut en vain et l'abbé racontant à quelque ami le mauvais succès de ses mensonges, et celui-ci lui représentant qu'il s'était compromis avec ce magistrat : « Je m'en moque, répliqua-t-il, il en croira ce qu'il voudra. »

Donnant un jour à souper à M. d'Arcy, gouverneur de son élève, et au célèbre abbé de Saint-Pierre, ne cessa de leur raconter des aventures supposées et d'y joindre les détails les plus scandaleux. « — Tu n'y penses pas, l'abbé, lui dit le marquis d'Arcy, cette conversation n'est guère ecclésiastique. — Bon !

---

1. Alors lieutenant de police, plus tard garde des Sceaux.

bon, répondit-il en ricanant, ce n'est rien, je ne suis encore que dans les ordres mineurs. »

Il traitait aussi légèrement la probité et la bonne foi et ses mémoires nous en fourniront plus d'un exemple. Ceux qu'il donnait au duc de Chartres étaient intitulés plaisamment : *Partie des dépenses faites par moi pour monseigneur. Total, etc.* Le prince ne les regardait pas, les jetait au feu et payait. Aussi l'abbé appelait-il ces petites dépenses des rogatons, des choses qui n'ont point de nom.

Il en usait aussi cavalièrement avec ses amis et entre autres avec un sieur Monbrun, marchand de drap, chez qui il mangeait habituellement. Le frère de ce marchand était établi à Londres et lui envoya en présent un très beau cheval anglais. N'ayant point d'écurie, le sieur Monbrun pria l'abbé, qui était répandu dans Paris, de lui en procurer la vente. Ce qu'il fit, en lui vantant beaucoup ses talents pour le négoce et en lui proposant de lui donner d'avance le prix du cheval. Le marchand se reposa aveuglément sur lui et fit conduire l'animal dans l'écurie de l'abbé Dubois. Celui-ci le vendit bientôt à un officier de Monsieur pour le prix de quinze cents livres et en remit six cents au sieur Monbrun en l'assurant que le cheval avait été vendu avantageusement. Mais ce marchand, se promenant peu de jours après dans le jardin du Palais-Royal, s'assit par hasard auprès de quelques officiers de Monsieur. Ceux-ci s'entretenaient de l'achat d'un cheval anglais vendu quinze cents livres à un de leurs camarades par l'abbé Dubois. Le sieur Monbrun se mêla dans la conversation et, s'étant bien assuré du fait par les détails, alla s'en plaindre à l'abbé.

Le mensonge fut la ressource du vendeur : il nia effrontément le fait et garda neuf cents livres pour ses peines.

Louis XIV, qui avait remarqué dans son neveu un air dissipé et évaporé, apprit dans ce temps-là par la voix publique que cet air était soutenu par un dérèglement de mœurs auquel il fallait mettre des bornes. Ces bruits étaient fondés, car on entreprendrait vainement de raconter les amours de ce prince; lui-même n'aurait pu le faire. Toutes les jolies personnes qu'il pouvait découvrir méritaient ses hommages et ses valets de chambre travaillaient de concert avec son précepteur à lui en offrir tous les jours de nouvelles. On disait publiquement que l'attachement pour son maître et le zèle pour sa sûreté portaient l'abbé à éprouver lui-même les objets qu'il plaçait sous ses yeux. L'exactitude de ses recherches et son habileté à dresser des embûches étaient telles que le quartier Saint-Honoré était devenu redoutable pour toutes les femmes qui joignaient quelques agréments à la jeunesse. Les mères qui étaient jalouses de leur réputation et de l'honneur de leurs filles évitaient avec soin le voisinage du Palais-Royal et passaient les jours et les nuits à veiller leurs enfants.

Le prince, emporté par un tempérament fougueux et secondé par le conseil et les soins de son précepteur, se laissa bientôt des plaisirs qu'on lui procurait dans son hôtel. Il se transporta dans ces endroits que la politique tolère pour éviter de plus grands maux et qui sont consacrés à l'incontinence publique. Il se flattait de trouver plus d'agrément et de voluptés avec ces prêtresses exercées des la plus tendre jeunesse aux mystères de l'amour qu'avec les innocentes vic-



times qu'on lui avait jusqu'alors sacrifiées, mais craignant que le respect dû à son rang n'empêchât ces viles prostituées de se livrer aux raffinements de débauche dont elles se font une habitude, il cachait soigneusement toutes les marques de sa dignité, allait chez elles, souvent seul, toujours peu accompagné et dans la première voiture de louage qui se présentait à lui. Pour veiller à sa sûreté, M. d'Argenson, lieutenant de police, si célèbre par l'ordre qu'il a établi dans Paris et par la manière dont il a perfectionné les établissements de M. de la Reynie, le faisait suivre assidûment. L'on plaçait même, par son ordre, une compagnie du guet aux environs des temples où le prince allait ainsi sacrifier dans le silence et l'obscurité.

Quoique Louis XIV eut donné assez d'exemples d'inconduite, s'il avait eu connaissance des débauches du duc de Chartres, il aurait cependant employé son autorité à les faire cesser. Mais, en ignorant les détails, il crut que le mariage y mettrait un frein. Il chercha dans sa famille une princesse pour l'unir à son neveu et jeta les yeux sur une des filles de Mme de Montespan. Madame, fille de l'Electeur Palatin, princesse plus recommandable encore par son zèle pour les sciences et les arts que par sa naissance, s'opposa ouvertement à cette alliance, qu'elle regardait, disait-elle hautement, comme une flétrissure imprimée à son sang toujours pur et à celui de son époux. Elle employa tout ce qu'elle avait de crédit et d'autorité sur l'esprit du duc de Chartres pour l'empêcher d'y consentir et l'exhorta à tout souffrir plutôt que d'accepter une princesse qu'on n'aurait, disait-elle, pas offerte à un prince étranger.

*Le factotum.*

La mort de Monsieur ayant mis son élève en pleine possession des biens, titres et honneurs dus à sa naissance, celui-ci fut obligé de se mettre à la tête des affaires. L'abbé Dubois, sans avoir de titre particulier dans sa maison, puisque le prince n'avait plus besoin de précepteur, sans même y demeurer, eut la meilleure part aux arrangements que cette mort occasionna. Par le conseil de l'abbé, le duc d'Orléans, qui succédait à son père en tout, excepté au nom seul de Monsieur, continua d'avoir un conseil, un chancelier garde des sceaux, un capitaine des gardes, des Suisses, des gentilshommes et des pages. Il ne fit aucun changement dans ses officiers; tous continuèrent à le servir dans les mêmes grades et avec les mêmes appointements. Les affaires de sa maison fixèrent un moment son attention; il se fit rendre compte de ses revenus, des dettes, des pensions et établit un ordre tel qu'il put s'acquitter, continuer les libéralités de son père, sans rien retrancher des dépenses ordinaires et nécessaires.

Pour récompenser l'abbé de ses conseils et de son travail, le duc d'Orléans lui donna une charge de maître des requêtes, qu'il vendit en 1721. Celui-ci continua les fonctions de secrétaire de ses commandements, qu'il avait exercées dans les campagnes de Flandre. Mais sous le titre modeste de secrétaire, l'abbé Dubois faisait tout dans la maison d'Orléans : il était le canal des grâces et le conseil intime du prince. Aussi M. Le Bon, qui avait été précepteur de M. de

Barentin et fut depuis archidiacre de Soissons, disait de lui : « Il s'insinue dans les secrets de la maison d'Orléans, pour se rendre ensuite redoutable par les connaissances qu'il acquiert tous les jours, comme les parasites de Juvénal; mais, ajoutait-il, il ne fera jamais rien de bon, mettant trop de moyens entre lui et la fin qu'il se propose; il a d'ailleurs un esprit trop turbulent et trop inquiet. »

Il eut soin de former au prince une société capable de l'amuser et de le distraire jusqu'au moment où il plairait au roi d'employer ses talents. La plupart de ceux qui la composaient étaient attachés à sa maison et s'étaient conformés d'avance aux inclinations de leur maître : tous étaient gens de plaisir et de bonne humeur. Celui qui paraissait primer et qui conserva toujours l'amitié du duc d'Orléans était le marquis de la Fare. Bel esprit et philosophe, il ne pouvait manquer de lui plaire. Les conversations amusantes, quelquefois passionnées, des débauches délicates et parfois licencieuses étaient de son goût et il y faisait bien son personnage. L'indolence délicate des vrais disciples d'Epicure formait son caractère particulier. Du reste, plein d'honneur et de probité et incapable de se permettre aucune action dont il pût rougir. Le marquis d'Effiat, le comte de Simiane, le comte de Clermont, le chevalier de Conflans, avaient étudié le caractère du marquis de la Fare, en s'efforçant de l'imiter; mais ils n'y avaient que médiocrement réussi.

A ces aimables débauchés qui étaient attachés d'office à la maison d'Orléans, plusieurs seigneurs se joignaient pour grossir cette cour. Le vicomte de

Polignac, le marquis de Nesle et leurs épouses y étaient fort assidus. L'abbé de Grancei, frère du comte de Médavy, mort maréchal de France, prenait plaisamment la qualité de leur aumônier; mais la gaieté et la vivacité de son esprit lui assignaient un rang plus élevé. Louis XIV, informé sans doute du sujet de leurs entretiens et de leurs jeux, n'en prit aucun ombrage et cette petite cour ne mérita pas sa jalousie, comme celle de Monsieur l'avait excitée tant de fois.

L'abbé Dubois était l'âme du Palais-Royal et cette société avait pour lui des égards proportionnés à la familiarité dans laquelle il vivait avec le maître. Elle était si grande que Son Altesse Royale, causant un jour avec la demoiselle Hébert, la folle de Monsieur, l'abbé dit tout haut : « Voilà deux personnes faites l'une pour l'autre. » Le prince vint à lui pour folâtrer et jouer à son ordinaire. Mais celui-ci le repoussa en disant : « Monseigneur, retirez-vous, s'il vous plaît, vous grandissez si fort que je n'aime pas à vous voir auprès de moi; on ne paraît auprès de vous que des mirmidons. » Il avait pour système d'essayer son crédit et son pouvoir sur ceux avec qui il vivait, par des brusqueries et des boutades affectées. Allant un jour à pied à Versailles, par le bois de Boulogne avec un de ses amis, il lui prit subitement envie d'estocader. Il se saisit de l'épée de son ami, lui laisse le fourreau pour la défense. Celui-ci, plus exercé que l'abbé au manie-ment des armes, para toutes les bottes franches, et l'ayant saisi par le milieu du corps, il l'étendit dans un fossé.

C'était dans ses promenades qu'il laissait échapper quelquefois des principes sur lesquels sa politique

était fondée, mais qui ne seront jamais adoptés par les honnêtes gens. Il faisait encore à pied le voyage de Versailles accompagné d'un ami et du célèbre mécanicien, le Père Sébastien, de l'Académie des Sciences, avec lesquels il faisait souvent cette route, et couchait au château de Versailles, dans le lit de l'évêque de Tournai. La conversation ayant été amenée sur le service des princes et des grands, l'abbé leur demanda pourquoi ils se trouvaient placés auprès de ces personnages illustres ? On lui répondit naïvement et sans finesse : « Pour les servir avec fidélité. — Bon, bon, répliqua-t-il sans hésiter, vous l'entendez bien, nous ne sommes auprès d'eux que pour *griveler* ce qu'ils ont de plus beau et de meilleur... *si vous ne voulez pas du bien d'autrui, vous n'en aurez jamais vous-mêmes.* »

Aussi rapportait-il souvent avec joie la maxime suivante qu'il disait avoir adoptée. Le docteur Morelli, médecin italien de Milord Sandwick, qui était écuyer de la reine Anne, lui dit un jour le conseil qu'il avait donné à son fils à son entrée dans le monde : « Mon fils, joue des tours, fais des niches et des malices tant que tu voudras, ce sera bien employé; faits comme ils le sont, les hommes le méritent bien; mais ne t'avise jamais de faire du bien à personne, car il ne t'en arriverait que du mal. »

Madame, ouvrant un jour son cœur à un seigneur qu'elle aimait, lui dit à l'oreille une autre grande maxime de l'abbé Dubois : « Mon fils, dit-elle, m'a appris une belle leçon que lui donne souvent son digne précepteur, *c'est que, pour devenir un grand homme, il faut être un grand scélérat.* » On ne s'étonnera donc



pas en l'entendant dire à ses fermiers qu'il pressurait horriblement : « On m'a donné ce bénéfice pour me valoir tant de rentes, il faut aller jusque-là, et je n'en saurais rien rabattre. »

Il alla visiter son abbaye de Saint-Just en Picardie, et, entre autres intrigues amoureuses qu'il y eut, la suivante manqua de le perdre. Comme on faisait la cuisine dans sa maison abbatiale, il eut occasion de voir une petite paysanne chargée d'aider aux cuisiniers. La trouvant jolie, il lui fit toute sorte d'agaceries et ne manquait pas, lorsqu'elle passait devant les fenêtres, de lui faire des signes pour l'engager à monter dans son appartement. Mais cette jeune fille, honteuse et modeste, baissait les yeux, feignant de ne pas voir. Celui-ci, désespéré de l'inutilité de ses poursuites et la voyant un soir travailler dans la cour à la lumière, imagina un stratagème digne de sa longue expérience. Il souffla sa lumière et appela cette fille pour l'allumer. Cette paysanne obéit sans aucun soupçon; mais les propositions de l'abbé lui ouvrirent les yeux et sans doute qu'elles la séduisirent, car l'entrevue fut longue et eut des suites évidentes,

L'abbé continua de la voir pendant le reste de son séjour, et le secrétaire qui nous sert de guide assure qu'avant de l'introduire dans sa couche abbatiale, il la lavait des pieds à la tête avec de l'eau tiède et la frottait ensuite avec de l'eau de rose. Mais il oublia en partant tous les sacrifices qu'elle lui avait faits et l'abandonna sans lui laisser de quoi subvenir aux frais de ses couches. Tout le pays étant informé de ce scandale, le prieur de Saint-Just écrivit à l'abbé pour lui faire des représentations et l'engager à secourir

cette malheureuse qui, ne sachant aucun métier et réduite à demander l'aumône, était dans l'occasion de se livrer à l'incontinence publique. L'abbé ne répondit pas à une lettre si sage, mais accourut à l'abbaye et, sans voir une seule fois les religieux, emmena la fille à Saint-Denis où elle accoucha d'un garçon. Le curé de Sainte-Croix, paroisse de Saint-Denis, instruit de cet événement et dévoué à l'abbé, baptisa l'enfant sous le nom de Le Vasseur, son laquais de confiance, qui fut le père putatif. Un grand repas, auquel assista le véritable père, récompensa le curé de sa complaisance et l'abbé eut soin depuis de la mère et de l'enfant.

C'était le seul article de dépense qui pût faire violence à son avarice : aussi disait-il ouvertement : « Toutes les épargnes vont là. » Cependant il cachait son revenu avec grand soin et, selon son neveu, il en agissait ainsi pour obtenir sans cesse de nouvelles grâces de Son Altesse Royale. Mais un officier de la Maison, qui connaissait à fond cet abbé, disait avec raison : « Son revenu a beau être secret, la dépense l'est encore davantage. » Il multipliait prodigieusement ces sources de dépenses secrètes et Le Vasseur, son confident, l'accompagnait quelquefois les soirs. Toujours à pied et le plus souvent déguisé, il se rendait dans les recoins les plus cachés de la capitale et montait jusqu'aux étages les plus élevés des maisons. Ce laquais racontait, depuis, chez l'abbé de la Fare-Lopis, dont il était devenu cocher, que dans plus d'une rencontre son maître avait été maltraité et battu. Aussi ajoutait-il que le cocher de M. de Verthamont, le grand pensionnaire des chanteurs du Pont-Neuf,

avait eu en vue l'abbé Dubois lorsqu'il composa cette chanson qui eut tant de vogue :

Monsieur l'abbé. où allez-vous ?  
 Vous allez vous casser le cou ;  
 Vous allez sans chandelles,  
 Eh bien !  
 Pour voir les demoiselles ;  
 Vous m'entendez bien. Etc.

Il n'était pas plus retenu pendant le jour, car des ecclésiastiques de la paroisse de Saint-Sulpice ayant remarqué, dans leurs visites de malades, le carrosse de l'abbé Dubois, qui était, toutes les après-dîner, arrêté devant la porte d'une jeune demoiselle, jusqu'à la nuit, se crurent obligés de l'avertir du scandale que cette conduite offrait à tout le quartier. L'abbé Dubois arriva peu de temps après leur sortie et fut instruit de cette conversation par la demoiselle, qui ajouta qu'il la déshonorait : « — C'est bien toi plutôt qui me déshonore », lui répondit-il en jurant et la traitant de « carogne ». Ces visites scandaleuses produisirent cependant des rejetons à la famille de l'abbé. Tant qu'il vécut, il eut le crédit de les ensevelir dans l'oubli : mais à sa mort le clerc de l'Œuvre de Saint-Sulpice vint demander à son curé s'il pouvait délivrer les extraits de baptême qui avaient été le fruit de la familiarité du cardinal avec la demoiselle. L'ordre en fut aussitôt expédié et on les remit au sieur Patu, intendant de son Eminence, chargé des affaires de la succession.

Pour ne pas interrompre la suite chronologique de cette histoire, nous allons placer ici l'abrégé des recherches amoureuses qui occupèrent l'abbé Dubois

pendant l'inaction où la jalousie et la haine de madame de Maintenon firent languir S. A. R. depuis son retour d'Espagne jusqu'à la mort de Louis XIV. Parmi celles dont l'abbé eut le moins à s'applaudir, on doit placer l'attachement du prince pour la Desmarets. Cette célèbre comédienne possédait au sup<sup>er</sup>ême degré tous les raffinements de la débauche et son ardeur effrénée pour les plaisirs de l'amour était passée en proverbe. Elle avait su s'attacher le prince qui l'avait d'abord aimée de bonne foi et il ne la négligea qu'au moment où il s'aperçut du nombre et de la qualité de ceux qu'elle lui donnait pour substituts. Lui seul les ignora longtemps, mais Louis XIV les connaissait en détail. Ce fut là ce qui l'empêcha de reconnaître l'abbé de Saint-Albin, que le duc d'Orléans avait eu de cette comédienne. Tout le monde sait le propos effréné qu'elle tint au prince pendant sa grossesse. Celui-ci, se réjouissant de voir naître un fruit de ses amours, lui dit un jour, en frappant sur son ventre : « — Bon, cela va bien. — Oui, monseigneur, répondit-elle, mais il manque encore les cheveux à cette poupée et je vous prie de les faire l'un après l'autre. »

Le prince regarda cette prière comme l'effet d'un violent amour, c'est pourquoi il travailla à la rendre efficace. Mais il adressait ses offrandes à une divinité insatiable ; de manière qu'épuisé de fatigues il tomba dangereusement malade. L'abbé Dubois, inquiet de l'état du prince, crut le moment favorable pour le détacher de cette odieuse sirène. Il fit venir auprès de lui un page, qui, ayant été envoyé chez la Desmarets, pour lui dire de venir à Saint-Cloud, l'avait trouvée avec le comédien Baron et avait été chargé, par elle,

de lui supposer une incommodité qui pût l'en dispenser. « — Avez-vous donc oublié, dit l'abbé à son ancien élève, ce que c'est que cette femme ? Une ingrate, une perfide, qui, non seulement vous préfère un comédien, mais encore ruine votre santé. — C'était bon autrefois, répondit le prince, mais les temps sont bien changés. — A présent même, reprit l'abbé, et le page que vous lui avez envoyé a encore trouvé cet indigne rival avec elle. C'est même pour lui que vous êtes privé de sa vue. Voyez le bel honneur, ou si vous l'aimez mieux, le beau plaisir. — Si cela est, dit le prince, elle me trompe : mais quand tu me dirais vrai, que veux-tu que j'y fasse ? Ce trait et le compliment qu'elle m'a fait prouvent que son cœur est à Baron et son corps à moi. Il est si beau que je voudrais actuellement le voir et que je ne m'embarrasserais guère de ceux qui l'auraient vu. »

L'abbé, résolu à pousser à bout son maître et de l'arracher de ce gouffre, reprit la conversation sur le même ton. « — Comme je sais, répliqua-t-il, qu'elle vous fatigue plus en un jour qu'une autre en quatre, vous renoncerez, s'il vous plaît, à ce commerce : il faut faire vie qui dure. — Erreur, s'écria vivement le prince, vie qui dure est une vie qui ennuie ; j'aime mieux l'abréger avec un objet que j'aime, que la prolonger avec celui que je n'aime pas. — Quoi ! vous aimeriez encore une femme qui avoue elle-même que son cœur n'est pas à vous ? — Que m'importe, si le reste est à moi : mais, crois-moi, cela est bon pour le discours et quand nous sommes ensemble elle sait fort bien dire que je vaud mieux que Baron n'a jamais fait. — Fort bien, ce n'est pourtant pas ce que vous



m'avez fait entendre depuis que vous avez renoué avec elle : mais, d'après cet aveu, ne croyez pas que je vous laisse continuer. Votre santé, je dirai plus, votre honneur, votre délicatesse, que la conduite de cette femme blesse un peu trop ouvertement, me font espérer que vous ne la verrez absolument plus. » L'abbé obtint enfin ce qu'il désirait, mais à condition qu'il dédommagerait amplement Son Altesse Royale du sacrifice qu'il venait d'exiger. Il le lui promit en l'assurant qu'il avait en vue trois ou quatre jolis minois pour la belle saison, à Saint-Cloud et qu'il lui ferait bientôt oublier la Desmarets.

Le prince partit sur ces belles assurances et se rendit, seul, à ce palais enchanté, que les naïades et les tritons semblent avoir construit pour en faire le séjour d'Amphitrite. Il ne languit pas longtemps, car l'abbé lui amena, le lendemain, trois jolies bourgeoises qui étaient tombées dans ses filets. Vouloir peindre tous les plaisirs que le prince et son grand pourvoyeur goûtèrent avec elles pendant l'été, serait au-dessus des forces de tout écrivain.

Les peines et les fatigues qu'occasionnaient à l'abbé Dubois l'inconstance de son maître et ses désirs toujours renaissants usaient sa santé peut-être autant que ses débauches. Il était assujetti dès le temps que nous décrivons à un régime très austère, car il buvait le matin des eaux de Forges ou de Balaruc, à cause d'une rétention d'urine à laquelle il était sujet. Son dîner consistait dans une soupe cuite sans sel et des viandes bouillies ou rôties, sans qu'on lui permît aucun ragoût. Il buvait d'ailleurs très peu de vin et ne mangeait ordinairement le soir que des œufs frais, ou un biscuit

du Palais-Royal. Quand il n'avait pas eu d'appétit à dîner, il s'en dédommageait à souper par un poulet.

C'est à lui qu'est arrivée l'aventure suivante, répétée tant de fois. Ayant employé tout un après-dîner et une soirée à écrire, il demanda son poulet; mais le chat l'ayant trouvé abandonné au sortir de la broche l'avait mangé et n'avait respecté que les os. Genty, valet de chambre de l'abbé, ne trouvant plus le poulet et craignant les emportements de son maître, imagina un expédient singulier pour se tirer de ce mauvais pas. Il rassemble les os sur une assiette et, jouant l'étonnement, il dit à l'abbé que le poulet était mangé depuis longtemps et qu'il avait soupé. — Comment, soupé, et je meurs de faim! — Mais, Monsieur, il est cependant très vrai que vous avez mangé votre poulet et qu'en voilà les os sur votre assiette. » Grande altercation entre le maître et le valet menteur. La tempête, les jurements, les menaces suivirent, mais en vain; celui-ci n'en voulut jamais démordre. — Eh bien! dit alors l'abbé d'un ton de voix faible et plaintif, qu'on me couche donc, puisque j'ai soupé. »

Il prenait habituellement du lait d'ânesse et, pendant le mois de mai, il ne vivait que de lait de vache. C'était pour lui adoucir le sang que les médecins lui prescrivaient la diète blanche. Mais ils travaillaient sans fruit. La plus légère contradiction le mettait hors de lui, le feu sortait de ses yeux et un torrent d'injures et de jurements de sa bouche. Il ne parlait jamais que de tuer, de jeter par les fenêtres et de faire pendre sans distinction de gens et de qualité. Il s'apaisait ensuite aussi facilement qu'il s'était emporté et sa vie n'était qu'une alternative de colère et de modération,

Un laquais qui, sur cette réputation, n'était entré chez lui qu'en tremblant, eut, à son arrivée, huit jours de calme. Il s'en félicitait auprès de ses camarades, les assurant que, bien loin de l'avoir trouvé violent et emporté, il lui paraissait doux comme un agneau : « Patience, lui répondirent-ils, patience, ton tour arrivera bientôt. » En effet, s'étant présenté le lendemain pour chausser son maître, celui-ci trouva qu'il s'y prenait mal et, lui donnant un coup de pied dans l'estomac, il l'étendit sur le parquet, en lui prodiguant les b... et les f...

Il ne traita pas mieux un soldat, qui était natif de Brive, qui, sachant la fortune qu'avait faite son compatriote, vint le trouver au Palais-Royal, pour en obtenir quelque argent. Pour appuyer sa requête, il ne manqua pas de répéter plusieurs fois à l'abbé qu'il était de son pays. « Vous, de mon pays ! lui repartit brusquement celui-ci en frappant des pieds et des mains, vous, de mon pays ! Apprenez, mon ami, que je ne suis d'aucun pays. Je suis d'Angleterre, d'Espagne, de Hollande, d'Italie, d'Allemagne, de toute l'Europe enfin. Allez-vous-en au diable et sortez d'ici au plus vite. »

Ses accès de colère le prenaient encore fréquemment à la vue d'une demoiselle appelée Jumeau, connue dans son hôtel sous le nom de *Perroquet*, parce qu'elle portait toujours une robe de damas ou de taffetas vert. Elle était d'Amiens et l'abbé, l'ayant mise dans le chemin du vice, l'avait établie lingère à Paris. On la voyait souvent venir chez lui demander de l'argent, tantôt pour son commerce, tantôt pour l'entretien d'une fille et d'un garçon qu'il avait eus d'elle. Ordi-

nairement il la renvoyait en jurant et en l'accablant d'injures, et d'autres fois il lui faisait quitter sa boutique pour prendre un logement retiré, suivant qu'il était poussé par son caprice. De sorte, dit le secrétaire, que cette fille eut bien des couleuvres à avaler avec lui. Elle avait ses audiences après le dîner, et comme elle était blanche et jolie, quoiqu'un peu maigre, l'abbé trouva à la fin le moyen de la marier. Un pauvre hère, mourant de faim, la prit avec tous ses droits, c'est-à-dire la protection de son amant, devenu cardinal. Celui-ci lui procura un emploi à Amiens où il était encore en 1730.

Ces emportements l'avaient rendu sec et décharné. Le marquis de la Fare entrant un jour chez le duc d'Orléans, l'abbé dit à Son Altesse Royale : « J'aurais une ambition, qui serait de devenir aussi gros que M. le marquis de la Fare »; sur quoi un favori du prince dit plaisamment : « Il a une autre ambition qui revient à celle-là, mais qui empêchera de la satisfaire, l'envie de s'agrandir et de s'élever. » L'abbé attribuait encore sa maigreur à une autre cause. Rencontrant, au Palais-Royal, un page qui revenait de la province, où une fièvre lente l'avait obligé d'aller pour se guérir : « Ah ! ah ! lui dit-il, en jurant à son ordinaire, tu es, ma foi, plus gras qu'un chapon nourri à la pâtée, je crois que les filles les plus dodues de ton village se sont liquéfiées pour t'engraisser. J'en aurai grand besoin moi-même, ajouta-t-il, mais où en trouver dans Paris d'un sang pur et d'une bonne graisse ? Ces carognes ne m'ont pas laissé une once de chair sur les os. — Là, là, Monsieur l'abbé, lui répondit le page, ne murmurez pas tant de votre sort. Quelque desséché que vous

soyez, vous serez d'un grand mérite pour la Faculté. Elle vous regarde d'avance comme un des meilleurs sujets sur lequel elle ait jamais exercé ses démonstrations anatomiques. — Va, va, si elle me destine à être un monument d'ostéologie, après ma mort, elle s'attend à travailler sur toi pendant ta vie pour pratiquer la myologie sur ton cadavre demi-pourri. — Tout coup vaille ; j'aurai du moins la consolation de me voir perfectionner par la séparation du pur avec l'impur dans mon corps vivant. Au reste, comment ménage-t-on ici-bas les plaisirs ? — Belle demande ! toujours à l'ordinaire, mon ami, toujours à l'ordinaire. La diversité des mets et l'inconstance du goût en font tout l'assaisonnement. Adieu, je suis pressé. On vint m'avertir hier au soir de l'arrivée d'une beauté provinciale par le carrosse de Reims : il faut que je me dépêche pour la raccrocher, de peur qu'un autre ne s'en empare. » De là le page entra chez le prince, qui, après une longue conversation, lui demanda s'il avait vu l'abbé. Celui-ci lui répondit qu'ils s'étaient rencontrés et répéta le compliment qu'il en avait reçu. — « Tu l'as donc trouvé aussi scélérat à ton retour qu'avant ton départ ? — Je crois, Monseigneur, que c'est le seul caractère dans lequel il soit constant. »

En 1709 la charge de secrétaire des commandements de M. le duc de Berry ayant vaqué, l'abbé Dubois la demanda à son Altesse Royale ; mais comme l'agrément dépendait du roi, on eut d'abord recours à Mme de Maintenon qui, en ayant parlé à Sa Majesté, en reçut cette foudroyante réponse : « Au nom de Dieu, Madame, ne me parlez plus de ce petit coquin d'abbé, je le connais trop bien pour lui donner cette



charge. » La dame la lui rendit fidèlement et lui donna à entendre que le roi s'étant déclaré si ouvertement, elle ne pouvait plus le voir. L'abbé fut très sensible à cette mortification et s'en ouvrit à un de ses amis, qui le consola ainsi : « Tout est régi dans ce monde par l'opinion ou la réalité. Dès que vous êtes si friand de considération, allez seulement dans l'antichambre de cette dame, demandez à ses gens des nouvelles de sa santé et l'on croira que vous y êtes toujours sur le même pied. »

L'abbé ne se rebuta pas et engagea Son Altesse Royale à écrire au Père de la Chaise, pour obtenir du roi cet agrément ; mais Sa Majesté, fatiguée de tant d'instances, dit au jésuite avec vivacité : « Mon Père, je n'aime ni l'inquiétude ni les inquiets : laissez-moi en repos. J'apprendrai à ces petits messieurs à n'être pas inquiets avec moi. Ils n'ont qu'à y venir. »

Ne pouvant rien refuser à l'abbé Dubois, Son Altesse Royale se décida à parler elle-même au roi : mais après que l'abbé lui eut dit assez cavalièrement : « Au moins, Monseigneur, je vous prie de n'en rien faire, si vous n'êtes pas résolu de parler très fortement. » Le maréchal de la Feuillade était présent lorsque Son Altesse Royale fit sa demande et il sortit du cabinet de Sa Majesté avant le prince. L'abbé profita de cette circonstance et, ayant appris le refus du roi, il dit au prince : « Vraiment, Monseigneur, vous vous y êtes pris d'une plaisante manière pour obtenir cette place ! » Il lui fit croire ensuite que le maréchal de la Feuillade, auquel il n'avait cependant point parlé, lui avait tenu ce discours : « Votre prince n'a point de vigueur : il a parlé au roi pour vous, mais en blêche et il n'y a rien

de plus mol. C'est bien comme cela que les grâces s'obtiennent. Le roi a vu d'un coup qu'il ne parlait que par manière d'acquit et qu'il ne se souciait guère d'obtenir ce qu'il demandait. » Sur quoi le prince, qui crut bonnement l'abbé, essuya encore bien des reproches de sa part.

Cependant toutes ces sollicitations furent inutiles, la charge fut vendue au sieur Ponton par ordre du roi et, après la mort de ce titulaire, elle passa au sieur de Longepierre. Le marquis de la Fare ne put s'empêcher d'ouvrir son cœur à l'abbé et de lui témoigner combien ces sollicitations réitérées paraissaient déplacées. « Vous accoutumez le prince à vous refuser tout ce que vous demanderez : pour moi j'aimerais mieux que le prince me fît attacher à un poteau dans le milieu de la cour du Palais-Royal et me fît donner les étrivières par tous ses palefreniers. — Que faire, répondit l'abbé, quand on a à vivre avec les princes, il faut bien s'y attendre, ces gens-là ne savent faire que des sottises et nous sommes faits pour les souffrir. »

Cette patience lui réussissait et le prince ne pouvait se passer de lui. Peu de temps avant la mort de Louis XIV, il lui fit faire un voyage très secret à Londres, dont on ne sait qu'une particularité. L'abbé, voulant dépayser les espions et cacher sa marche, prit la route d'Orléans, y arriva à minuit et descendit chez le chevalier de Longueville, gentilhomme du duc d'Orléans. Il lui demanda en arrivant un bon souper et un bon lit et lui dit le lendemain, pour tout remerciement : « J'aime ta maison parce qu'elle donne de beaux rêves, car j'ai songé ce matin que j'étais cardinal. »

Il était à peine de retour d'Angleterre que la mort du roi et la régence du duc d'Orléans ouvrirent une vaste carrière à son ambition. Il se présenta des premiers chez le prince pour lui faire son compliment et fut arrêté dans l'antichambre par un de ses anciens amis qui lui demanda si le roi était mort. « Oui, oui », répondit-il, de l'air d'un homme tout consolé. Mais celui-ci ayant voulu lui faire une autre question : « Ah ! sacré... » répliqua-t-il brusquement, j'ai bien autre chose à faire qu'à te répondre. » Cet air empressé n'avait pourtant aucun fondement et il l'affectait afin qu'on le crût occupé auprès de son maître; car plusieurs mois se passèrent entre la crainte et l'espérance. Il vit S. A. R. donner sa confiance à MM. d'Argenson et de Conflans, et distribuer les principales places, sans qu'il fût question de lui. Mais il ne se rebutait point, allait toujours faire sa cour au régent, fréquentait le Palais-Royal, pour observer ceux qui entraient et sortaient, se tenait aux écoutes pour découvrir si ses ennemis personnels, qui étaient en assez grand nombre, ne le desservaient pas, se plaignait amèrement aux favoris du prince de ce qu'il l'avait mis en oubli et le taxait ouvertement d'ingratitude.

*Petit à petit.*

Le 31 décembre 1715, il dit à un de ses amis : « Je suis perdu : je viens d'avoir une scène terrible avec S. A. R. Je lui ai dit que je ne pouvais plus rester auprès d'elle avec honneur, si elle ne me mettait en œuvre : — Hé ! que veux-tu que je fasse de toi ? m'a répondu le Prince, tout le monde ne sait-il pas que tu

es un fripon ? Ne le sais-tu pas toi-même ? — Cela est vrai, lui ai-je répliqué, mais ne savez-vous pas bien aussi, Monseigneur, que tous les hommes sont fripons, et qu'il n'y a entre eux de différence que du plus au moins ? Or, parmi les fripons, vous devez choisir ceux qui ont le plus d'esprit et je prétends être de cette classe. Aimez-vous mieux, Monseigneur, vous servir de ces esprits empesés qui ne sont raides que d'une apparence de probité, qui mettent les points sur les *i* et observent sans cesse les longues et les brèves ? Il vous faut des gens comme moi qui se plient et replient et qu'on tourne comme l'on veut ; les autres ne sont bons à rien et vous seriez toujours dans les entraves avec eux. Sur quoi il s'est retiré très mécontent. »

Soit que cette remontrance eût fait impression sur l'esprit du régent, soit qu'il conservât encore quelque amitié pour l'abbé Dubois, soit enfin qu'il craignît de laisser dans l'inaction un esprit aussi vif et aussi remuant, il résolut de faire quelque chose en sa faveur. Le premier jour de l'année 1716, l'abbé alla faire son compliment au prince à l'occasion de la nouvelle année et se tint au chevet de son lit. « L'abbé, lui dit S. A.R., j'ai appris la mort de l'archevêque de Sens et je te fais conseiller d'État à sa place. »

Après avoir fait ses remerciements au prince d'une faveur si inespérée, il courut sur-le-champ chez Madame, qui se disposait à aller aux Tuileries rendre ses devoirs au roi. Il la remercia de la grâce que le régent venait de lui accorder. Mais elle lui répondit sèchement qu'elle n'y avait aucune part et qu'elle ignorait même ce dont il s'agissait. — « Monsieur votre fils, Madame, vient de me faire conseiller d'État. — Vous,

conseiller d'État, reprit la princesse en lui tournant le dos; voilà un plaisant conseiller d'État... Il faut que mon fils ait perdu l'esprit pour avoir choisi un tel sujet. » L'abbé Bignon, auquel il alla ensuite apprendre cette nouvelle avec beaucoup d'empressement, lui fit un compliment aussi sincère et aussi peu flatteur : — « Monsieur l'abbé, dit-il ingénument, quand on n'est pas d'une certaine naissance, il ne faudrait point se laisser élever à ces dignités éminentes du premier ordre de l'État. » Cette vérité mérita à l'abbé Bignon la haine du nouveau conseiller. Lorsqu'il se vit depuis en pleine faveur, il aurait perdu cet abbé, sans M. le chancelier de Pontchartrain qui rabattit toujours les coups.

Ces mauvais compliments le firent cependant rentrer en lui-même et le rendirent plus modeste, car ayant dit au sieur Godefroy, avocat au Conseil, de le féliciter sur ce sujet, il ajouta : « Je suis un plaisant conseiller d'État : car si l'on me demandait : *quid est justitia*<sup>1</sup> ? je ne saurais que répondre. » « La postérité, dit ici son secrétaire, sera étonnée de la fortune prodigieuse d'un sujet tel que celui-là; mais elle n'en comprendra pas le mystère. Il suffit de dire que ç'a été l'effet d'un manège tout nouveau; la considération, qu'il disait être composée d'une infinité de petits atomes qu'il s'efforçait de rassembler, n'est pourtant pas ce qui y a contribué le plus; mais la véritable enclouure n'est autre chose qu'un style aigre-doux, un équilibre de menaces et de caresses, de certaines complaisances pour lesquelles il n'était pas payé, de promesses éblouissantes; enfin la crainte et l'espérance qu'il reconnaî-

---

1. Qu'est-ce que la justice ?



trait être les deux seuls ressorts qui font mouvoir et agir tous les hommes. »

Voici un exemple de ses petites finesses. S. A. R. l'ayant chargé de faire une lettre de grande importance, l'abbé Dubois la fit composer par ses aides accoutumés, l'abbé Regnier des Marais, M. de Fontenelle et autres beaux esprits. Il la donna à lire au Régent comme son ouvrage, ensuite il lui en présenta une autre de sa composition qu'il disait avoir été écrite par un homme d'esprit que le duc d'Orléans honorait de sa confiance. Le prince, après l'avoir lue et relue, se détermina pour la lettre de l'abbé. Il ajouta, comme celui-ci l'a raconté plusieurs fois, qu'il voyait bien qu'il était son homme pour les choses les plus secrètes et les plus difficiles, et qu'il ne pouvait plus se passer de lui, ni avoir recours à d'autres, *tant l'habitude avait maçonné cela dans sa tête.*

Il joignait à ces ruses le patelinage et les caresses les plus affectueuses, lorsqu'il voulait gagner ou s'attacher quelqu'un. On sait ce que disait de lui La Bruyère, si célèbre par ses portraits et à qui M. Bossuet disait souvent de ne point se lasser de creuser toujours cette mine pleine de trésors. « L'abbé Dubois, disait-il, est tout pétillant d'amitié; il faut avouer qu'il est le plus affectueux des hommes, s'il n'en est pas le plus vrai. »

#### *Le secrétaire.*

Les talents et l'adresse de l'abbé Dubois trouvèrent à la Haye une carrière digne d'eux. Il y arriva au commencement d'octobre 1716 et alla loger chez M. le marquis de Châteauneuf, ambassadeur ordinaire de

France, où il reprit le nom d'abbé Dubois. Voyant les affaires se multiplier de jour en jour, et croyant que son secrétaire Sourdeval ne pouvait y suffire, il écrivit à l'abbé de Targny, sous-bibliothécaire du roi, pour lui en demander un second. Celui-ci lui envoya le secrétaire dont le manuscrit nous sert de guide.

Sorti d'une très bonne famille de Bretagne, mais orphelin dès l'enfance, il était entré fort jeune chez un banquier qui, l'ayant pris en amitié, voulut se l'associer par un huitième d'intérêt dans son commerce. Mais effrayé par les pertes et les malheurs qu'essuya son patron à plusieurs reprises, le futur secrétaire s'adressa au cardinal de Noailles qui le connaissait pour avoir entrée dans les bureaux du duc son frère. Il attendait le moment où s'effectueraient la bonne volonté du cardinal qui, dit-il, ne donnait point d'eau bénite de cour; lorsque l'abbé de Targny lui proposa d'aller joindre l'abbé Dubois en Hollande. « C'est, lui dit celui-ci, un conseiller d'État, un ambassadeur extraordinaire et un favori intime du régent, vous ne pouvez mieux faire que de le suivre, si vous voulez avoir le vent en poupe et faire fortune. »

Ces considérations, jointes aux conseils et sollicitations du banquier et de ses amis, l'engagèrent à offrir ses services à l'abbé par cet ancien madrigal qu'il lui envoya pour faire connaître son écriture :

Un philosophe très parfait  
Dit que de rien, rien ne se fait :  
L'opinion en est commune.  
Mais je la démens pour le coup :  
Car si Votre Excellence a soin de ma fortune,  
De rien elle fera beaucoup.

Ce compliment plut à l'abbé. Il écrivit à son neveu, chanoine de Saint-Honoré, qui était son intendant et son homme d'affaires, de retenir pour ce nouveau secrétaire une place au carrosse de Bruxelles et de le faire partir en diligence. Le chanoine lui donna cent livres pour le voyage, et une lettre pour son oncle, dans laquelle il lui marquait que le porteur avait préféré sa protection à celle du cardinal de Noailles.

« Arrivé à la Haye, dit-il lui même, j'allai à l'hôtel du marquis de Châteauneuf, où je trouvai l'abbé Dubois tout seul dans la salle d'audience. Je le traitai de Monseigneur en lui présentant la lettre de son neveu, mais il me dit qu'il suffisait de l'appeler Monsieur. Pendant qu'il lisait cette lettre, moi qui ne le connaissais pas et qui ne l'avais jamais vu, je l'examinai depuis les pieds jusqu'à la tête. Il avait un bel habit de velours noir, l'épée au côté. Je vis une tête de linotte enchâssée dans une grande perruque, un front ridé, un nez froncé, des sourcils recroquevillés et menaçants, au travers desquels on découvrait des yeux de sanglier, un visage chafouin et plein de boutons, un air refrogné et revêche, avec la mine d'un chat qui chie sur la braise. Tout cet extérieur ne me parla point en sa faveur et ne me donna de lui aucune idée avantageuse... Après qu'il eut achevé la lettre de son neveu, qui était fort longue, il me demanda si je n'avais pas de l'argent de reste des cent livres qui m'avaient été données pour faire mon voyage. Je lui répondis qu'il m'en restait si peu de chose, que ce n'était pas la peine d'en parler. Cette demande me fit juger qu'il était vilain et crasseux et qu'on ne ferait pas fortune avec lui. »

L'abbé Dubois lui recommanda d'abord, comme une chose très importante, d'avoir soin tous les matins de retirer la liste du suisse qui écrivait très mal, afin de transcrire les noms de ceux qui étaient venus la veille pour lui rendre visite, ou avaient envoyé savoir des nouvelles de sa santé. Le lendemain il l'envoya parler de sa part à M. Heinsius, grand Pensionnaire d'Hollande, et remettre ensuite une lettre en mains propres au marquis Berettilandi, ambassadeur d'Espagne. Le secrétaire se loue beaucoup de leur réception et de l'accueil favorable qu'il reçut de M. de Châteauneuf.

Le troisième jour depuis son arrivée à la Haye n'était pas écoulé qu'il apprit par son expérience combien son maître avait besoin de distraction au milieu des affaires les plus épineuses, car ce jour-là sur la brune, il lui dit de prendre son chapeau, son épée et de le suivre. Pour lui, il s'enveloppa dans un manteau de camelot gris doublé de velours noir et mit sur sa perruque carrée un chapeau *qui faisait le clabaud*<sup>1</sup>; sans prendre à son ordinaire une des voitures de M. de Châteauneuf, il sortit à pied et furtivement avec son secrétaire. Il n'avait même emmené celui-ci avec lui que pour donner le change au suisse de l'hôtel, qui, posté dans une niche, passait en revue tous ceux qui entraient et sortaient; car à peine eurent-ils fait quelques pas dans la rue, qu'il le remercia et le renvoya.

Etant rentré à l'hôtel, ce nouveau secrétaire eut avec l'ancien une conversation sur le caractère de son

---

1. Dont les bords pendaient.

maître, qui le peindrait à grands traits. « Il y a trois mois, lui dit-il, que je suis avec l'abbé que j'ai accompagné à Hannover et je suis déjà las d'être à son service, car c'est un méchant homme et un grand fripon. » C'était là le jugement qu'en portait son homme de confiance après trois mois de familiarité; qu'on juge par là ce qu'en devait penser notre historien après avoir été dix ans son commensal. Cet ancien secrétaire le quitta aussitôt qu'il put le faire avec décence. Ayant été chargé de porter à S. A. R. le traité de la triple alliance, il saisit avec avidité cette occasion pour ne plus retourner auprès de l'abbé et pour être (ce sont ses termes) délivré du lion rugissant. Il écrivit à son maître qu'il allait voir sa femme et ses enfants, et après avoir reçu du régent mille écus de gratification, il se rendit dans sa famille en Normandie, sans avoir jamais voulu rentrer au service d'un homme si violent.

L'abbé, en sortant avec son secrétaire, croyait en avoir imposé aux argus et leur avoir fait croire qu'il allait rendre une visite secrète relativement à la négociation. Dans cette confiance il courut tout le soir le guilledou et rentra fort tard seul, crotté et houspillé, en serrant les fesses et les épaules, ayant honte de voir et d'être vu. Le suisse criait à tue-tête : « Qui est-ce ? que demandez-vous ? où allez-vous ? » Point de réponse. Mais le Père de Castagnère, jésuite, neveu de l'ambassadeur, qui aperçut et reconnut de loin l'abbé, cria au suisse à pleine voix : « Ne voyez-vous pas que c'est M. l'abbé Dubois ? » Celui-ci, honteux d'avoir été reconnu, se retira dans son appartement, ne voulut point souper avec l'ambassadeur et, ayant mangé des



œufs frais, chercha dans son lit un repos dont il avait grand besoin.

Son tempérament exigeait de lui qu'il allât quelquefois boucaner dans la semaine. Cela lui égayait le cœur et l'esprit, lui fournissait de belles pensées, des expressions drôles et originales, et le facilitait dans les minutes qu'il écrivait lui-même, ou lorsqu'il dictait quelquefois des dépêches longues de cent pages. Murois, son courrier, était un soir à siroter dans un des musicaux de la Haye avec des filles de moyenne vertu. Il se cacha au plus vite derrière la tapisserie lorsqu'il vit entrer l'abbé Dubois avec son manteau gris, qui monta l'escalier et demanda une chambre particulière. On fit monter une fille de joie... et lorsque Murois entendit que l'abbé, après avoir fait son affaire, ouvrait la porte et allait descendre, ce courrier fit le plongeon sous la table, afin de n'être point vu. La fille étant descendue, Murois la fit boire pour lui tirer les vers du nez. « L'abbé, lui dit-elle, ne prend d'autre plaisir que ceux auxquels serait réduit un homme à qui une paralysie générale n'aurait épargné que la tête. » Que les grands apprennent par ces honteux détails qu'aucune de leurs débauches, même les plus secrètes, n'échappe à leur nombreux domestique.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1717, dès six heures du matin, il fit appeler son secrétaire pour travailler avec lui. Celui-ci, en entrant, lui présenta un emblème et des vers qu'il avait composés à sa louange. Un cartouche renfermait un vaisseau au milieu des mers et l'étoile polaire avec ces mots : *Hoc duce tuta* <sup>1</sup>. La France était représentée

---

1. Tranquille avec ce guide.

par le vaisseau, et l'ambassadeur Dubois par l'étoile.  
Voici les vers qui accompagnaient cette allégorie :

Illustre ambassadeur dont le vaste génie  
Fait mouvoir les ressorts de notre monarchie,  
Toi qu'un sage régent, par son très digne choix,  
Rend le dispensateur et l'arbitre des lois.  
Je ne veux point ici qu'un encens ridicule  
Compare tes travaux à ceux d'un vain Hercule.  
La paix est le doux fruit de tes fameux exploits  
Et fait tout le bonheur des princes et des rois.

En vain des potentats la fine politique  
Invente des détours de nouvelle fabrique ;  
Et toujours captieuse en ses raisonnements,  
Tâche de nous leurrer par de faux arguments.  
Sous de traîtres appas si la noire discorde  
Tente de l'alliance éluder la concorde,  
Tu connais l'ennemi sous ce masque trompeur,  
Tu terrasses cet hydre et demeures vainqueur.

La France est ce vaisseau conduit par ta boussole,  
Qui ne craint ni la mer, ni le courroux d'*Eole* ;  
Et ce même vaisseau, rudement agité,  
Doit à tes soins la paix et la tranquillité.  
Que le Ciel à nos vœux, attentif et propice,  
S'intéresse aujourd'hui pour te rendre justice !  
Mesurant ses faveurs et ta prospérité,  
Sur l'emploi que tu fais de ton autorité.

« L'abbé lut ces vers et loua le dessin du cartouche, dit le secrétaire. Moi qui n'avais fait ce compliment par écrit que dans la vue de gagner ses bonnes grâces et non pas d'une récompense, je fus fort surpris de le voir en même temps tirer de sa poche une grande bourse qui était tressée de fil d'or et remplie de louis. Il n'en put dénouer les cordons, ni moi non plus. Cela me fit penser qu'il avait eu d'abord dessein de me don-

ner une marque de générosité, ce qui m'aurait fait grand plaisir (quoique je n'aie pas l'âme vénale ni mercenaire); car j'étais brouillé avec l'argent comptant, comme je le suis ordinairement, surtout depuis que je suis marié. Mais je reconnus que sa première idée, qu'il avait rejetée comme une tentation, n'était point une volonté déterminée et effective, mais seulement une velléité qu'il rengaina avec sa bourse, à laquelle il ne voulut pas laisser prendre l'air davantage. Cette scène fut toute muette et dans le goût italien. »

De retour à Paris, il se hâta de reprendre l'habit ecclésiastique et vola au Palais-Royal où il fut très bien reçu de S. A. R. qui eut plusieurs conférences avec lui. Il en profita pour témoigner sa reconnaissance au marquis de Châteauneuf et lui montrer en même temps le cas que faisait le régent de ses recommandations. Il engagea S. A. R. à le nommer conseiller d'État et le fit payer de tout ce qui lui était dû d'appointements par la cour. Dans la suite il contribua à le faire élire prévôt des marchands et se prêta de fort bonne grâce à cette nomination. On doit dire ici, à la louange de l'abbé Dubois, que lorsqu'il voulait rendre service, ce qui arrivait rarement, dit le secrétaire, personne n'entendait mieux que lui à faire valoir les talents et le mérite de celui qu'il protégeait. Son éloquence était alors très vive et ses sollicitations auprès de S. A. R. étaient très pressantes. Mais il mettait autant de chaleur lorsqu'il voulait nuire à quelqu'un.

Vis-à-vis de la chambre de l'abbé Dubois, de l'autre côté du cul-de-sac de l'Opéra, travaillait, dans une petite chambre élevée, une couturière. Celui-ci l'ayant aperçue par sa fenêtre, pendant qu'il dictait des dépê-

ches à son secrétaire, oublia son ouvrage et se mit à lui faire des signes pour qu'elle vînt le retrouver. Cette fille ayant l'air de ne pas l'entendre, il continua longtemps ses minauderies; mais impatienté, à la fin, il renvoya son secrétaire et appela son valet de chambre, Manet; lui montrant la fenêtre de cette fille, il lui dit d'aller chez elle et de la faire venir, sous prétexte de lui donner de l'ouvrage. Manet lui répondit avec son ton pesant et lourd : « — Eh! comment voulez-vous que je devine la porte ? je ne vois que le derrière des maisons; on m'enverra promener et l'on me prendra pour un chercheur de midi à quatorze heures. » Cependant il reçut une nouvelle injonction pour s'y transporter, mais il n'en fit rien et dit pour s'excuser qu'il n'avait pu trouver l'endroit. « — Mon ami, lui répliqua l'abbé en colère, vous êtes une bête et un butor, vous n'avez pas plus d'esprit qu'une cruche. »

Ce Manet était un valet simple, naïf et toujours endormi; aussi, n'entendant plus la sonnette qui répondait dans sa chambre, il fut obligé d'attacher un cordon à son pied, afin que la femme qui amenait tous les matins l'ânesse de l'abbé pût le réveiller. L'abbé passant un soir d'un appartement à l'autre, et voulant se coucher, trouva Manet ronflant auprès du feu. Il l'appela plusieurs fois sans pouvoir en tirer une seule réponse. A la fin il s'approcha et le secoua rudement par l'épaule. « J'y vais, répondit Manet, s'endormant de plus belle. — Va, lui dit l'abbé, en le jetant par terre, le diable te berce, puisse-t-il t'emporter aussi. » Ce laquais lui était nécessaire pour émouvoir et purger sa bile, et peu de jours se passaient sans qu'il lui dît des injures ou le menaçât. Comme il était fort

lent, son maître lui donnait quelquefois des coups de pied pour le faire avancer. « — Je crois, disait-il, que ce b... là a du plomb dans ses souliers. »

Il fallait souvent à l'abbé Dubois de ces médecines, et ceux qui l'approchaient de plus près, et dont il avait un besoin continuel, étaient les victimes de cette mauvaise humeur habituelle. Son secrétaire et son valet de chambre étaient les premières, lorsque la bile le dominait ou qu'il lui était survenu des chagrins ou de mauvaises nouvelles. Ils étaient tous deux des objets de colère, et il disait qu'ils lui avaient brûlé le sang. « Pour moi, dit le secrétaire, j'étais, en mon particulier, la cause de tous les malheurs de la France et de l'Europe entière. Il ne m'a jamais frappé, mais souvent dit qu'il me tuerait, que je ne périrais que par ses mains; de même que Manet, qu'il disait vouloir pendre un jour à un des chenets de sa cheminée. Il était bien triste pour moi d'avoir à vivre avec un tel maître; je faisais mon devoir par honneur, mais non avec agrément. Je me lassai un jour de ce train de vie qui aurait mis à bout la patience d'un capucin et je demandai à me retirer. L'abbé me répondit fort sérieusement : « Monsieur, si vous voulez me quitter, vous pouvez compter que je vous ferai mettre à la Bastille, car je veux être sûr d'une personne qui a mis le nez dans les secrets de l'Etat. » Il fallut baisser pavillon malgré moi et faire de nécessité vertu. En effet que pouvais-je répondre à celui qui, revêtu de l'autorité de M. le Régent, conduisait tout le monde *in virga ferrea*<sup>1</sup>. »

---

1. Sous une verge de fer.



« Cependant, malgré cette vivacité insupportable et diabolique, il avait quelquefois de bons moments, qui étaient bien rares à la vérité, et il me disait une fois, d'un ton fort doux et fort tranquille : « Il ne faut pas prendre garde à tout ce que je dis, je suis un peu vif. » Une autre fois il me tint un discours fort drôle : « Il faut que je fasse maison neuve, que je renvoie tout le monde, et si, je le pouvais, je me renverrais moi-même. » Cette expression est originale au suprême degré. Il se connaissait parfaitement bien : il faisait des retours désagréables sur sa conduite et rentrant, dans cet intérieur qui le désolait, il était à charge à lui-même et à tout le monde. Il me disait un jour qu'il avait oublié de faire ou d'écrire quelque chose d'essentiel, sans m'expliquer ce que c'était : « J'ai manqué à mon devoir, j'ai mérité d'être pendu. » Je convenais en moi-même du fait et je disais, bas : « Qui en doute ? » On fit, dans ce temps-là, une liste de *vins* de la cour, qui parut dans le public, mais dont on ne nommait point l'auteur. Les princes et les princesses du sang, les seigneurs et les dames eurent chacun leur épithète, selon leur qualité, bonne ou mauvaise. Le vin masculin était désigné par ces mots : il est dans sa boîte, droit, dur, bourru, etc.; et le féminin par ceux-ci, bon à mettre en perce, rappelle son buveur, sent la vieille futaille, etc., et l'on y comprit l'abbé Dubois sous le nom de vin malfaisant. »

Cette qualité le désignait parfaitement s'il faut croire un trait que son secrétaire rapporte de lui. Nous avons vu les grandes obligations que l'abbé avaient eues à M. de Saint-Laurent, précepteur de Son Altesse Royale, qui l'avait agréé pour répétiteur sous lui

et avait fait plusieurs fois augmenter ses appointements. L'abbé, ayant pris pied dans la maison d'Orléans, et se trouvant gêné dans ses projets par cet honnête homme, donna au prince un mémoire pour le faire chasser. M. de Saint-Laurent l'ignora toujours; cependant s'il fût mort quinze jours plus tard, il aurait fait renvoyer du Palais-Royal l'abbé Dubois dont il avait reconnu les friponneries. Ce précepteur était plein de science et de philosophie, aussi M. Bazin lui ayant demandé pourquoi il avait acheté la charge d'introducteur des ambassadeurs chez M. le duc d'Orléans, plutôt que de vivre tranquille avec ses amis, il lui répondit : « — C'est une loge que j'ai louée pour voir de plus près la comédie de la cour, *ut propius spectes*, dit Horace. »

Les créanciers de l'abbé Dubois n'étaient pas mieux récompensés que ses bienfaiteurs et il eut avec eux une scène pareille à celle d'Arlequin persécuté par la dame invisible, car il se trouva attaqué par quatre d'entre eux à la fois. Le premier était un laquais allemand, gentilhomme de naissance, qu'il avait amené de Hollande. Ce domestique sollicitait le paiement de ses gages et le dédommagement de deux habits usés à son service pendant le voyage et depuis l'arrivée. L'abbé, selon son usage, l'envoya promener et lui donna son congé en le menaçant de le jeter par les fenêtres. « Je suis né gentilhomme, lui répondit le domestique, la nécessité m'a obligé de servir, mais je n'ai pas dérogé; il n'appartient pas à un roturier de me traiter de la sorte : je ne sortirai point sans être payé, j'enlèverai plutôt des meubles, jusqu'à concurrence de la somme; de là j'irai me plaindre à Son Altesse

Royale et raconter à tout Paris vos indignes traitements. »

*Une ambassade en Angleterre.*

Pendant que l'abbé avait une guerre intestine avec ses créanciers, le régent craignait que la France ne fût bientôt obligée d'en avoir avec l'Espagne. L'empereur et le roi d'Espagne n'avaient point fait de paix et la lassitude des deux partis semblait seule suspendre les hostilités; mais la plus légère étincelle pouvait rallumer les feux et causer un incendie général. Le roi d'Angleterre et le duc d'Orléans redoutaient cet embrasement, parce que l'un ne se croyait pas suffisamment affermi sur le trône, et l'autre avait tout à craindre de la branche espagnole qui voulait l'exclure de la succession à la couronne de France. Ces deux princes résolurent d'entamer une négociation avec l'empereur et l'Espagne et de les amener à signer un traité de paix, qui étendît à toute l'Europe les avantages de la triple alliance.

Le négociateur de ce dernier traité fut choisi avec raison pour travailler à celui qu'on méditait. L'abbé Dubois fut en conséquence nommé ambassadeur extraordinaire en Angleterre. Avant de partir pour cette ambassade, il laissa un chiffre à un de ses neveux qu'il avait fait venir de Brive nouvellement et qu'il destinait à de grandes choses, à cause de sa douceur et de ses talents. Ce jeune homme avait été goûté par S. A. R., qui l'agréa, pour travailler avec Elle en petit ministre de confiance, pendant l'absence de son oncle. L'abbé Dubois avait établi un chiffre de correspon-

dance avec le régent, son neveu et le marquis de Nancié seul. Il choisit pour secrétaire d'ambassade le sieur Néricault Destouches, connu par plusieurs bonnes comédies, qui lui avait été indiqué par le premier valet de chambre de S.A.R., et le fit partir pour l'Angleterre dès le mois d'août 1717, où il fut suivi dans le mois de septembre par la maison de l'abbé.

Celui-ci partit le 12 du même mois pour Calais, accompagné de son secrétaire intime, d'un courrier, d'un maître d'hôtel, d'un valet de chambre et d'un laquais. A minuit il rencontra près de Calais le sieur d'Yberville qui revenait de Londres où il avait été chargé des affaires pendant plusieurs années, où il avait même jeté les fondements du traité. Les deux négociateurs s'entretenirent assez longtemps sur les affaires; après quoi le sieur d'Yberville continua son voyage et l'abbé se mit à table avec une demoiselle qu'il connaissait. « Car, dit son secrétaire, il avait des maîtresses et des connaissances sur toute la route. Il voulait bien travailler aux affaires, mais sans préjudice aux plaisirs, dont il ne pouvait se passer... il disait franchement : Quand on est une fois accoutumé à ce gargouillage-là, on ne saurait s'en passer. »

On entama sur-le-champ la négociation de la quadruple alliance et l'abbé, qui faisait marcher de pair son plaisir et les affaires, négocia avec les Anglaises. Pour y réussir plus vite et plus sûrement, il prit pour domestique un nommé Henri, qui parlait très bien anglais et venait de quitter un ambassadeur de Portugal. Comme il avait servi aux plaisirs de cette Excellence et qu'il y avait pourvu avec soin et dextérité, l'abbé disait que c'était une bonne acquisition et qu'il

avait de grands talents. Cet Henri stylait au même métier ses deux fils, qui profitaient à vue d'œil et suivaient fidèlement ses traces. Pour faire un essai de sa science, il procura à son nouveau maître la maîtresse de son Excellence portugaise, qui était pour lors désœuvrée et logeait chez une matrone. Cette demoiselle était brune et jolie, elle plut beaucoup à l'abbé. L'arrangement fut bientôt fait et consista en quelques guinées qu'Henri lui devait remettre par semaine et sur lesquelles il avait soin de prendre sa paraguante<sup>1</sup>.

Pour se délasser de son travail, il faisait porter de temps en temps chez elle un souper fin qu'il n'avait garde de commander au sieur Chef, son maître d'hôtel dont il se méfiait, mais à un aide de cuisine, en qui il avait plus de confiance, et il allait prendre ses ébats. Lorsqu'il était quelques jours sans voir cette belle brune, elle venait accompagnée de sa matrone, se promener dans le parc de Saint-James. Là, elle passait et repassait sous les fenêtres du cabinet de l'abbé, lui faisant avec son éventail des reproches sur son indifférence. L'hôtel qu'il habitait avait une issue sur le parc, dans lequel on descendait par la cour intérieure et un perron. Lorsque l'abbé, occupé à dicter des dépêches, l'apercevait, il était aux champs, il lui faisait des minauderies et des singeries par la fenêtre... et lui ricanait amoureusement au nez. Il la contemplait avec satisfaction et complaisance, se promener ; il admirait sa noble démarche, sa taille fine et son beau port. La vieille matrone ou sorcière, laide comme le péché, marchant à ses côtés, servait encore de lustre

---

1. Pourboire; mot à mot : pour les gants.



et de relief à cette Vénus, laquelle enfin disparaissant, l'abbé doux comme un agneau, apaisé par cette dose de lénitif, me disait d'un ton léger : « Je vous prie, Monsieur, de me faire la grâce de me dire où vous en êtes »; car il ne savait pas où il en était. Il avait perdu le fil de son discours et de son sujet; sa Pénélope l'avait entraîné, il fallait lire et relire; mais étant frappé par un objet plus charmant que sa négociation et ne pouvant pas travailler, il remettait la partie au lendemain. »

Quelquefois il la faisait coucher dans son hôtel. Le rendez-vous étant donné, elle se promenait le soir dans le parc, jusqu'à ce que les valets de chambre de l'abbé fussent retirés. L'abbé couchait au rez-de-chaussée et Henri introduisait la demoiselle par le perron du jardin. Mais comme il était entouré de palissades et de treillages plantés à dessein d'éloigner les curieux, Henri la prenait par le travers du corps, l'élevait au-dessus des palissades et l'abbé la recevait par sa fenêtre. L'exemple du maître influait sur toute la maison, et les sous-secrétaires de l'abbé se rendaient à certains jours de la semaine dans une cave qui tirait du jour par un soupirail grillé, placé devant l'hôtel dans une allée du parc. Comme il y avait une chapelle anglicane dans le même corps de logis, les Anglais et Anglaises qui s'y rendaient étaient obligés de passer au-dessus de ce soupirail et la mode de porter de larges paniers, qui régnait alors, servait à merveille la curiosité de cette jeunesse libertine.

L'abbé Dubois, après avoir soupé chez sa maîtresse, allait souvent au cercle du Roi de la Grande-Bretagne qui tenait appartement pour les dames. Afin que sa

toilette ne se ressentît point du désordre de sa conduite, il envoyait chercher une nouvelle perruque bien arrangée et bien poudrée. Cet article de sa dépense n'était sûrement pas la moindre. Car il payait en ambassadeur extraordinaire les perruques, qui étaient faites par le fameux Hervé. Chacune d'elles lui coûtait cinq cents livres.

S'étant lassé de cette nymphe, l'abbé cessa pendant quinze jours de la voir et de lui payer ses appointements. Elle se crut abandonnée et chercha des ressources dans de nouvelles connaissances. Un officier allemand, d'une taille gigantesque, lui offrit sa bourse et ses services qu'elle n'eut garde de refuser. Cependant un tendre ressouvenir ramena l'abbé chez son ancienne maîtresse. Il y trouva ce nouveau rival qu'il examina d'abord des pieds à la tête; après quoi il entra en fureur, lui demanda insolemment ce qu'il venait faire dans cette maison et lui dit en jurant qu'il s'en plaindrait au roi d'Angleterre. Le géant lui répondit sans s'émouvoir : « Pas tant de bruit, monsieur l'abbé, vous n'êtes pas homme d'épée, quoique vous la portiez, et vous ne savez manier que l'écritoire. J'en écraserais cent comme vous et les culbuterais tous comme des pygmées. Mais puisque vous me menacez de vous plaindre au roi, je vais moi-même lui porter vos plaintes. » Après ces mots il sortit.

Sa fureur ne fut point apaisée par la sortie de l'officier, elle parut au contraire redoubler. Il chargea d'injures la demoiselle et la matrone, les menaça de les faire pendre en leur donnant des coups de pieds et des soufflets. Un malheur en amène ordinairement un autre; de sorte qu'en s'escrimant ainsi, il heurta son

genou contre l'encoignure d'un bureau; ce qui lui causa une grande douleur. On le ramena chez lui dans sa chaise à porteur et il boita pendant quelques heures. Mais il ne parut point au Palais pendant plusieurs jours, étant retenu à son hôtel plutôt par la crainte que l'officier allemand n'eût raconté son aventure au roi. Il fit informer M. Stanhope qu'il ne pouvait aller au Palais faire sa cour à Sa Majesté Britannique, parce qu'il avait une goutte sciatique. Le roi envoya aussitôt savoir des nouvelles de la santé de l'ambassadeur; les ministres et les lords vinrent eux-mêmes lui témoigner la part qu'ils prenaient à ses souffrances.

Lassé de cette comédie, l'abbé Dubois reparut enfin appuyé sur une canne et affectant des douleurs qu'il n'éprouvait pas. Le roi, le recevant dans son cabinet, lui ordonna de s'asseoir, quoique lui-même demeurât debout : car il ne s'asseyait presque jamais et travaillait debout sur un pupitre élevé, à cause des hémorroïdes qui le tourmentaient cruellement. Sa Majesté, à qui l'officier avait tout raconté, ne put s'empêcher de dire à l'ambassadeur : « En vérité, monsieur l'abbé, il faut vous faire compliment, car vous avez une jolie maîtresse dans ce pays-ci. » Celui-ci répondit en plaisantant, mais se hâta de rompre cette conversation et de parler de la négociation.

Cette contrariété le troubla pour quelques jours, et les dépêches s'en ressentirent. Il y avait même des jours et des heures où il ne pouvait en dicter une correctement. Son style était diffus, ses pensées décousues, tout le distrayait alors de son travail, même une mouche, mais plus ordinairement quelque jolie Anglaise qu'il voyait se promener sous les fenêtres dans

le parc de Saint-James. Il courait vite pour la voir passer, l'examiner et la régaler du galant *very pretty*, qui veut dire jolie. Il voulait se remettre ensuite au travail, mais la distraction le suivait à son bureau et il faisait lire et relire, raturer et transposer cent fois. La faute en était toujours au secrétaire, à qui il dit un jour d'un air fâché : « J'étais guéri de ma sciatique et vous êtes cause qu'elle me reprend dans le moment. » Il prit sur-le-champ sa canne et contrefit le boiteux. Mais après avoir fait trois ou quatre tours de chambre, il la quitta, oublia son prétendu mal et se radoucit. Ce secrétaire convient cependant qu'habituellement l'abbé Dubois avait le travail facile, qu'il employait quelquefois sept heures et des journées entières à dicter. Il n'interrompait pas même cette occupation en satisfaisant aux besoins les plus impérieux de la nature. Car il dictait un jour à son secrétaire dans ce moment de crise et il lui dit : « A la ligne. Dans la situation où je suis, Monseigneur... » etc.

Sa première dépêche était adressée ordinairement au Conseil des affaires étrangères. Elle consistait en une simple relation des nouvelles de ce qui se passait à la Cour d'Angleterre et de courses de chevaux, etc., pour amuser le tapis et donner le change au Conseil. Elle le faisait passer pour un espion et non pour négociateur. Il ne mit sûrement pas dans la dépêche du Conseil le récit d'une aventure qui lui arriva à Newmarket. Ayant été invité par le roi à assister à une course fameuse, il emprunta un très beau cheval, orné d'une selle et de pistolets garnis en argent. Cet animal, se sentant piquer à la croupe par une mouche, s'accroupit pour écraser son ennemi contre le gazon.

L'abbé, qui n'était pas habile cavalier, saisit sur-le-champ la crinière pour se retenir en selle. Dans ce moment fatal, Sa Majesté Britannique passa accompagnée de toute la cour et l'ambassadeur extraordinaire de France fut obligé d'ôter son chapeau et de la saluer dans cette attitude contrainte et ridicule.

Toute la finesse de l'abbé Dubois était employée à flatter le roi d'Angleterre et à découvrir les choses qui plaisaient le plus à Sa Majesté Britannique. Il faisait venir, pour ce prince, des fromages de Cramayel et recevait, régulièrement, à toutes les postes, les plus belles truffes que Brive pouvait fournir. Le roi les aimait beaucoup et faisait honneur aux présents de l'ambassadeur. On leur attribua même une aventure qui arriva dans ce temps-là au roi George et à la duchesse de Munster, nommée depuis la duchesse de Kendale. L'impériale du lit dans lequel ils étaient couchés se détacha du plafond et tomba sur Sa Majesté. Elle aurait été étouffée sous ce fardeau avec la duchesse, qu'un embonpoint extraordinaire mettait hors d'état de se dégager, si les valets de chambre ne fussent accourus au bruit. Cet accident se répandit dans toute la ville et les plaisants le firent graver sur des tabatières, que l'on se montrait en cachette. On y voyait un lit, quatre pieds entrelacés et l'impériale tombée entre les mains des domestiques, qui faisaient tous leurs efforts pour la soulever. La toilette de la duchesse et ses habits étaient placés à droite sur un fauteuil et ceux du prince à gauche sur un autre.

Les présents et galanteries de l'abbé ne se bornaient pas à Sa Majesté seule, ils s'étendaient aux maîtresses de ce prince et à leurs femmes. Il engagea le régent à



faire faire, par la Fillon, célèbre couturière de Paris, des habits complets et des andriennes <sup>1</sup> pour les femmes, avec les plus belles étoffes d'or et d'argent de Lyon. Il envoya, en même temps, les mesures de la duchesse de Munster, de la comtesse Rielmansek, de Mlle de Schulembourg, de milady Sunderland et de milady Stanhope.

Le régent, dont la générosité n'avait pas de bornes, donna des ordres précis et les habits arrivèrent à Londres accompagnés de pièces d'étoffe d'or entières, destinées pour les maris de ces dames. L'ambassadeur les fit étendre dans une salle de son hôtel, en apparence pour détruire les faux plis, mais pour donner un spectacle nouveau aux Anglais. Ils vinrent en foule pour le voir; les femmes surtout, dont les parures étaient alors fort simples, trouvaient ces présents d'une richesse et d'une magnificence inouïes.

Quelques jours après ce fastueux étalage, l'abbé envoya à chacune des dames nommées ci-dessus un habit complet et garda pour lui les andriennes. C'étaient des robes abattues de drap d'or ou d'argent des plus riches, du meilleur goût et de la dernière mode. Les devants et les manches étaient garnis de franges et de glands d'ortrait à graines d'épinard. Pour dénaturer et déguiser son vol, il fit découdre par la femme de charge de sa maison tous les ornements, toutes les robes et en conserva précieusement les morceaux.

---

1. En 1704, à la première représentation de l'*Andrienne*, comédie en vers de Baron, imitée de *Térence*, la demoiselle Dancourt qui jouait le premier rôle, avait une robe abattue avec des parements. Toutes les dames la trouvèrent de si bon goût qu'elles en firent faire de pareilles, que l'on appela des « Andriennes » (Note de Mongez).

Les seuls valets de chambre du roi reçurent de lui une pièce de drap d'or avec laquelle ils s'habillèrent et effacèrent tous les seigneurs anglais qui étaient très modestes et ne portaient que des étoffes unies. Il ne donna donc aux femmes que la moitié du présent qui leur était destiné, et les hommes furent oubliés. L'abbé se substitua à leur place, s'empara des andriennes et pièces d'étoffes, s'accommodant ainsi, sans scrupule, du bien du roi son maître, et du régent.

Cependant il leur en faisait honneur. Car il était très brillant les jours de gala, tel que celui de la naissance, de la fête du roi, jours auxquels les ministres étrangers ne paraissaient à la cour qu'avec des habits neufs et cherchaient à se distinguer par la magnificence. Parmi ceux que porta l'abbé Dubois dans cette ambassade, on remarqua un velours violet avec des parements et la veste d'une étoffe d'or, un autre fait avec une mosaïque canelle et or, rehaussé de parements et la veste gris de lin et argent. L'abbé affectait de se montrer à la fenêtre qui s'ouvrait sur le parc de Saint-James, lorsqu'il portait ces riches habits et se pavanait aux yeux des bourgeois de Londres étonnés.

### *L'ascension.*

Cependant les préparatifs pour la suppression des conseils de régence et pour la création des secrétaires d'État étant finis, le 24 septembre 1718 l'opération fut consommée et le régent put alors se regarder comme monarque absolu, jusqu'à la majorité du roi. L'abbé Dubois fut récompensé de ses négociations et plus encore du plan qu'il avait donné, par la place de

secrétaire d'État des affaires étrangères. M. Pecquet, qui en était le premier commis, vint avec ses sous-ordres saluer le nouveau ministre et lui dit, entre autres compliments, que, pour apprécier l'importance de sa place, il fallait considérer que le ministre des affaires étrangères n'a d'autre supérieur que le roi et n'a aucune relation forcée avec ses collègues dans le ministère. L'abbé le reçut gracieusement, le pria de continuer son travail et ses soins, et de l'aider de ses sages conseils. Il lui envoya même, pendant la première semaine, les paquets cachetés, afin que cet habile homme en prît connaissance le premier. Quoique cette confiance fût méritée, elle ne fut pas de longue durée, et dès la seconde semaine après son entrée au secrétariat, il garda et ouvrit seul les principales dépêches. Il redoutait l'œil de M. Pecquet, et il se méfiait de ses subalternes. C'est pourquoi il n'employait au déchiffrement que son secrétaire intime. Cette opération ne lui découvrait pas des choses très flatteuses, surtout dans les dépêches d'Espagne, où M. le marquis de Nancrét était envoyé. Les lettres de ce seigneur étaient très bien écrites et très sages. Il y peignait au naturel le chagrin et la colère que causait à Leurs Majestés Catholiques et au cardinal Alberoni la quadruple alliance. Ils reprochaient à la France de vouloir forcer un roi d'Espagne, prince de la maison de Bourbon, à accéder à ce traité dont les préliminaires ne tendaient qu'à agrandir l'Empereur en Italie par la cession de la Sicile. Si l'abbé eût porté et lu au Conseil, comme son devoir l'exigeait, de pareilles dépêches, ses ennemis et les partisans de la vieille cour auraient recommencé leurs plaintes et fait valoir les raisons dont ils s'étaient

servis auprès de S. A. R. pour l'éloigner du traité de Londres.

Pour éviter tous ces reproches, pour pallier la vérité des faits et les dérober aux yeux du Conseil, il fallait tronquer et changer toutes ces dépêches. « J'en faisais, dit son secrétaire, de fausses et de faux chiffres, par ordre de l'abbé, et je remplissais les lignes du déchiffrement de ce qu'il me dictait de favorable. Il était bon faussaire; car il contrefaisait parfaitement bien devant moi les signatures du duc de Saint-Aignan, du marquis de Nancret, du sieur de Chammorel et du sieur Destouches . . . . .

« Les lettres d'Espagne n'arrivant que le samedi et ayant peur que ce travail diabolique ne fût pas fait assez à temps pour le Conseil du dimanche, quoique je tinsse pied à boule le jour et la nuit, je l'ai vu, dans le commencement de son ministère, mettre, comme un possédé, ses deux mains dans sa bouche, se les mordre de rage, en disant : « Il faut que je succombe sous le » fardeau; il faut que je périsse. » Je disais en moi-même : Qui trop embrasse mal étreint, et je pensais que l'on a beaucoup plus de peine à être fripon qu'à être honnête homme. Ces dépêches simulées étant revenues du Conseil, je lui représentais de temps en temps et le faisais souvenir qu'il fallait les brûler. Il me répondait toujours : vous avez raison, je le ferai. Il ne le fit point, de sorte qu'après sa mort, en faisant l'inventaire des papiers, on découvrit la fausseté. »

Si l'abbé Dubois avait triomphé, le 9 août 1718, au combat de Messine, où la flotte anglaise avait détruit la marine espagnole, les avis secrets qu'il recevait de

Londres et de Hollande avaient changé sa joie en vives inquiétudes. On lui apprenait généralement, sans pouvoir lui donner de détails, que le cardinal Alberoni allait bouleverser toute la France, faire ôter la régence au duc d'Orléans, pour la transporter au roi son maître. On ajoutait encore que ses intrigues ne tendaient à rien moins qu'à renverser la maison de Hanovre du trône d'Angleterre et à y replacer le Prétendant.

Voilà tout ce que l'on savait au Palais-Royal des desseins d'Alberoni et l'on se donnait de grands mouvements pour éventer ses mines. Tout était inutile, la finesse de l'abbé Dubois, l'habileté de M. d'Argenson, et la foule d'espions qu'il soudoyait dans la capitale. C'est dans ces fâcheuses conjonctures que le hasard fit découvrir la fameuse conspiration du prince de Cellamare. On a dit et imprimé cent fois que la découverte en fut faite par une célèbre matrone, la Fillon, qui, ayant enivré un secrétaire de ce prince, avait pris ses papiers et les avait portés au régent. Mais le récit du secrétaire qui nous sert de guide détruit cette historiette et nous donne le fil qui dirigea le duc d'Orléans dans ce labyrinthe. Nous devons à la vérité de l'histoire le passage entier de cet écrivain :

« Le nommé Jean Buvat, ancien écrivain de la bibliothèque du roi, que je connaissais, vint me trouver au Palais-Royal et me fit confidence qu'il se trouvait bien embarrassé, et qu'il ne savait quel parti prendre. Je suis né Français, me dit-il, il y a trente-cinq ans que je suis écrivain de la bibliothèque. J'ai de modiques appointements et je suis mal payé. Comme je sais l'espagnol, j'ai trouvé à travailler, à mes heures



perdues, dans la secrétairerie du prince de Cellamare, qui me paie bien, et où je suis bien nourri ; mais j'y vois des choses qui se passent contre le gouvernement de la Régence. D'un côté, si je trahis l'ambassadeur, il me fera casser bras et jambes ; d'un autre côté, si je ne révèle pas mon secret à l'abbé Dubois, je n'échapperai pas à sa colère et pour faire la cour à Monseigneur le Régent, il me fera pourrir et périr dans un cul de basse-fosse. Dans cette situation, que dois-je faire ? et que me conseillez-vous ? »

» Je lui répondis que, comme il était Français, sujet du roi et même à son service, il valait beaucoup mieux à tous égards lui être fidèle et se jeter entre les bras de Sa Majesté, et je lui conseillai de s'ouvrir à l'abbé Dubois. Comme je logeais immédiatement au-dessous de lui, et que j'avais nuit et jour dans ma poche une clef de sa chambre, pour y faire entrer les courriers et autres personnes par l'escalier dérobé, j'introduisis le sieur Buvat dans le cabinet du ministre, qui le reçut gracieusement, lui promit monts et merveilles et me recommanda de faire faire moi-même sur-le-champ une clef ou passe-partout de la porte cochère du cul-de-sac de l'Opéra et de la remettre incessamment à cet écrivain, qui venait me joindre tous les soirs à dix heures dans ma chambre, de laquelle je le menais dans celle de l'abbé. Le sieur Buvat apportait de petits chiffons de papier où il avait écrit en cachette, dans la secrétairerie de l'ambassadeur d'Espagne, les noms de certaines personnes, les dates de mémoires et de passeports. Enfin il donna avis du départ de l'abbé Porto-Carero, qui, accompagné de quelques autres, portait une lettre du prince de Cellamare au

cardinal Alberoni, dans laquelle il était parlé de mettre le feu à toutes les mines. Il faut avouer que, dans cette occasion, l'ambassadeur d'Espagne, ou ses secrétaires, agirent avec bien peu de prudence, de prendre un Français pour travailler dans la secrétairerie où il pouvait apercevoir et découvrir des choses propres à en faire usage contre eux.

» L'abbé Dubois, ayant tiré la quintessence du sieur Buvat, se fit seul valoir à Mgr le régent, par son attention et sa vigilance pour les intérêts de S. A. R. On ne dit pas un mot de l'auteur de la découverte...

» Le sieur Buvat, qui n'avait pas eu la récompense promise et qui était toujours mal à son aise, n'étant pas payé à la bibliothèque du roi de ses appointements peu considérables, venait de temps en temps se prosterner devant l'abbé Dubois et lui donnait des placets. Celui-ci ayant coutume de payer d'ingratitude même ceux qui lui avaient fait les plaisirs les plus essentiels et à qui il avait le plus d'obligation, et de les abandonner sans faire semblant de les connaître, dit, pour se débarrasser une fois pour toutes de cet importun : « Il est vrai que, d'un côté, vous avez rendu service dans cette occasion; mais d'un autre côté, vous avez mérité la corde, en lui montrant le doigt sous la gorge et haussant le col, vous avez écrit contre le gouvernement lorsque j'étais en Angleterre, et il ne tient qu'à moi de vous faire pendre. » Belle consolation et belle récompense ! Or qu'est-ce que Buvat avait donc tant écrit contre le gouvernement ? C'est que l'abbé, étant ambassadeur à Londres, vit un gazetin de nouvelles manuscrites et reconnut le caractère de cet écrivain qui marquait : *L'on ne croit pas à Paris que l'abbé*

*Dubois réussisse dans sa négociation. D'avoir annoncé cette chose, c'était un cas pendable. »*

Le cardinal Alberoni était instruit des mécontentements des Français et de la manière dont on était affecté sur le régent. On avait vu s'évanouir les grandes espérances qu'il avait données à la mort de Louis XIV. Les deux partis qui divisaient l'Église étaient également mécontents, et chacun d'eux se plaignait de ce que Son Altesse Royale n'employait pas toutes les forces de l'État pour le rendre triomphant. Mais les plus animés étaient les jansénistes, que le commencement de la régence avait flattés de la plus grande faveur. Le régent avait perdu la plus grande partie de sa considération par l'éloignement de M. d'Aguesseau, la faveur de M. d'Argenson et de l'abbé Dubois, sa confiance en Law et l'abus criant qu'en faisait cet étranger, le changement des monnaies, le rétablissement des impôts, l'humiliation du Parlement et la dégradation du duc du Maine. Les provinces étaient dans une fermentation terrible, surtout la Bretagne et la Normandie.

Les inquiétudes sur le sort du jeune roi se renouvelèrent et étaient appuyées vivement par les bruits injurieux que répandaient les partisans de l'ancienne cour et de la maison de Villeroy. On cherchait d'ailleurs à les justifier par les liaisons du duc d'Orléans avec le roi d'Angleterre. La vie particulière de ce prince était horriblement dépeinte. On traitait d'incestes abominables ses voyages à Chelles, dont sa fille était abbesse, et ses parties de plaisir à la Meute<sup>1</sup>, chez la duchesse

---

1. La Muette.

de Berri. Le ministre espagnol crut le moment favorable pour lui faire ôter le gouvernement et chargea de cette commission délicate l'ambassadeur ordinaire d'Espagne à Paris, le prince de Cellamare. Celui-ci n'eut pas de peine à trouver des ouvriers : c'est ainsi qu'il s'exprimait dans ses lettres au cardinal; le zèle pour la religion, l'amour pour le roi, la vue de ce qu'on avait à craindre du système, les promesses, l'argent de l'Espagne lui en donnèrent un grand nombre.

Mme la duchesse du Maine, le cardinal de Polignac qui était dans la confidence de cette princesse, étaient entrés dans cette conspiration, ainsi que des évêques, des magistrats, des seigneurs, et les jésuites. Les cardinaux de Rohan et de Bissi furent violemment soupçonnés d'y avoir eu part. De tous les états, les militaires seuls n'étaient point dans ce complot. On n'osa pas même les solliciter, tant leur dévouement à Son Altesse Royale était connu. Le régent s'était toujours appliqué à se les attacher par son exactitude à les faire payer, par les égards qu'il avait eus pour les billets dont ils étaient porteurs, par la multitude des survivances qu'il leur avait accordées, par les pensions qu'il avait données à leurs veuves, et enfin par celles dont il avait chargé les bénéfices en leur faveur.

Quand on se fut assuré du plus grand nombre des mécontents, le prince de Cellamare écrivit au cardinal que les mines étaient prêtes et qu'il n'attendait plus que ses derniers ordres pour les faire jouer. Il ne s'agissait d'abord que d'être en possession du roi et de se saisir du régent. le reste n'aurait été qu'un jeu. On avait donc arrêté que de tous les endroits du royaume où l'on avait des intelligences, on enverrait à Paris et aux

environs un certain nombre d'hommes déguisés en marchands, en ouvriers, en religieux. Des faux saulniers et autres contrebandiers, au nombre de trois cents, avaient été choisis et devaient se revêtir d'habits de garde du corps; ils se seraient rendus, la veille de Noël, chez les Pères de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, où le régent devait entendre la messe de minuit. Là ils se seraient assurés de sa personne et l'auraient conduit, sans délai, sur les frontières d'Espagne, pour l'y renfermer dans une maison d'État. Des courriers apostés devaient, sur-le-champ, partir pour toutes les grandes villes du royaume, y distribuer des lettres préparées et la révolution paraissait inévitable.

L'ambassadeur chargea de ces dépêches importantes l'abbé Porto-Carero, neveu du cardinal de ce nom, qui retournait en Espagne. L'abbé Dubois, qui, comme nous l'avons vu, avait été averti du jour de son départ et du contenu des lettres dont il était porteur, envoya à sa suite des courriers chargés des ordres pour le faire arrêter. Ils furent exécutés à Poitiers, le 2 décembre 1718, et l'abbé Porto-Carero, après avoir été fouillé, continua sa route. On lut au Conseil les lettres du prince de Cellamare, qui, toutes, étaient signées par cet ambassadeur et renfermaient le nom des conjurés, des modèles de lettres que le roi d'Espagne devait écrire au roi de France, aux États généraux, au Parlement, etc.

On commença cette lecture par les écrits du prince de Cellamare et les modèles de lettres. L'abbé Dubois qui la faisait et conduisait toute cette affaire, en qualité de ministre des Affaires étrangères, ayant commencé à lire la liste des conspirateurs, le duc d'Orléans l'arrêta en disant qu'on serait trop étonné d'entendre les



noms de plusieurs personnes à qui il n'avait fait que du bien. Il ajouta qu'il voulait même leur épargner la peine de demander grâce, persuadé que cette conduite les ferait rentrer dans le devoir. On admira, avec raison, la modération de Son Altesse Royale, qui se contenta d'abord de faire arrêter le prince de Cellamare. Cet étranger était déchu de tous ses droits d'ambassadeur, par la conspiration dont il s'était déclaré le chef.

Il fut arrêté le 9 décembre 1718, sous prétexte de quelque affaire importante; on lui donna rendez-vous chez M. Le Blanc, secrétaire d'État de la guerre. A peine y fut-il entré qu'on lui montra l'ordre du roi pour s'assurer de sa personne, qui fut confiée à M. de Liboy. Ce gentilhomme ordinaire du roi fut chargé de le garder à vue et de l'accompagner à son hôtel. L'abbé Dubois avait pris les devants; il entra, en carrosse, dans la cour de cet hôtel qui était dans la rue Neuve-des-Petits-Champs. Sa voiture fut suivie par un détachement de mousquetaires déguisés qu'on avait postés dans les cafés des environs, dans les allées et à l'entrée de la petite porte du jardin du Palais-Royal. Ce ministre ainsi escorté descendit de carrosse monta à la secrétairerie de l'ambassadeur, se saisit des papiers et en fit une perquisition si exacte qu'on leva, par son ordre, les boiseries et les parquets. Le prince de Cellamare, témoin, parapha ceux qui n'avaient aucun trait à la conspiration et l'on en fit quatre ballots, cachetés de ses armes, pour être déposés au Louvre et envoyés au roi d'Espagne. M. de Liboy, accompagné de deux capitaines de cavalerie, qui étaient dans un second carrosse, le conduisit ensuite jusqu'à la frontière. Il reçut, dans toutes les villes de France où il passa, les

honneurs dus à son caractère. Mais son conducteur ne le perdit pas de vue un seul moment et envoya jour par jour à l'abbé Dubois un détail exact de toutes les conversations qu'il avait eues avec son prisonnier.

*L'agio.*

*L'agio* florissait alors dans la rue Quincampoix, que l'on pouvait appeler la rue dorée. Toutes les fortunes de la France y étaient versées dans la banque royale. Celles même des Anglais et des Hollandais y étaient apportées et échangées contre des actions, dont la valeur et le prix variaient sans cesse d'un jour à l'autre. Le commerce de ces papiers-monnaie opéra des reversements de fortunes étranges et des métamorphoses curieuses.

Un de ces fortunés enfants de Plutus, ayant pour toute ressource une somme de dix mille livres en billets d'État, les convertit en actions de la première main. Le succès suivit son commerce avec tant de confiance qu'il fut en état d'avoir un équipage dans l'espace de trois mois. Il alla en commander un chez un ouvrier. Celui-ci lui demande quelle sorte d'équipage il voulait avoir. — Une berline des plus belles. — Dans quel goût la voulez-vous ? la doublera-t-on de velours cramoisi ? y mettra-t-on des crépines d'or ou d'argent ? — Oui, de l'or, de l'argent, du velours cramoisi, n'importe, vous ne sauriez la faire trop belle. Tenez, mon maître, voilà des arrhes, quatre mille livres en billets de banque, je m'appelle un tel et demeure dans une telle rue, je vous recommande de me la faire livrer très promptement. Adieu, la rue Quincampoix m'appelle. » Il partit

en même temps. Le carrossier, courant après, lui cria : « Monsieur, Monsieur, quelles armes voulez-vous ? » « Toutes les plus belles, mon ami, toutes les plus belles. »

Un autre actionna avec tant de bonheur qu'il fut en état d'acheter la voiture du maître qu'il venait de quitter. Après s'être montré dans tous les quartiers, il revint à la rue Bourg-l'Abbé. Ceux-ci entrent dans un cabaret voisin. Pour lui, après avoir commercé quelques actions, il veut regagner son équipage. La pluie survint. Surpris, il oublie qu'il est le maître de la voiture et monte derrière par habitude. Le cocher s'en apercevant, lui crie : « Eh ! Monsieur, à quoi pensez-vous ? — Tais-toi, dit le maître en s'apercevant de sa méprise, je ne l'ai fait que pour voir par moi-même combien il y peut tenir à peu près de laquais ; car il m'en faut encore au moins deux et peut-être davantage. »

La femme d'un domestique ayant engagé, à l'insu de son mari, un agent de change à lui procurer des premières soumissions, les convertit ensuite en billets d'État. Ce fonds produisit cent mille écus. Elle ne put taire sa fortune à son mari. Celui-ci, transporté de joie, court à l'instant chez son maître pour demander son congé. Comme il entrait, un ami de la maison le pria de lui chercher un bon cocher. — Je suis dans le même embarras que vous, lui répondit le nouveau riche, je pense à en chercher un pour moi tel que vous me le demandez, et charité bien ordonnée commence par soi-même. »

La même classe d'hommes offrit encore un autre exemple de la bizarrerie de la fortune. Un d'eux, devenu riche par le commerce des actions, avait un superbe

équipage. Son cocher voulut un jour couper la file des carrosses; mais n'ayant pu gagner la tête des autres chevaux par l'adresse des cochers à qui il voulait faire cet affront, ils prirent querelle ensemble et se battirent. Là-dessus l'homme nouveau menaça le cocher qui lui barrait le chemin de lui donner vingt coups de canne. A ce mot, un officier qui avait été tranquille spectateur de la querelle sauta de son carrosse et obligea l'actionnaire à mettre pied à terre. Celui-ci ne vit pas plutôt son adversaire l'épée à la main, qu'il prit la fuite en criant : *A moi, la livrée!*

Il suffisait même d'approcher de cette heureuse rue pour y faire sa fortune, témoin un bossu qui trouva moyen d'y gagner plus de cinquante mille livres avec sa bosse : elle était en pente douce, à peu près comme un pupitre, et il la prêtait, pour une légère rétribution, à ceux qui voulaient écrire ou signer quelque contrat. Il en était de même de ceux qui avaient des maisons dans la rue Quincampoix. Certains d'entre eux louaient plusieurs appartements jusqu'à une pistole par jour.

Pendant ce temps-là l'abbé Dubois n'eut pas besoin de commercer et d'agioter pour s'enrichir, il eut de M. Law un grand nombre d'actions qui ne lui coûtaient d'autre peine que celle de les demander. M. Pecquet, ce premier commis des Affaires étrangères, dont nous avons déjà parlé, dit au ministre, qu'il ne venait point solliciter des actions pour les premiers commis, qui n'en avaient que faire; mais pour les subalternes assez mal partagés du côté de la fortune. L'abbé Dubois, qui n'était pas généreux, s'y prêta en apparence d'assez bonne grâce; mais il ajouta qu'il fallait avancer 500 livres comptant pour la nourriture de chaque action et

qu'il n'était pas en état de faire cette dépense pour ses commis. M. Pecquet ne s'en laissa pas imposer par ce subterfuge et lui répondit qu'il trouverait les fonds et en faisait son affaire. Le ministre, ne pouvant s'échapper, donna quatre actions à chaque commis et autant à son secrétaire intime, comme surnuméraire des bureaux.

L'argent de la Banque servit aussi à meubler l'appartement que l'abbé donna à son frère au Palais-Royal, au-dessous du sien. Il fit venir cette année le maire de Brive, qui fut depuis son héritier. Le ministre, voyant que son neveu le chanoine de Saint-Honoré était extrêmement borné, très pieux et grand bre-douilleur, désespéra d'en tirer parti et de le pousser dans le monde. Il avait perdu en outre ce neveu qu'il avait tant aimé ; c'est pourquoi il appela auprès de lui le père de ces jeunes gens et le combla d'honneurs. Ce Dubois devint bientôt secrétaire du cabinet du roi, secrétaire des commandements de l'Infante-Reine, et directeur des ponts et chaussées. Les anecdotes que nous en rapporterons à leurs dates serviront à le faire connaître aux lecteurs.

### *Le chapeau de cardinal.*

La chute du cardinal Alberoni et le respect qu'on avait eu au milieu de sa disgrâce pour la pourpre dont il était revêtu en firent sentir encore plus vivement le prix à l'abbé Dubois. Quoique son ambition n'eût pas besoin de cet aiguillon pour solliciter le chapeau avec ardeur, cependant il parut à cette époque redoubler d'empressement et de soins pour l'obtenir. Il ne plai-



gnait ni le travail ni le temps pour écrire de longues et fréquentes dépêches à l'évêque de Sisteron et n'épargnait point l'argent du roi pour envoyer à Rome courrier sur courrier.

« Il avait toujours sur sa table, dit son secrétaire, un agenda sur lequel il écrivait les notes de tout ce qu'il avait à faire. J'y lus, écrit de sa main : *Madame de Guadagne, cent mille écus*. Ce nom original et la somme exorbitante me frappèrent, et je ruminais dans moi-même quelle pouvait être cette bienheureuse à qui un si gros paiement pouvait être destiné. Les deux premières fois que l'abbé me dicta à ce sujet, je n'entendis rien à son langage ni à son mic-mac. Il parlait de Madame de Gadagne, qui avait un procès à la Rote, dont le vice-légat d'Avignon était le rapporteur... Enfin, après avoir fait réflexion et avoir combiné toutes choses, je développai le mystère et je conclus que c'étaient des termes convenus avec le Père Laffiteau, jésuite, avant son départ de Paris; que cette dame était l'abbé Dubois; que le procès pendant à la Rote était le chapeau de cardinal désiré et sollicité; que le vice-légat, rapporteur, était le cardinal Albani, jadis gouverneur d'Avignon, aujourd'hui camerlingue de Clément XI, et que les cent mille écus promis en son ou en farine étaient destinés à envoyer un portrait du roi garni de diamants et de même valeur pour en faire présent à cette Eminence protectrice.

» Je fis assez connaître que j'étais au fait de tout ce stratagème. Le premier jour de janvier 1720, l'abbé étant resté au lit et contrefaisant le malade imaginaire, me fit appeler dès le matin. J'entrai dans sa chambre et le trouvant seul, je lui dis : « Monsieur, je prends la

liberté de vous souhaiter une bonne santé et le gain de votre procès à la Rote. » Il fut étourdi et frappé de mon compliment. Mais après avoir fait réflexion, il me répondit d'un ton fort doux : « Monsieur, je vous remercie. »

» Il me fit approcher une table au chevet de son lit pour travailler avec lui et me pria d'aller dire à son portier de ne laisser entrer que ceux qui apporteraient des bourses de jetons, qu'il recevait dans son lit, et qu'il avait grand soin de compter pour voir s'il y en avait cent. Le sieur Martin, son intendant, le trouvant sur le fait et voyant cette attention à compter les jetons, crut qu'il voulait lui en faire présent d'une bourse et dit bonnement : « Monsieur, ne vous donnez pas la peine, je les prendrais bien sans compter. — Tout beau, lui répondit l'abbé, en serrant la bourse comme un chat serre une souris dans ses griffes, ce n'est pas pour vous que le four chauffe. »

» Il resta couché jusqu'à quatre heures après midi que M. le Régent envoya un garçon de la chambre pour savoir de ses nouvelles et pour lui dire que son Altesse Royale était surprise de ne l'avoir pas vu de la journée. Il se leva sur-le-champ et alla souhaiter la bonne année à son maître, qui lui donna pour étrennes un million en actions et cent mille livres d'argent comptant pour nourrir ces actions, desquelles l'on pouvait bien dire, comme des enfants de Paris : enfants de l'an, mauvaise nourriture; outre cela, l'abbé Dubois m'avait fait calculer, dans l'après-dîner, d'autres actions qu'il avait dans un portefeuille, où j'en trouvai pour seize cent mille livres. »

Le cardinal de la Trémouille, archevêque de Cambrai,

chargé des affaires du roi à Rome, mourut le 1<sup>er</sup> janvier 1720. La lettre de l'abbé d'Hugues, son secrétaire, fut rendue à minuit avec une dépêche de l'évêque de Sisteron. L'abbé Dubois, les ayant lues dans son lit, s'habilla avec précipitation et alla sur-le-champ chez Son Altesse Royale. Ce prince était couché et avait donné des ordres à son valet de chambre pour ne laisser entrer dans son appartement qu'une dame avec laquelle il se délassait des fatigues de la régence. L'abbé demanda à parler à son maître; mais le valet de chambre lui fit part de sa consigne et de la cause qui l'avait fait donner. Le ministre insista pour entrer, disant que les défenses n'étaient pas faites pour lui, et se mit en devoir d'ouvrir la porte de la chambre. Le valet sauta sur lui pour l'en empêcher, le prit au travers du corps et l'égratigna en plusieurs endroits. Mais ses efforts furent inutiles, l'abbé tint bon et parvint au lit du prince, à qui il annonça la vacance de l'archevêché de Cambrai et le désir qu'il avait de cette dignité.

« Monseigneur le régent lui répondit : « — Es-tu fol ? toi, archevêque ! Tu es un fripon ; mais, au reste, qui est-ce qui te fera prêtre ? — Votre premier aumônier, Monseigneur. A quoi Son Altesse Royale répliqua : « — Tu as raison, mais tout le monde va tomber sur moi et me reprocher de t'avoir fait archevêque. — Que cela ne vous embarrasse point, Monseigneur, repartit l'abbé, il me vient en pensée un expédient, qui est d'écrire à Destouches, chargé des affaires du roi à Londres, pour solliciter une lettre du roi de la Grande-Bretagne à Votre Altesse Royale, par laquelle il lui demande pour moi cet archevêché en considération

des services que j'ai rendus dans les traités de la triple et de la quadruple alliance. Pour lors, Monseigneur, vous serez à l'abri de tout blâme et de tout reproche en montrant cette lettre et en disant que vous n'avez pu refuser cette grâce à Sa Majesté Britannique. » M. le régent y consentit et fit un serment solennel sur ce qu'il tenait alors, de nommer à l'archevêché de Cambrai l'abbé qui le talonnait et extorquait de lui une promesse authentique et irrévocable.

Il fit, dès le lendemain, un modèle de lettre que le roi d'Angleterre devait écrire au régent pour cet effet. Il l'envoya au sieur Destouches, en lui ordonnant de se servir du canal de M. Stanhope. Ce ministre s'y employa avec zèle, le roi signa la lettre, et le régent en fit une lecture publique aux courtisans. L'abbé, pour récompenser la ponctualité du chargé d'affaires, lui fit donner une pension de six mille livres.

La nouvelle de sa nomination ayant percé dans le public, le bruit se répandit que cet abbé était marié. Sa femme, dont il s'était séparé à son arrivée à Paris, lui fit demander une audience. On ne sait pas précisément quel en fut le résultat; mais ce dont on est bien assuré, c'est que l'abbé lui assura une subsistance honnête pour une femme de la plus basse extraction, en la menaçant de la faire rentrer à l'hôpital pour le reste de ses jours, si elle ouvrait jamais la bouche sur leur mariage. Son silence cependant ne suffisait pas et n'en anéantissait pas les preuves testimoniales; elles subsistaient et M. le cardinal de Noailles n'aurait jamais donné les mains à l'ordination de l'abbé Dubois. Voici la manière dont il s'y prit pour les supprimer entièrement.

L'intendant du Limousin fit, disent les écrits du temps, une tournée dans sa généralité et prit des arrangements pour faire casser sa voiture à quelques pas d'un village. C'était celui dans lequel le mariage de l'abbé avait été célébré et inscrit sur les registres. Ne pouvant passer outre, l'intendant demanda au curé l'hospitalité, et il passa la nuit au presbytère. Il s'informa pendant le souper de l'exactitude du curé à signer les registres de la paroisse : celui-ci lui montra l'endroit où ils étaient enfermés. Muni de ces connaissances, l'intendant fit exécuter le dessein qu'il avait formé d'enivrer le pasteur et en vint facilement à bout par le moyen d'un vin prétendu étranger (mais réellement mixtionné) qu'il portait dans ce voyage. Son valet de chambre joua la même comédie auprès de la servante du curé, et leur sommeil fut des plus profonds. On en profita pour parcourir les registres et en arracher la feuille sur laquelle était relaté le mariage de l'abbé, qu'il lui fit parvenir.

C'est sans doute d'un autre mariage que le secrétaire veut parler lorsqu'il dit : « M. le régent, après avoir décacheté et lu une lettre en présence de ses favoris les plus intimes, leur dit en plaisantant : « Je vous donne à deviner, vous ne vous imagineriez peut-être pas ce que contient ce paquet : c'est le contrat de mariage de l'archevêque de Cambrai. » Chacun se mit à rire en disant : voilà un très digne archevêque... » Outre que l'on prétend que l'abbé Dubois fut marié réellement et formellement... l'on assure encore qu'il avait plusieurs femmes; que la première était morte et la seconde vivait, qu'il avait épousé Mademoiselle Populus, fille d'un chasublier sur le pont Notre-Dame,



mariée ensuite à Gochereau, messenger de Toulouse, rue Gilles-Cœur, dont l'abbé Dubois disait : J'aime Gochereau, parce qu'il a pris mon parti, c'est-à-dire épousé ma maîtresse. Comme ces mariages de l'abbé n'étaient qu'en détrempe, l'on compte aussi parmi ses femmes Mlle Léger, dont il était éperdument amoureux et à qui il avait promis de l'épouser, mais qui est aujourd'hui Mlle Colesse, mariée à Orléans, la le Tellier, la Fouine et la Jumeau, de manière qu'on pouvait avec raison l'appeler l'abbé de la polygamie.

Tant de précautions ne purent tranquilliser le prélat futur et il n'osa s'adresser à l'archevêque de Paris pour le faire ordonner prêtre. M. de Besons, alors archevêque de Rouen, offrit son diocèse pour y suppléer et M. l'évêque de Nantes son ministère. Alors l'abbé Dubois fit venir son neveu, chanoine de Saint-Honoré. Il lui ordonna de tirer en cachette de la sacristie de son chapitre les ornements nécessaires pour la cérémonie du lendemain 24 février 1720. Il dit ensuite au sieur Bastide, son chef de cuisine, qu'il avait une grande confiance en lui, sans expliquer la commission dont il le chargeait. Et lui donnant un sac de huit cents livres pour la dépense : « — Partez, ajouta-t-il, allez-vous-en aux Quinze-Vingts; il y a un homme appuyé sur le bénitier auquel vous ferez signe de vous suivre (c'était l'aumônier de M. de Tressan, évêque de Nantes, habillé en séculier); de là vous irez aux voitures du carrousel où vous trouverez un carrosse à quatre chevaux et à quatre places, prêt et attelé, dont le cocher a ordre de vous conduire partout où vous direz. Vous trouverez dans le carrosse deux personnes (c'étaient

deux valets de chambre de l'évêque), vous les ferez mettre sur le devant et donnerez la première place à l'homme que vous aurez rejoint dans l'église : voici un paquet cacheté que vous ouvrirez seulement au Roule et qui vous indiquera l'endroit où vous devez aller. »

Le paquet étant décacheté offrit une lettre pour le curé d'une paroisse de campagne, sise au delà de Poissy. On se mit en marche pour la lui porter. Le curé la reçut, l'ouvrit et y en trouva renfermée une autre adressée à un chapelain du voisinage. Ce dernier, l'ayant lue, dit au porteur de retourner à Poissy pour y choisir la meilleure hôtellerie et d'y commander un grand souper, parce qu'ils auraient compagnie le soir. En effet, M. l'évêque de Nantes y arriva sur la brune avec l'abbé Dubois, dans un équipage à six chevaux. Ils y soupèrent et couchèrent. Mais l'abbé ne put fermer les yeux de toute la nuit. Un artisan qui demeurait vis-à-vis l'auberge ne cessa de travailler et de faire du bruit avec son marteau. Le valet de chambre de l'abbé voulut lui imposer silence d'autorité; mais l'artisan, sans l'écouter, redoubla le bruit et n'y mit fin qu'à la vue d'un écu que lui donna Bastide, mieux avisé.

Le lendemain, dès le point du jour, l'évêque et l'abbé allèrent à pied à une chapelle éloignée de Poissy d'un quart de lieue. Là, ce dernier reçut dans la matinée le sous-diaconat, le diaconat et la prêtrise, en vertu de la dispense que Rome lui avait accordée. L'ordonnant, marchant dans la chapelle et embarrassé dans les habits sacerdotaux, se heurta et s'écorcha la jambe contre un banc; ce qui lui causa une douleur très sensible et très aiguë. Etant de retour à l'auberge, il dit à

Bastide : « — Je me suis déchiré toute la jambe. » Celui-ci lui répondit hardiment : — Vous avez donc bien juré. — Non, je vous assure, Bastide, croyez-moi, je n'ai pas juré », repartit l'abbé d'un ton doux et humble.

On revint le soir au Palais-Royal et Bastide mit dans la chambre de l'abbé, sur une table, le sac avec le reste des huit cents livres. Il y avait ajouté pour tout mémoire ces mots sur un petit morceau de papier : *Il y avait tant d'écus dans le sac, il en reste tant.* L'abbé, ayant lu cette note, secoua la tête et lui dit : Voilà un mémoire d'arlequin. « Monsieur, répondit Bastide en riant, je n'en sais pas faire d'autres; je n'ai pas de comptes à vous rendre, n'étant que votre chef de cuisine et non votre maître d'hôtel ou votre intendant : c'est à eux à dresser des mémoires. » L'abbé fut obligé de se payer de ces mauvaises raisons : « C'est bien, lui dit-il, en enrageant, c'est bien fait, vous avez raison. »

Rien ne s'opposant plus à la nomination de l'abbé Dubois à l'archevêché de Cambrai, puisqu'il était prêtre et que les preuves de son mariage étaient anéanties, on le proclama par la voie des gazettes. Le lendemain le duc d'Orléans aperçut à son audience une femme habillée et coiffée avec toute la régularité et la modestie d'une dévote. Sa figure, qu'il crut reconnaître, l'attira auprès d'elle et son étonnement fut grand, en voyant sous ce lugubre accoutrement la Fillon, cette célèbre matrone. « Ah ! ah ! dit-il à ses courtisans, voici du fruit nouveau, la Fillon en habit de pénitente. — Hélas ! oui, Monseigneur, répondit la rusée, il y a temps pour toutes choses. » Le prince, qui ne cherchait qu'à s'égayer, lui demanda de quelle nature était l'af-

faire qui la conduisait à son audience. « Par quel endroit, lui dit-il, puis-je te fortifier dans le changement que ta modestie m'annonce ? — Il vous est aisé, Monseigneur, lui répondit-elle d'un air contrit. Quoique je connaisse les pièges dont le monde est rempli et que j'en aie même inventé pour surprendre l'innocence, je ne laisse pas de les craindre pour moi-même. J'ai donc pourvu à ma sûreté, en me retirant dans un couvent.

« Vous êtes si pitoyable, continua-t-elle, Monseigneur, envers les gens de mon caractère, à qui vous procurez des asiles sacrés, que j'ose espérer que vous m'en assignerez un pour le reste de mes jours. Je viens donc implorer votre bonté, en suppliant très humblement Votre Altesse Royale de me donner une abbaye. Personne ne sait mieux que moi conduire les demoiselles. J'espère que, consultant leur avantage et le mien, vous ne me refuserez pas. » Toute l'audience et le prince lui-même étouffaient de rire. Il eut beaucoup de peine à lui répondre: « Par ma foi, lui dit-il, il faudrait épuiser l'État pour fournir à l'entretien des filles qui se rangeraient sous tes lois, si je te donnais une abbaye. Mais, au reste, y penses-tu bien d'aspirer à une abbaye ? — Pourquoi non, reprit-elle, je suis fâchée de n'être pas *du bois* dont on fait les abbés, car je n'oserais prétendre à un archevêché. » Le prince, qui était bon et qui aimait les saillies d'imagination, bien loin de s'offenser de cette liberté, la renvoya en riant et en lui disant qu'elle n'avait qu'à persister au moins un an dans une vraie pénitence, et qu'alors il lui promettait un ermitage, où elle serait servie par les deux plus vieilles et plus laides *duègnes* qui se trouveraient en Italie ou en Espagne. A ces mots, la matrone se retira d'un air

effronté et tout à fait différent de celui avec lequel elle était entrée à l'audience. Elle dit assez haut, en sortant, qu'à ce compte elle allait reprendre possession de son ancien couvent.

L'abbé Dubois s'était attendu aux sarcasmes et ne s'en affectait pas, pourvu qu'il parvînt à ses fins. Il fit meubler son appartement selon sa nouvelle dignité. « Car il était d'un goût exquis et raffiné en tout. Il écrivit au chevalier de Chavigni, alors envoyé extraordinaire du roi à Gênes, de lui faire fabriquer des pièces de damas de tels et tels dessins, dont il envoya les modèles. La première antichambre était tendue de trippe cramoisie avec de grands tableaux originaux, représentant des chasses de cerfs et de sangliers. La salle à manger décorée de grands tableaux des mêmes maîtres encadrés dans une boiserie sculptée et dorée. La troisième pièce tendue de tapisseries de la couronne, rehaussée d'or et d'argent. La quatrième d'un damas de Gênes cramoisi, avec des bordures et cartouches de broderies et galons d'or, les portières de même. La cinquième, qui était la chambre d'audience, de damas jonquille avec des broderies et des galons d'argent. Les dessus de porte ornés de glaces et de sculpture dorée à jour. Toute la face de la cheminée et les deux côtés ornés de même. La sixième pièce, un cabinet de damas bleu ture, avec des lez de drap d'or et d'argent; le lit de même fait en cuvette. Les étoffes d'or et argent ne lui avaient rien coûté; elles provenaient du vol qu'il avait fait à Londres, ayant retenu pour lui la plus grande partie des pièces entières envoyées pour faire des présents au nom de Sa Majesté et de Son Altesse Royale. Les glaces qu'il tira de la Manufac-



ture royale ne lui coûtèrent pas plus. Il y en avait pour douze mille écus sur le compte du roi, de l'argent duquel il disposait comme du sien propre.

» L'on voyait dans la pièce destinée à recevoir les ambassadeurs et dans la salle d'audience, de magnifiques tableaux des plus grands maîtres. Les plafonds de cet appartement étaient dorés en relief formés de dessins à la dernière mode. Dans les trois premières pièces pendaient des candélabres de bronze doré d'or moulu et, dans les autres, des lustres de cristal de roche. Toutes les croisées des fenêtres, revêtues par bas de marbres différents, faisaient face, d'un côté, à un petit jardin composé de treillages verts en compartiments et d'un parterre de fleurs. La septième pièce, quoique inutile, était une chapelle très propre, d'un goût enchanté et ornée de fort beaux tableaux. Enfin la huitième pièce, proche la salle à manger, formait un buffet tout de marbre, avec une niche et une grande cuvette au milieu, d'où sortaient deux jets d'eau. »

A la fin du carnaval de 1720, Mlle de Valois, fille du régent, fut mariée par procureur au prince héréditaire de Modène. Le mariage avait été proposé dès la fin de 1719; mais l'abbé Dubois en avait empêché jusqu'alors la conclusion. Le public crut que la jeune princesse, effrayée de la rigoureuse étiquette de la cour de Modène, où tout, disait-on, se faisait au son de la cloche, avait une grande répugnance à quitter la France. Mais le ministre seul retarda ce départ, parce que le comte Solvatico, envoyé du duc de Modène, s'était d'abord adressé, par ordre de son maître, au maréchal de Villeroy. L'abbé, jaloux de cette préférence, fit entendre à Son Altesse Royale que ce parti

ne convenait point à la princesse sa fille; que l'on pouvait attendre encore, parce qu'on trouverait un parti plus avantageux. Le duc de Modène sentit alors la faute qu'il avait faite : il négligea le maréchal et chercha à gagner l'archevêque de Cambrai, qui donna les mains à ce mariage, en recevant pour présent cinq tableaux originaux d'Italie, dont un était orné d'une bordure d'ébène avec des plaques d'argent.

L'archevêque les donna à Son Altesse Royale qui aimait beaucoup les tableaux et dessinait lui-même avec goût et facilité. Le prince les fit placer dans sa superbe collection du Palais-Royal qu'il avait commencée. L'archevêque de Cambrai joignit à ce présent un petit lustre de cristal de roche à pyramide, de la plus grande beauté. Quoiqu'il n'aimât point à faire de largesses, il se détermina cependant à se détacher de ces deux objets précieux, sachant bien, dit son secrétaire, *qu'il donnait un pois pour avoir une fève*. Pour adoucir le chagrin de la jeune duchesse de Modène, le roi lui fit des présents magnifiques; le collier de perles, la croix et les pendants d'oreilles qu'elle reçut de la main de Sa Majesté furent estimés huit cent mille livres. Ses autres bijoux en valaient dix-sept cent mille; sa toilette, sa garde-robe, les étoffes qu'elle emporta coûtèrent quinze cent mille livres.

Cependant le nouvel archevêque prêta serment au roi, le 6 juin, en présence de Son Altesse Royale, et fixa au 9 du même mois la cérémonie de son sacre. L'abbaye du Val-de-Grâce fut choisie à cet effet, et l'on employa huit jours à élever dans la nef un amphithéâtre pour placer les spectateurs. L'archevêque donna ordre à ses gens de se faire habiller proprement

et l'un de ses courriers acheta un habit de soie pour le prix de cent écus : il fut un des maîtres de cérémonie, il fut chargé de recevoir à la porte de l'abbaye les seigneurs qui se présentaient. Le duc de la Feuillade le reconnut, parce qu'il avait été anciennement courrier de M. de Chamillard et du marquis de Cany. Il lui demanda quelles fonctions il faisait à la cérémonie. « Monseigneur, lui répondit-il, je suis courrier ordinaire de Monseigneur l'archevêque de Cambrai ; mais je suis aujourd'hui un gentilhomme extraordinaire et je fais les honneurs. » Ce fut là tout le profit qu'il tira de sa dépense, car il ne fut jamais question de le récompenser ou de le dédommager.

« Le jour du sacre étant arrivé, l'archevêque se leva de grand matin, dit son secrétaire, se revêtit de sa soutane violette, avec le rochet à dentelles et la mozette. Au lieu de prier, de gémir... il s'amusait à reluquer une couturière qui s'habillait dans une chambre vis-à-vis et éloignée, et lui donnait des bénédictions par la fenêtre. » Son valet de chambre ne le servant pas à sa guise, le prélat s'emporta à son ordinaire et lui donna des coups de pied pour accélérer sa marche.

Les cent-suisse de M. le régent gardaient la porte de l'église : elle était remplie de prélats et de seigneurs qui y étaient venus en foule pour faire leur cour au duc d'Orléans. Ce prince y assista avec le duc de Chartres son fils, celui qui se retira et mourut à l'abbaye de Sainte-Genève. Les deux princes se placèrent dans une tribune du chœur et suivirent la cérémonie dans un pontifical que l'on avait placé devant eux. M. le régent ne cessa de regarder le prélat avec sa

lorgnette et de rire avec son fils de son air gauche et embarrassé. Celui-ci eut en effet beaucoup de peine à se prosterner devant l'autel pendant les *Litanies*, ainsi qu'il est d'usage, car il était tourmenté d'une diurie pour laquelle le Père Sébastien, célèbre mécanicien de l'Académie des Sciences, avait été chargé de lui faire un urinal à ressort renfermant une éponge. Le cardinal de Rohan, consécrateur, assisté des évêques de Nantes et d'Avranches, ne fut sans doute pas assez expéditif, car le nouvel archevêque, rentrant au Palais Royal, fut obligé de changer de vêtement, en jurant contre l'urinal, qui, malgré le ressort, avait tout laissé répandre. « Ce b... de Père Sébastien, avec toute sa science, est un ignorant et n'a pu venir à bout de ce que je lui avais demandé. »

On fut frappé de la beauté de son anneau, qui était d'un seul diamant, estimé quarante mille écus. Il en avait donné cette somme au sieur Rondez, joaillier du roi, en billets de banque, lorsqu'ils étaient en valeur. Cependant il eut soin de faire savoir en Angleterre que cet anneau était un présent que lui avait fait Son Altesse Royale pour le sacre.

La cérémonie du sacre fut suivie d'un splendide repas, auquel assistèrent tout ce que le Corps diplomatique, la Cour, la Robe et la Prélature avaient de distingué. Le festin avait été dressé dans la grande salle du Palais-Royal et Son Altesse Royale vint le voir servir. Quatre-vingts Suisses, avec un officier à la tête, portèrent les plats et les convives ne furent servis que par des pages et des valets de chambre. M. Dubois, frère de l'évêque, au lieu de faire les honneurs de la seconde table, se plaça à la première, vis-à-vis de

l'évêque, afin de le contempler à son aise et lui dit d'un air niais et goguenard ; « A votre santé, mon frère. » Celui-ci ne répondit à cette familiarité déplacée que par un sourire dédaigneux. Ce repas somptueux coûta trente mille livres et il y eut, outre cette dépense, des porcelaines cassées pour deux cents écus.

Le régent, qui n'était pas accoutumé à respecter l'abbé Dubois, n'avait garde de respecter davantage l'archevêque Dubois. Celui-ci lui ayant déplu un jour, ou ayant fait quelque pas de clerc, Son Altesse Royale, courroucée, lui donna des coups de pied au cul. Il représenta, en se serrant contre une tapisserie, qu'il était prêtre et archevêque, et qu'en cette qualité il ne devait pas être battu ; le régent redoubla et lui dit : « Tiens, voilà pour le prêtre, et voilà encore pour l'archevêque. » Il est vrai que ce prélat n'avait mis aucune réforme dans sa conduite et dans ses paroles, car il sortait souvent sans croix et descendait par un escalier dérobé dans le cul-de-sac de l'Opéra, où l'attendait une chaise à porteurs et, de là, il se faisait porter *incognito* chez ses anciennes connaissances.

Son neveu, le chanoine de Saint-Honoré, étant entré dans son cabinet, dans un de ces moments d'éclipse et voyant la croix épiscopale sur sa table, crut qu'il l'avait oubliée... « Qu'on appelle vite mon oncle, cria-t-il hautement, il a oublié sa croix, il sort sans croix. — Paix, paix, Monsieur l'abbé, lui répondit un laquais accoutumé aux allures du prélat, ne faites pas de bruit, M. votre oncle vous en saurait mauvais gré. » Le chanoine était aussi réglé dans ses mœurs et aussi modeste que le ministre l'était peu. Il vivait très régulièrement, assistait à tous les offices de son chapitre et donnait



beaucoup aux pauvres. Sa doctrine sur les affaires du temps était celle d'un foudre janséniste : il avait même appelé et réappelé malgré son oncle. Celui-ci qui ne faisait aucun cas des constitutionnaires et de leurs ennemis, mais qui ménageait la cour de Rome, à cause du chapeau, fut très fâché de son premier appel et lui dit en colère, pour le détourner du second : « F... vous plutôt par la fenêtre que de faire une chose comme celle-là. » Le neveu n'en tint aucun compte et fit toutes les démarches qui pouvaient lui donner de la considération dans le parti des rigoristes.

Cette promotion si ardemment sollicitée ne se faisait pas et l'envie de l'avoir occasionnait tous les jours de nouvelles dépenses au prélat. L'évêque de Sisteron lui avait donné pour négociateur intermédiaire le comte de Lannoy, qui était connu, disait-il, de beaucoup de gens accrédités. Celui-ci prétendit avoir fait présent d'une montre d'or, qu'il ne donna jamais, dit le secrétaire, et en demanda le paiement à l'archevêque de Cambrai. On employait aussi un neveu de l'évêque de Nantes, depuis archevêque de Rouen, le comte Carminati, mais celui avec lequel le ministre entretenait une correspondance plus suivie était le cardinal Gualteri. Ce prélat était protecteur de l'Angleterre et par là très lié avec le chevalier de Saint-George qui avait accordé sa nomination à l'abbé Dubois. Il faisait déchiffrer ses lettres sur un papier séparé, lorsqu'elles traitaient des intrigues du chapeau ; il les gardait et n'avait garde de les communiquer au premier commis du département de Rome.

Ayant un jour dicté à son secrétaire intime une longue dépêche pour l'évêque de Sisteron, il la fit, selon

l'usage, chiffrer et mettre au net; mais à peine cet ouvrage fut-il fini qu'il voulut le refaire et le changer entièrement et exigea qu'il fût expédié pour telle heure au départ du courrier. Le secrétaire lui représenta qu'il demandait une chose impossible, attendu le peu de temps qui restait. Ce mot d'*impossible* choqua le ministre, qui entra en fureur, se mit à jurer, à dire à son secrétaire qu'il était cause de son malheur et de ceux de l'Etat, qu'il le ferait périr dans un cul de basse-fosse... et qu'il l'allait exécuter sur-le-champ. Il sonna en même temps et envoya chercher Duval, exempt de police; le secrétaire se mit tranquillement à travailler, en attendant le dénouement de cette comédie. Au bout de quelques heures, on vint annoncer à l'archevêque que Duval était dans l'antichambre; cet intervalle de temps l'avait sans doute radouci, car il répondit : « Qu'il s'en aille, je n'ai rien à lui dire. »

Dans une autre circonstance, ce secrétaire lisait des papiers ministériels à l'archevêque pendant que les valets de chambre l'habillaient. Celui-ci, se trouvant dans un instant de mauvaise humeur, s'emporta contre son lecteur et lui dit qu'il parlait de manière à ne pouvoir être entendu... qu'il lisait comme un chien... qu'il faisait « oua, oua, oua », et contrefit le chien à plusieurs reprises devant des valets. Le secrétaire, se voyant ainsi humilié, jeta de dépit les papiers sur une table et sortit du cabinet, en fermant la porte brusquement. L'archevêque fit courir après lui pour le rappeler, se mit en sentinelle derrière la porte, tenant en main, au lieu de pistolet, une grosse écritoire de campagne et disant à ses gens : « Je l'attends,

quand il rentrera je le tuerai, et je ferai « pouf », ce qu'il dit en frappant du pied sur le parquet pour imiter le bruit d'une arme à feu; mais son attente fut vaine, car l'offensé ne revint que le soir. Pendant cet intervalle, l'archevêque pria M. Pecquet, le fils, d'écrire auprès de lui, en lui disant d'un ton lamentable : « Monsieur, prenez, je vous prie, la plume, car on m'abandonne. » Il aperçut le soir, au bout de ses appartements, son secrétaire, il l'appela doucement et lui dit : « Monsieur, vous ne voulez donc plus me parler ni travailler avec moi ? » Celui-ci, sans lui répondre, reprit ses fonctions ordinaires.

Chaque jour était marqué par quelque emportement ou quelque bouffonnerie de ce prélat-ministre. Il avait un talent singulier pour grimacer et contrefaire les gens et les tics de tout le monde. Il se plaisait et s'étudiait à ce jeu. Il est vrai que la nature lui avait donné un masque des mieux disposés pour les grimaces. Il demandait un jour son premier laquais, qui venait de se marier nouvellement, et on lui dit qu'il n'était pas à l'hôtel. Le ministre se mit à ricaner et secouer la tête en disant : « *Uxorem duxi* ; il leur faut des femmes à ces drôles-là, pour avoir un prétexte de manquer à leur devoir ». Pareille scène arriva pendant l'absence de son intendant. « Il est toujours pendu au col de sa femme, dit-il en pestant, il est allé lui mettre des fontanges jaunes et sa femme lui dira pour sa peine et sa récompense : Ah qu'il est beau ! (l'archevêque imitait la révérence d'une femme du commun), ensuite il viendra tantôt doucement, en serrant les épaules et les cuisses : Monseigneur, on m'a dit que vous me demandiez. » On ennuerait le lecteur le plus patient,

si l'on racontait tous les traits de bouffonnerie de cette Eminence, que l'on a recueillis.

Quoique l'archevêché de Cambrai eût augmenté prodigieusement ses revenus, il ne pouvait se corriger de sa mesquinerie et de son avarice. Ayant reçu en présent vingt-quatre jambons de Bayonne, son valet de chambre le fit souvenir qu'il était indispensable de donner pour boire à l'officier et aux deux portefaix qui avaient apporté ce présent. « Eh bien ! qu'on leur donne une pièce de douze sols. » Manet lui représenta qu'il devait donner au moins deux louis à cet officier. « Deux louis d'or ! lui répondit l'archevêque, en imitant son parler lourd et pesant, vous êtes bien libéral, l'argent ne vous coûte guère, je vois bien que vous n'en connaissez pas le prix. » M. Pecquet, son premier commis, avait une manière d'agir plus noble et plus désintéressée, car il ne voulut jamais recevoir une pièce de toile de Hollande qu'on lui offrait en présent et donna un écu au domestique pour la reporter à son maître.

L'archevêque ne cessait de mettre toute l'Europe en mouvement pour se faire nommer cardinal. Il fallait obtenir à cet effet le consentement de l'Empereur et du roi d'Espagne. Le ministre composa sur ce sujet une lettre à Philippe V, au nom de M. le régent, pour le remercier du désistement de l'opposition qui avait été faite à Rome de sa part. Il faisait dire à Son Altesse royale que l'archevêque de Cambrai avait été touché au dernier point de cette démarche obligeante et qu'il en avait eu autant de joie que si S. M. Catholique l'avait fait pape. C'est ainsi qu'il faisait parler le prince son maître. Dans la lettre qu'il écrivit de sa main et en

son nom au Père d'Aubenton, confesseur de Philippe V, il employa jusqu'à dix fois le nom de N. S. Jésus-Christ. Il marquait expressément à ce religieux, qu'il avait engagé à solliciter le désistement du roi d'Espagne, qu'il y allait de l'honneur de N. S. J.-C. à ce qu'il fût fait cardinal au plus tôt.

L'archevêque de Cambrai employait aussi quelquefois ce raisonnement mystique auprès du régent; mais Son Altesse Royale, qui n'était pas dupe de ces beaux sentiments, riait au nez de Sa Grandeur en haussant les épaules. C'était ainsi que ce grand prince en agissait toujours lorsqu'on lui disait quelque vérité hardie, mais énoncée avec esprit; il n'en tirait aucune vengeance, nous en citerons un exemple frappant. Dans un de ces repas où le régent déposait sa grandeur, pour s'y égayer avec ses favoris, un seigneur de ce nombre, parlant de l'exil du chancelier d'Aguesseau et du grand nombre de ceux qui avaient eu les sceaux après lui, dit à Son Altesse Royale : « Monseigneur, les sceaux passent sans cesse du chancelier au garde des sceaux et du garde des sceaux au chancelier. La seule place de Hoqueton est à l'abri de ces vicissitudes, et suit toujours les sceaux : un même Hoqueton a été au service de MM. de Pontchartrain, Voisin, d'Aguesseau et d'Argenson, il est encore à M. d'Armenonville ; ainsi je borne mon ambition, par rapport aux sceaux, à ce poste-là. » Son Altesse Royale ne fit que rire de cette plaisanterie et y ajouta elle-même du sien.

Dans le consistoire du 16 juillet 1721, Innocent XIII fit cardinal l'archevêque de Cambrai et tint la parole qu'il avait donnée par écrit au cardinal de Rohan, à l'instant de son élévation sur la chaire de Saint-



Pierre. Car les instructions secrètes de ce cardinal portaient qu'elle exigeait deux choses de celui que la France favoriserait pour l'élection : 1<sup>o</sup> de ne point réveiller l'affaire de la constitution *Unigenitus* et de la laisser dans une espèce d'indécision; 2<sup>o</sup> de faire l'archevêque de Cambrai cardinal. On sent assez que le second article était celui sur lequel le cardinal français devait insister le plus et que la constitution n'était là que pour la forme.

L'archevêque reçut le 25 juillet l'avis de sa promotion. L'évêque de Sisteron, chargé des affaires du roi, voulut que M. Laffiteau, chevalier de l'Ordre du Christ, fût le porteur de cette agréable nouvelle. Pour lui épargner de la fatigue, il lui dit de se tenir à Fontainebleau. Là le courrier de Rome lui remit les dépêches et ce chevalier arriva au Palais-Royal à deux heures après-midi. L'archevêque de Cambrai, voyant les paquets du cardinal de Rohan et de l'évêque de Sisteron adressés à Son Eminence le Cardinal Dubois et s'entendant traiter d'Eminence par le chevalier Laffiteau, fut transporté de joie. Il appela son secrétaire, lui donna les lettres à déchiffrer et alla aussitôt chez le duc d'Orléans. Son Altesse Royale le conduisit aux Tuileries et dit au roi : « Sire, j'ai l'honneur de vous présenter l'archevêque de Cambrai, au zèle de qui Votre Majesté doit la tranquillité de son État et la paix de l'Église de France qui, sans lui, allait être déchirée par un schisme cruel. Le Pape, pour reconnaître des services aussi importants, vient de le récompenser par un chapeau de cardinal. »

La lettre du pape au roi n'était pas moins obligeante. Il marquait « qu'il avait honoré de la pourpre ce

prélat, non seulement pour son mérite personnel, mais encore à cause des grands services qu'il avait rendus à l'Église, à la paix de laquelle il était un de ceux qui avaient le plus contribué ». Le cardinal de Rohan en-chérissait encore et disait qu'Innocent XIII acquittait par cette promotion une ancienne dette de son prédécesseur et de l'Église, pour les grands services que ce prélat avait rendus à l'un et à l'autre depuis la Régence. Il ajoutait que Sa Sainteté n'avait pu refuser Son Altesse Royale qui avait demandé cet honneur avec tant d'instances pour une personne qui gouvernait si bien l'Église et le royaume.

Toute la cour s'empressa par politique à féliciter le favori du régent. Un officier du prince, nommé Silvain, dont il avait occupé la maison, crut pouvoir lui faire présenter ses respects à cette occasion; mais le cardinal, bouffi d'orgueil, répondit aigrement : « Un homme de ma condition se moque de ces gens-là et de leurs compliments ; *quæ suprà nos nihil ad nos*, et ajouta-t-il, de même *infra* <sup>1</sup>. » Il s'humanisa davantage avec un de ses anciens amis, il lui dit qu'il était bien aise d'avoir le chapeau de cardinal pour se mettre hors d'atteinte. Il eut la franchise de s'en ouvrir à Son Altesse Royale elle-même.

« C'est, lui dit-il, Monseigneur, la crainte de la potence, car si vous veniez à me manquer, je courrais grand risque d'être pendu. » Mais il tenait un autre langage aux dévots et aux religieux. Il déclarait hautement qu'il allait être le défenseur de l'Église

---

1. Ce qui est au-dessus de nous ne nous regarde pas; ce qui est au-dessous, aussi.

romaine et qu'il regardait la pourpre romaine comme une cuirasse et le chapeau de cardinal comme un casque pour se battre contre les réfractaires et pour les terrasser.

Le 29 juillet il obtint, pour soutenir sa nouvelle dignité, l'abbaye de Cercamp. Peu de jours après arriva à Paris, un camérier d'honneur de Sa Sainteté, l'abbé Passerini, qui apportait au nouveau cardinal la barrette et le portrait du Pape, dont il lui faisait présent. On prit jour pour aller recevoir la barrette des mains de Sa Majesté et le cardinal fit composer au plus vite les compliments qu'il devait débiter au roi, à la famille royale et aux différents corps de l'État. Il en chargea M. de Fontenelle, alors directeur de l'Académie française, et M. de Lamotte l'aveugle, qui lui en donnèrent trois, pour le roi, pour M. le régent et pour Madame. Ces académiciens étaient depuis longtemps amis du cardinal; il leur donnait à manger une fois par semaine, avec l'abbé de Tencin, chez M. Dubois son frère, chargé de faire les honneurs de ce dîner. Le ministre s'y trouvait rarement, à cause du régime qu'il observait et de la multiplicité des affaires dont il était chargé. Lorsqu'elles le lui permettaient, il dînait quelquefois avec eux, et le repas était des plus gais, car il fournissait lui-même beaucoup à la conversation et à la plaisanterie.

Il eut beaucoup de peine à apprendre ces compliments qui n'étaient pas son ouvrage; il se les fit répéter plusieurs jours par son secrétaire. Le dimanche fixé pour la réception de la barrette étant arrivé, le roi envoya au Palais-Royal le carrosse des ambassadeurs, avec l'introducteur qui accompagna le nouveau car-

dinal aux Tuileries. Il était suivi par quarante domestiques de sa livrée, tous habillés de neuf. Trois carrosses de suite menaient la famille, son aumônier, son caudataire, son gentilhomme-écuyer et les principaux officiers de sa maison. Le prélat donna, au retour, un repas magnifique dans la salle de l'hôtel d'Effiat, dans la rue des Bons-Enfants. Cet hôtel servait à loger ses gens et ses équipages.

La Fillon se trouva au lever du régent peu de jours après la promotion de l'archevêque de Cambrai, qui était auprès du lit. Cette femme effrontée, après avoir dit au prince d'un ton de reproche qu'elle ne l'avait vu depuis longtemps, qu'elle ne le reconnaissait plus, en un mot qu'il ne valait plus rien, ajouta qu'elle avait « du fruit nouveau ». Le cardinal Dubois leva les épaules à ces mots, et baissant les yeux, lui dit : « Fi donc ! Madame, vous blessez les oreilles chastes ; ayez du respect pour Son Altesse Royale et ne parlez pas si librement. » La Fillon, qui l'entendait pour la première fois parler aussi modestement, lui répliqua : « Tais-toi, tais-toi, sacristain de bord.. , depuis que tu es devenu maq... du Pape, tu fais bien l'entendu. » Son Altesse Royale éclata de rire et dit au cardinal : « Eh bien ! en tiens-tu ? »

« Malgré la nouvelle dignité ecclésiastique, la p... allait toujours son train et avait son entrée libre. Mme de Tencin, sœur de l'abbé de ce nom, qui avait été chanoinesse aux Jacobines de Montargis, continuait de venir chez Son Eminence. Un soir qu'étant couché d'avance (c'est son secrétaire intime qui parle), il devait faire partir un exprès et signer des dépêches que j'expédiais en chiffres. J'étais harcelé à tout mo-

ment de sa part pour savoir si j'avais bientôt fait. Ayant fini, je montai; il jura contre moi; je lui représentai que je ne pouvais faire qu'en faisant, et que je n'étais pas une fée. Le sujet de toutes ces vivacités et de tous ces jurements était que le cardinal attendait Mme de Tencin, qu'il ne voulait pas que je rencontraisse dans l'escalier dérobé où donnait ma chambre ni que je découvrisse le pot-aux-roses et la belle de nuit. Bain, l'un des valets de chambre, fait à ce manège, était en sentinelle sans lumière au haut de l'escalier, pour guetter l'hirondelle. Après avoir dépêché le courrier, j'allai expédier mon souper comme un clerc de procureur. Mais en remontant à ma chambre avec ma lanterne de papier, je trouvai une belle femme, c'est-à-dire Mme de Tencin à trois degrés au-dessous de ma porte.

» Cette dévote chanoinesse traînait encore chape, pour lors, quoiqu'elle ne fût pas dans le chœur de son abbaye. C'était une mante ou capote à l'anglaise d'un beau camelot aurore, doublé de taffetas bleu, et bordé d'un ruban de même; car, selon le vieux proverbe, les rubans bleus sont la couleur des amoureux. Je parus fort interdit de voir dans cette montée une femme à dix heures du soir. Je la pris pour une raccrocheuse ou une voleuse, et je balançai si je devais avancer ou reculer. Cependant la belle brune me prenant pour le valet de chambre introducteur, et croyant que ma porte était celle par où l'on entrait dans l'appartement du cardinal, me dit d'un ton doux et agréable : « Monsieur, n'ayez point peur, ouvrez la porte, vous devez bien croire que je viens ici par ordre. » D'abord qu'elle m'aperçut et en me parlant, la fine mouche



eut la précaution de lever le devant de sa mante et d'en faire une espèce d'écran, afin que la lueur de ma bougie ne pût pas réfléchir sur son visage. Quoiqu'elle fût déguisée ainsi, je la reconnus cependant à merveille : j'entrevis son beau minois, de grands yeux bien fendus et émerillonnés, une belle garniture de malines, ornée de rubans d'or, le tout dans l'enfoncement du coqueluchon de la mante. Bain, l'entendant parler, lui cria d'un ton assez bas : « Madame, ce n'est point là, montez plus haut. » Aussitôt après on ferma la porte et la chanoinesse fut ainsi cloîtrée pendant cette nuit pour chanter les matines avec le cardinal.

» Il avait soin de se faire baigner et épiler lorsque cette nymphe devait se rendre à son appartement. A Londres, faute de baigneur, il se servait de Manet, son valet de chambre, à qui il dit : « B... si tu jases, je te tuerai. » Il fauchait avec son rasoir les marguerites ou les fleurs de cimetière, c'est-à-dire l'éminence grise qui dominait sur la poitrine de l'ambassadeur.

» Mme de Tencin venait pour caresser le cardinal et mériter, par des faveurs accordées, la protection pour son frère l'abbé. Elle ne ressemblait certainement pas à Mme de Parabère, que l'on pouvait mettre au rang des femmes fortes et illustres, et qui, rendant visite à l'abbé Dubois, avait, sous sa jupe, un bâton, pour se venger de ce qu'il avait mal parlé d'elle à Monseigneur le Régent, qui s'était engoué de Mme d'Avergnès.

» Outre Mme de Tencin, l'on voyait encore souvent Mlle Moullu, fille d'un joaillier, sur le quai des Orfèvres, au Grand-Mogol. Cette jeune demoiselle, grande, bien découpée, au reste effrontée comme

un page de cour, venait en brouette ou en chaise à porteurs, ou en fiacre, et montait hardiment en plein jour, devant tout le monde, le perron de la cour des cuisines, pour se rendre par l'escalier dérobé à l'appartement de Son Eminence. Une pincée de coquetterie paraissait dans sa physionomie et lui convenait assez. Mais elle eut la hardiesse, en achetant une robe, chez un marchand d'étoffes de soies, de jeter quatre cents livres, en or, sur la table, et de dire, d'un ton hautain : « Payez-vous, c'est de l'argent du cardinal. » Dieu la toucha dans la suite; elle prit l'habit de religieuse au Val-de-Grâce, d'où elle sortit et rentra dans un autre couvent. Sa sœur cadette, assez jolie, touchée de la vie débordée de sa sœur aînée et de sa conversion, se dégoûta du monde et embrassa aussi le parti du cloître. »

Son rang et son crédit l'élevant au-dessus des formes, le cardinal les négligeait et s'en moquait ouvertement. Le prieuré de Palaiseau, dépendant de l'abbaye de Bourgueil, vauqua le 31 janvier : cependant il y nomma un de ses neveux, en sa qualité d'abbé. Un gradué jeta un dévolu sur ce bénéfice et le fit signifier à Son Eminence, par un notaire accompagné de son clerc. Le cardinal, piqué de leur prétendue influence, voulut se faire conduire tous les deux à la Bastille. Déjà même des exempts de police qui étaient toujours dans l'antichambre aux ordres de Son Eminence se mettaient en devoir de les appréhender au corps pour faire leur cour au ministre. Celui-ci se radoucît cependant et se contenta de les charger d'injures. Il traita plus cavalièrement encore deux notaires qui venaient lui signifier un indult sur une de ses abbayes. Mais les bénéfices des cardinaux en étant exempts, il se moqua d'eux. Ceux-

ci lui demandèrent de quel nom ils rempliraient le *parlant* à... Il leur répondit, : « *Mettez, parlant à mon derrière* », ce qu'il répéta plusieurs fois en frappant du plat de la main sur la chose indiquée.

« C'était un véritable arlequin, dit son secrétaire, qui cabriolait tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre fort légèrement. Comme il n'était pas de la grande taille, se trouvant chez Son Altesse Royale entouré par les ministres anglais et autres personnages de haute stature, il sauta à pieds joints sur un tabouret pour se démêler de la foule et pour se faire entendre. Le voyant ainsi campé et juqué, ne l'aurait-on pas pris pour un chansonnier du Pont-Neuf ? Cette scène arriva dans le temps de l'affaire du prince de Cellamare. Le ministre brouillon ayant égaré un papier de conséquence courut, comme un écervelé, de l'appartement de Son Altesse Royale au sien et fit venir M. Pecquet, en lui disant : « Monsieur, je vais être pendu, je n'ai qu'à me jeter par la fenêtre, je ne sais ce qu'est devenu un tel papier. Les Anglais sont chez Son Altesse Royale, on m'attend. Que je suis malheureux ! » M. Pecquet lui répondit : « Monsieur, tranquillisez-vous, vous ne serez pas pendu, épargnez-vous la peine de vous jeter par la fenêtre, retournez chez le prince ; je vais chercher ce papier et je vous le porterai. » Plusieurs valets de chambre furent postés de distance en distance pour avertir les huissiers de laisser entrer M. Pecquet dans le cabinet de Son Altesse Royale. Le recouvrement de cette pièce essentielle ranima tous les sens du ministre.

» Il avait souvent des envies de fol et il lui arriva plusieurs fois, en dînant, de dire à ses laquais, ou va-

lets de chambre : « Fermez les battants de cette croisée de peur que je ne me jette par la fenêtre. » La belle débâcle ! Il serait tombé sur les orangers de Mlle de Valois et on l'eût pris pour une orange amère, ou du moins pour une poire de bon chrétien. » Un de ses confidents, qui était dans l'usage d'entrer chez lui sans se faire annoncer, le trouva seul dans son cabinet, debout sur les chaises, sautant et cabriolant sur les tabourets et les tables.

Il s'était levé un jour à cinq heures du matin pour travailler et il n'avait rien fini à huit. Il appelle M. Pecquet et lui dit d'un ton plaintif : « Monsieur, que je suis malheureux ! je ne saurais rien faire depuis trois heures que je travaille, je ressemble à cogne-fétu, et je n'en suis pas plus avancé. » M. Pecquet lui répondit : « Monseigneur, il ne faut pas vous étonner, vous êtes malade, vous souffrez et faites souffrir les autres : vous passez une partie du temps à jurer, vous êtes sujet à beaucoup de distractions : je suis bien sûr que si vous vouliez en faire l'aveu, vous conviendriez avec moi que dans la matinée vous n'avez pas fait le moindre ouvrage. — Cela est vrai, Monsieur, répliqua-t-il, vous avez trouvé la véritable cause, mais je vous promets que cela ne m'arrivera plus. » En disant cela, il passa dans un cabinet voisin et M. Pecquet, en descendant, lui entendit répéter plusieurs fois : « Se lever à cinq heures du matin, n'avoir encore rien fait à huit ! La raison... j'y mettrai bon ordre. »

« Pour cela il fit venir plusieurs commis auxquels cependant, quoiqu'il fût affairé et qu'il se trémoussât beaucoup, il ne donna point à travailler ; mais il dit qu'il allait faire des arrangements pour ne pas perdre

son temps, et il leur recommanda l'exactitude et la ponctualité. Il envoya l'après-midi prier M. Pecquet de monter à son appartement et s'expliqua en ces termes : « Je n'y puis plus tenir, il faut absolument que vous me fassiez une liste de ce que j'ai à faire pendant le jour, et que vous partagiez mon temps et mes heures. Je ne veux plus vivre dans le désordre. On assure que M. de Torcy, pendant son ministère, avait le loisir de se promener et de se récréer : pour moi, je n'ai pas cet avantage. » M. Pecquet trouva la proposition assez originale et singulière, et le plan encore plus difficile dans son exécution. Enfin il fut obligé de dresser, sur une grande feuille de papier, une liste non seulement pour tout le jour, mais encore pour la semaine, afin de contenter le fantasque qui n'en faisait ni plus ni moins et ne se comporta pas dans la suite avec plus de régularité.

Le temps de la majorité du roi approchait et le régent sentait la nécessité où il était de faire remettre les rênes du gouvernement à quelqu'un dont il connût l'attachement pour lui et le dévouement. Quoiqu'il ne soit pas d'usage en France de faire rendre compte de leur conduite aux princes qui quittent la régence, il était cependant possible que l'on donnât au roi des impressions fâcheuses contre Son Altesse Royale. D'ailleurs, un changement de principes dans le gouvernement après la majorité aurait été une vive censure des opérations du duc d'Orléans. Il résolut donc de faire le cardinal Dubois premier ministre. Personne dans l'univers ne lui était plus dévoué. Ce cardinal lui devait tout et n'avait d'autre intérêt que ceux du prince. Celui-ci devait donc espérer de régner encore sous son



nom. Il consulta le duc de Saint-Simon qu'il aimait et en qui il avait une confiance bien méritée. Ce seigneur n'approuva pas le projet du régent et lui détailla les raisons de son improbation dans une conférence qui dura près de deux heures.

Ce fut à l'issue de cette consultation que Son Altesse Royale dit au cardinal (pour lui en donner un avis indirect) : « L'on m'a averti que tu pensais à être premier ministre et que je me repentirais un jour de t'avoir tant élevé. C'est le duc de Saint-Simon qui m'a fait cette confidence. » Le cardinal, qui était depuis longtemps jaloux de l'amitié que Son Altesse Royale témoignait au duc, fut très piqué de cette prétendue confidence. Il vint trouver M. Pecquet dans son cabinet et, après avoir quitté son manteau et son chapeau... sans vouloir s'asseoir pour mieux gesticuler, il lui dit tout en colère : « Que direz-vous, Monsieur, vous ne le croirez sûrement pas. Ce fripon, ce coquin de duc de Saint-Simon vient de faire entendre à Son Altesse Royale que je songeais à être premier ministre. Vous savez, Monsieur, que rien n'est plus faux et que cela est bien éloigné de ma pensée et de ma conduite. Me voilà perdu, Son Altesse Royale va se mettre cette chimère en tête, j'en suis au désespoir. » M. Pecquet répondit, avec son sang-froid éloquent : « Monseigneur, je vais vous donner un expédient qui bannira ce soupçon de l'esprit du prince. Raisonçons, s'il vous plaît, un peu ensemble. Un premier ministre doit posséder de grands talents, savoir la jurisprudence du royaume, les lois municipales, les règlements, les coutumes, les usages. Vous n'entendez rien à tout ce mic-mac. Il doit de plus connaître les finances, la guerre, la marine, les

affaires étrangères. A l'égard des finances, vous ne vous en êtes jamais occupé ; pour ce qui est de la guerre, vous n'avez jamais été curieux de savoir si un canon doit être rond ou carré ; en fait de marine, vous avez à peine vu un vaisseau de ligne ; restent donc les affaires étrangères ; vous connaissez cette partie-là, mais encore avez-vous besoin de conseil. Pour vous tirer de l'embarras et de l'inquiétude où vous êtes, allez trouver Son Altesse Royale, avouez-lui le peu de pratique que vous avez de toutes ces choses : vous verrez qu'il se désabusera facilement de l'idée que lui a inspirée le duc de Saint-Simon. — Ah ! Monsieur, vous me rendez la vie, s'écria le cardinal avec joie, je suivrai votre bon conseil et je vais de ce pas chez Son Altesse Royale. »

Ces raisons, sans doute, ne firent pas changer de résolution au régent : ou vraisemblablement la réflexion empêcha le cardinal de faire des aveux aussi indiscrets.

Enfin, dit l'auteur de la vie du régent, le cardinal Dubois recueillit tout le fruit qu'il pouvait espérer de la confiance de son maître et de l'attachement, ou plutôt de la passion qu'il avait pour sa personne et ses intérêts, et l'on peut dire aussi la récompense de son mérite et de ses travaux. Le 22 août 1722, il fut déclaré premier ministre. Cette déclaration n'ajouta rien à son pouvoir ; mais elle le rendit plus éclatant, soit qu'elle le remplît d'une nouvelle ardeur, soit qu'alors on ne doutât plus qu'il ne fût l'auteur de tout ce qui se faisait. La paix affermie par des traités solides et par des alliances avantageuses, le parlement dompté et humilié, les grands soumis, ceux qui pouvaient embar-

resser écartés, lui laissèrent la liberté de donner tous ses soins au rétablissement des affaires.

Ce cardinal avait dressé lui-même le modèle de ses provisions, qui furent scellées extraordinairement sans passer par les mains d'aucun secrétaire d'État. Elles étaient toutes à sa louange, et détaillaient les justes motifs qui avaient engagé Sa Majesté à le nommer premier ministre. On dit qu'il avait donné une pension de dix mille écus à la marquise de Prie, maîtresse de M. le duc de Bourbon, pour obtenir le consentement de ce prince, ou, pour mieux dire, afin qu'il ne s'opposât point à son élévation.

Le premier ministre fut complimenté à l'hôtel de la surintendance qu'il habitait et qu'on avait richement décoré avec les meubles de la Couronne. Les cours souveraines, le corps de ville, l'Université, l'Académie française, les princes du sang et les seigneurs de la cour vinrent lui présenter leurs hommages. Le compliment qui frappa le plus fut celui que lui adressa son neveu le bredouilleur, chanoine de Saint-Honoré. Il lui écrivit que *« la nouvelle dignité où il se voyait élevé l'obligeait à redoubler ses prières à Dieu, afin qu'il lui fît la grâce de ne faire servir le pouvoir que le roi venait de lui confier que pour le bien de l'État et celui de la religion »*. Ceux des chansonniers de Paris ne furent pas aussi modérés : voici les principaux.

#### Sur l'air de *Joconde*.

On ne trouve pas étonnant  
Que l'on fasse un Ministre,  
Et même un prélat important  
D'un maque... d'un cuistre.

Rien ne surprend en cela. —  
Hé ! ne sait-on pas comme  
De son cheval, Caligula  
Fit un consul de Rome.

Autre.

*Du bois* dont on faisait les cuistres,  
Chacun me nommait autrefois :  
Mais à présent je suis *Dubois*  
Dont on fait les ministres.

Le comte de Nocé étant à souper chez le régent avec les seuls courtisans de ce prince, Son Altesse Royale mit la conversation sur le cardinal : « Qu'est-ce qu'on dit dans Paris de Dubois ? » demanda-t-il aux convives. La plupart ne répondirent qu'avec des éloges du ministre : « Mais encore, reprit le prince, ne trouve-t-on pas étrange que je l'aie fait cardinal et ministre presque en même temps ? » Tout le monde se tut. Le comte de Nocé moins politique que les autres courtisans, ou plutôt enhardi par la faveur de Son Altesse Royale qui avait toujours vécu avec lui dans la plus grande intimité, prit la parole : « Tant s'en faut, dit-il, Monseigneur, que Paris soit surpris de vous le voir faire cardinal et premier ministre ; on ne doute même pas que vous ne le fissiez pape si vous l'entrepreniez ; mais malgré votre crédit, toute la France vous défie d'en faire un honnête homme. » Son Altesse Royale rit de cette hardiesse et la conversation roula sur d'autres objets.

A son lever, le cardinal fut informé des propos du comte de Nocé et sur-le-champ il expédia une lettre de cachet qui l'exilait dans sa terre de Saint-Martin-de-

Beaurain. Elle lui fut signifiée à midi. Aussitôt il se transporta au Palais-Royal et prit congé de Son Altesse Royale, comme pour faire un voyage. « Où vas-tu donc ? lui dit le prince étonné. — Où le roi m'envoie, répondit le comte. Voilà l'ordre de Sa Majesté. » Le régent lut la lettre de cachet avec émotion et vit entrer sur-le-champ la comtesse du Tort. Cette sœur du comte de Nocé était d'une grande familiarité avec le prince. « En vérité, Monseigneur, lui dit-elle, Dubois est un maroufle bien insolent, d'oser exiler mon frère, qu'il sait avoir part à vos bonnes grâces ! Est-ce ainsi qu'il use de l'autorité que vous lui avez mise en main ? Ne la lui avez-vous donnée que pour maltraiter ceux qui sont les plus attachés à votre personne et à vos intérêts ?

— Que diable veux-tu que j'y fasse ? lui répondit le régent. — Quoi ! répliqua Mme du Tort, vous aimez mon frère et vous souffririez qu'il partît et qu'on l'éloignât ? Que dira tout Paris si vous ne l'arrêtez ? On ne manquera pas de publier que vous n'avez pas eu assez de crédit pour mettre vos amis, vos officiers à l'abri des entreprises d'un faquin. — Je ne fais que le dire, reprit le prince, mais comme c'est le premier acte qu'il fait de son autorité, il ne convient pas de le rompre en visière : j'ai besoin de son ministère dans un projet que j'ai conçu. — Ah ! ah ! reparut la comtesse avec un sourire malin, voilà qui est beau pour un aussi grand prince que vous, d'exposer ainsi son crédit ! Eh ! ne craignez-vous pas que vos partisans vous abandonnent pour s'attacher au cardinal ? »

Le prince, après avoir rêvé un instant, dit au comte :



« Obéis toujours, je te donne ma parole que ce ne sera pas pour longtemps. — Je vais obéir, Monseigneur, reprit l'exilé, mais outre le regret que j'ai de me voir éloigné de Votre Altesse, j'ai un pressentiment que le cardinal, voyant son ambition satisfaite par la facilité qu'il a de faire signer au roi tout ce qu'il lui plaît, il ne surprenne son seing contre vous et qu'il ne soit assez téméraire que de vous exiler vous-même; s'il a encore six mois de vie, vous verrez jusqu'à quel excès il poussera l'insolence. » Le comte et la comtesse, voyant que cette réplique donnait à penser au prince, se retirèrent et M. de Nocé partit aussitôt pour son exil.

Le cardinal prit deux premiers commis pour l'aider dans le détail immense dont sa place le surchargeait : M. Robin pour les finances et le commerce, et M. Héron pour la guerre. Il leur envoyait tous les mémoires et placets qui concernaient leurs départements et ils lui en faisaient des extraits lorsqu'ils venaient travailler avec lui. Comme ce travail n'arrivait que très rarement, ils étaient tous les jours accablés de nouveaux papiers et de sollicitateurs de réponses, qu'ils ne pouvaient contenir. Le cardinal chargea un jour M. Robin de dresser pour une affaire très importante un arrêt du Conseil avec un mémoire raisonné des motifs. Celui-ci y travailla pendant deux jours et l'apporta ensuite à Son Eminence, qui trouva cet ouvrage bien fait. « Point du tout, lui dit franchement le commis, cela est très mal bâti; il faut avouer la vérité : ni vous, ni moi ne connaissons point assez la partie pour régler une affaire de cette conséquence, il faut appeler du secours sans quoi cela ira mal. — Bon, répondit le cardinal,

aller afficher l'ignorance ! Je n'en ferai rien ; cela passera comme il est. »

Les États de Bretagne avaient dépêché un courrier, pour donner avis à la cour que le don gratuit était accordé. Il fallut envoyer une réponse que le cardinal dicta à M. Robin. Comme Son Eminence se promenait en dictant d'une chambre à l'autre, et qu'elle parlait extrêmement bas, le commis le fit répéter plusieurs fois. Elle s'impatientsa et lui dit : « Monsieur, vous avez une grosse perruque bien garnie, cela vous rend l'ouïe dure. » M. Robin mit sa perruque de travers, afin d'avoir l'oreille découverte ; mais n'entendant pas davantage, il prit le parti de suivre le cardinal à cloche-pied dans la seconde pièce et d'écrire sur sa cuisse au lieu de table.

Il s'était attaché l'abbé Houteville pour composer ses mandements et celui-ci s'en acquittait avec beaucoup d'esprit et d'élégance, ce qui le fit entrer à l'Académie française. Le cardinal ayant à dicter, et ne rencontrant que lui, l'employa un jour à écrire. Mais l'abbé tomba dans le même inconvénient que M. Robin et fit répéter plusieurs fois Son Eminence. « Voulez-vous, lui dit-elle en jurant, que je crie comme dans une halle, et que tout le monde entende le détail de mes affaires ? » L'abbé n'insista pas, il laissa dicter le cardinal jusqu'au bout ; mais au lieu d'écrire ce qui lui était dicté et qu'il n'entendait pas, il prit le parti de composer la lettre à sa manière. Il fallut relire. Les premières lignes étaient du cardinal, et le corps de la lettre était de la composition de l'abbé Houteville. Le cardinal, s'en apercevant, s'écria : « Que diable ! Monsieur, où avez-vous pris tout cela ? Je ne vous ai

pas dit tout ce verbiage. » L'autre répondit modestement : « Apparemment, Monseigneur, que j'ai mal entendu. » Ils se séparèrent très mécontents l'un de l'autre et tout le monde rit de cette scène qui devint publique.

L'abbé Vernier, qui avait été frère convers de Saint-Germain-des-Prés et que le cardinal avait fait séculariser pour le charger de l'administration des biens de son archevêché et de ses abbayes, travaillait quelquefois avec Son Eminence. Il lui dit un jour, après son travail, qu'il avait à lui présenter un curé de son diocèse. Le cardinal remit cette présentation à l'après-midi. L'abbé Vernier fit dîner ce curé avec lui et l'abbé Houteville. Le pasteur, qui était accoutumé à ne boire que de la bière dans son pays, fut surpris par les fumées du vin qu'on lui servit en abondance; de sorte que paraissant devant Son Eminence, il ne put dire autre chose que ces mots : « Monseigneur, Monseigneur, Monseigneur. » Le cardinal s'aperçut sur-le-champ de son état, le congédia et retint l'abbé Vernier pour lui en faire des reproches : « Cela n'est-il pas affreux, honteux ! lui dit-il, peut-on se mettre dans un état aussi affreux ! un curé, un prêtre, qui dit tous les jours la sainte messe, qui consacre le corps et le sang adorable de Notre Seigneur Jésus-Christ qui le touche de ses doigts, se soûler ! et vous, le faire boire comme un sonneur... Allez, vous êtes un fripon et lui aussi. »

Le cardinal voulait tout voir par lui-même et ne se donnait pas un instant de repos. Mais un seul homme ne pouvait suffire à tant de travaux si variés. Se voyant accablé d'affaires, il crut avancer beaucoup le

travail en augmentant les commis du premier et du second ordre. Il disait d'eux « Morbleu ! j'aurai autant de commis qu'il y a de violons chez le roi. » Il voulait parler des vingt-quatre violons de la chambre. Cette Eminence croyait se soulager en les multipliant, mais au contraire elle ne multipliait que son embarras. Elle passait des heures entières à dire : « Que donnerai-je à faire à celui-ci ? de quel travail sera chargé cet autre ? » Les entrées, les sorties de tant de sujets différents lui troublaient le cerveau. Enfin, dit son secrétaire, c'était un chaos impénétrable d'affaires, un nœud gordien indissoluble. On n'est plus étonné après ces considérations, d'apprendre que l'on trouva dans les cabinets de cette Eminence, après sa mort, plus de vingt mille paquets ou lettres qui n'avaient été ni décachetés, ni répondus.

Le sieur Barême, si célèbre alors par ses ouvrages sur l'arithmétique, présenta au cardinal son beau-frère, le sieur Dubreuil, qui avait été commis à la banque. Il en fit l'éloge en ces termes : « Monseigneur, c'est une tête de fer, infatigable au travail. » Le ministre le fit venir au bout de quelque temps pour connaître sa capacité et lui dit : « D'abord, point tant de révérences ; pliez une feuille de papier pour écrire et prenez la feuille du roi. » Ce commis, ne comprenant pas ce terme, lui répondit en tremblant : « Je prie votre Eminence de vouloir bien me dire ce que c'est que ce papier, et où il est ; je le chercherai. — Quoi ! répliqua le cardinal, un commis qui entre chez un premier ministre ne sait pas ce que c'est que la feuille du roi ! Voilà un plaisant violon ! D'où diable sortez-vous, tête de fer infatigable ? » Le commis demeura interdit

et fut obligé de se retirer. Son Eminence s'écria : « Que je suis malheureux ! » Il sentait quelquefois le fardeau immense qu'il s'était imposé et il disait à un de ses amis qu'il souffrait le martyre. Celui-ci lui répondit avec franchise : « Est-ce que vous seriez, Monseigneur, semblable à celui dont Sénèque dit : *Cruci affixus cum ingenti titulo* <sup>1</sup> ? »

Ces fatigues perpétuelles avaient aigri son caractère qui était naturellement vif et emporté, de manière que chaque jour amenait une nouvelle scène. Ayant sonné, plusieurs valets de chambre accoururent pour prendre ses ordres et marchèrent durement sur le parquet. Le cardinal, haussant les épaules et secouant la tête, dit : « Ils vont comme des chevaux de carrosse, pif, pof; est-ce ainsi que l'on entre dans la chambre d'un premier ministre ? Oh bien ! on n'y entrera plus, j'y vais mettre ordre ; je me tiendrai derrière la porte avec une arbalète bandée et le premier qui entrera, je lui décocherai une flèche, *tac*, dans la poitrine. » Dans une semblable occasion, il regarda ses gens l'un après l'autre assez longtemps sans leur rien dire. Ils rompirent le silence en lui demandant ce qu'il désirait. « Adieu, mes idées, s'écria-t-il, vroust, autant en emporte le vent. J'ai cinq grands b... de valets de chambre, l'un vient par la porte, l'autre par la fenêtre, l'autre par la cheminée. Je les chasserai tous. Je prendrai un décrotteur pour me servir, et s'il ne fait pas son devoir et tout ce que je lui dirai, je le jetterai par la fenêtre. »

D'autres fois il leur disait : « Je ne veux plus que

---

1. Crucifié avec un titre considérable.



ces b... entrent ici, je vais mettre tout à l'heure sur la porte de ma chambre cette affiche : le premier qui entrera sera pendu... je veux prendre un petit garçon pas plus haut que cela (il marquait la hauteur avec sa main), grand comme une pinte : je lui donnerai des souliers de feutre... et si ce pouvait être une petite souris, cela ferait encore mieux. »

Se trouvant un matin le visage pâle et défait, en se regardant dans le miroir avec sa perruque, il chercha querelle à Manet, son valet de chambre perruquier, auquel il jeta la perruque au visage, en disant : « Ce b...-là ne sait pas peigner ni poudrer une perruque. C'est une bête à quatre pieds qui s'est marié et qui ne fera que des monstres. Si je savais quel est le prêtre qui l'a baptisé, je le ferais pendre tout à l'heure. »

Le ministre fit arrêter et conduire dans la prison de Versailles deux femmes de mauvaise vie, qui avaient tenu des propos indiscrets sur lui. Il les oublia et les laissa en prison jusqu'à ce que le comte de Montsorreau, grand prévôt de France, vînt le trouver et demander ce que Son Eminence voulait ordonner sur ces malheureuses. Le cardinal, qui était occupé à quelque affaire importante, se retourna vers le comte et lui dit brusquement : « F... les b... ». M. de Montsorreau se retira tout confus en disant : « Un prêtre, un archevêque... et un cardinal ! »

Etant un jour pressé de se rendre chez le roi, il sortit de son cabinet précédé de son secrétaire, qui se retira pour lui faire honneur et le laisser sortir le premier. « Avancez, Monsieur, lui dit-il vivement, le cérémonial est réglé entre nous. » Il fendit la presse dans les

antichambres et rencontra la princesse de B... qui l'arrêta pour lui parler d'une affaire qui n'entrait pas dans ses plans. Le ministre oubliant le rang de celle à qui il parlait, la repoussa brusquement en lui disant : « Madame, allez vous faire f... » Cette princesse, outrée de dépit, alla se plaindre au régent, qui lui répondit en riant : « Madame, le cardinal a tort, c'est trop vif... Mais avouez qu'il est de bon conseil. » La médisance n'avait pas épargné la jeunesse de cette dame.

Le marquis de Beaufreumont s'étant présenté à une de ses audiences publiques, tout le monde s'écarta pour faire place à ce seigneur. Il demanda trois choses au cardinal, auxquelles celui-ci répondit trois fois *non*. « Eh bien ! s'écria le marquis en se retournant vers l'assemblée, on dit que Son Eminence ne finit rien, l'on a grand tort ; car en un moment elle vient de terminer trois affaires. »

Un prince lui demandant une grâce pour un pauvre officier, lui cita ce mot de Boëce : *Res est sacra miser*<sup>1</sup>. Mais le cardinal n'en fut point touché et refusa durement le solliciteur. Celui-ci lui répondit avec la fierté d'un homme de son rang : « Monseigneur, ce n'est pas pour moi que je demande, je n'ai besoin de rien ; c'est la charité qui m'amène ici. Je suis au-dessus des grâces et par conséquent au-dessus de ceux qui les accordent. »

Le régent venait quelquefois lui-même travailler pendant deux heures entières avec le ministre, pour donner l'exemple au duc de Chartres. Ce jeune prince,

---

1. Un malheureux est sacré.

quoique colonel général de l'infanterie, ne voulait point s'assujettir à ce travail. Il avait même dit, dans une assemblée très nombreuse et très respectable, que s'il allait jamais chez le cardinal, « ce serait pour se moquer de lui à son nez, et pour lui faire perdre son temps ». Ce propos fut rendu à Son Eminence par une lettre que lui écrivit un de ses espions. Il appela aussitôt un de ses secrétaires et lui dit d'un ton furieux : « Faites-moi une copie de cette lettre sans mettre de signature... Ils veulent me faire perdre mon temps afin que rien ne finisse et que je succombe sous le poids des affaires. » Il porta la copie au régent et lui dit en colère : « Voyez, Monseigneur, comment le prince, votre fils, me traite ! » Nous ne négligerons pas de mettre ici le nom du délateur, afin que ses imitateurs sachent que tôt ou tard la honte et l'opprobre les attendent. C'était l'abbé Raguet, chanoine de Notre-Dame de Paris, qui eut pour récompense de son lâche espionnage une abbaye de cinq mille livres de rente.

La femme d'un officier de Brive vint demander au cardinal une pension pour son mari, qui avait perdu la vue, au siège de Landau, par les éclats d'une bombe. Cette dame ne pouvait aborder l'Eminence : car elle était toujours pressée lorsqu'elle allait chez le roi ou chez Son Altesse Royale, et n'écoutait presque personne, même en revenant, s'adressa à M. Dubois. Celui-ci lui conseilla de faire dresser un placet par le secrétaire de la Guerre, au bas duquel il mettrait un mot de recommandation : « Car, Madame, ajouta-t-il, M. le Cardinal, mon frère, est un gros seigneur ; vous ne pourriez lui parler, je ne trouve que ce seul moyen pour faire réussir votre demande. »

Le secrétaire aurait voulu obliger M. Dubois; il n'osait cependant le faire sans l'agrément du ministre. Le placet fut remis au cardinal qui, voyant la signature de son frère, se mit en colère et, revenant chez lui, dans sa chaise à porteurs, répétait toujours, en secouant la tête : « Dubois, Dubois. » En entrant dans sa chambre, il dit : « Qu'on me fasse venir Dubois. » Son courrier, Marois, appela un laquais et lui cria : « Beaulieu, allez chercher Dubois. » Ce laquais entra dans l'appartement du cardinal, apportant un panier rempli de bûches et en mit une dans le feu. Son Eminence entre en fureur et lui dit : « B... ce n'est pas cette bûche-là que je demande, c'est Dubois, mon frère : est-ce que je suis obligé d'appeler ce faquin-là Monsieur ? » Marois courut au plus vite à l'appartement de M. Dubois et lui dit : « Vite, Monsieur, dépêchez-vous, M. le cardinal vous demande. » Celui-ci répondit avec son flegme ordinaire : « Qu'est-ce qu'il me veut ? Où est mon valet de chambre pour mettre ma perruque ? — Il ne faut pas tarder, Monsieur », lui répliqua le courrier et fit sur le champ les fonctions de valet de chambre.

Lorsqu'il entra dans l'appartement du ministre, celui-ci se leva de son fauteuil et tenant le placet à la main, lui dit : « C'est donc vous, M. le faquin, qui vous mêlez de donner des recommandations par écrit ? Je vous donnerai de la recommandation par les oreilles. » En même temps il le souffleta avec le placet et, lui donnant des coups de pied : « Je veux, ajouta-t-il, que vous ne vous mêliez ici que de boire et de manger, de rester dans votre chambre, de faire ce que je vous dirai, sinon je vous enverrai dans votre f... pays

jouer de votre instrument. » Il faisait, en parlant ainsi, le geste d'un apothicaire donnant un remède. Le sieur Dubois sortit tout honteux et dit au courrier Marois : « C'est un brutal... et ce n'était pas la peine de me venir chercher si promptement ! »

Les caractères de ces deux frères étaient diamétralement opposés. Le cardinal avait fait venir son aîné dans le dessein de l'avancer et de l'employer dans les affaires; mais il ne put jamais en tirer aucun service. Aussi, dans les premiers jours de son arrivée à Paris, il le laissait manger dans sa chambre et ne l'admit à sa table que sur les représentations d'un de ses amis. On a su depuis la cause de cette antipathie et le cardinal s'en expliqua lui-même, en ces termes, avec un de ses confidents : « Quand j'étais à Brive, mon frère ne me donnait que du pain bis, pendant qu'il mangeait le blanc avec des confitures, assis dans un bon fauteuil, et ne s'occupait qu'à faire des enfants. Il me chassa ensuite de sa maison en me donnant un coup de pied et me disant insolemment : Petit b... va chercher fortune ailleurs. N'était-ce pas un bon frère ? »

Travaillant avec son secrétaire, le ministre envoya chercher son frère, qui ne se trouva pas à la surintendance. « Mon frère, dit-il au secrétaire, ferait bien mieux de rester à la maison pour recevoir mes ordres que de promener sa grande carcasse dans la galerie et les appartements du roi. »

Sa manière de s'exprimer était singulière et frappait toujours. Voulant avoir un commis des Affaires étrangères, qui écrivait fort bien et ne se rappelant pas de son nom, il dit au laquais : « Qu'on me fasse venir ce



commis qui fait des compliments avec les pieds. » Cet homme, en entrant chez le ministre, faisait ordinairement de petites révérences entrecoupées. Le laquais n'entendant point ce langage demanda des éclaircissements à ses camarades, qui ne purent lui en donner et il n'en trouva aucun que dans les bureaux où l'on reconnut le sieur Duval à cette peinture.

Un de ses laquais avait les yeux un peu effarés, portait de grands cheveux frisés jusqu'à la ceinture, et secouait toujours la tête pour se donner un air de bonne grâce. Le ministre dit un jour à son secrétaire : « Apprenez-moi, de grâce, qui a mis ce b...-là à mon service...; toutes les fois que je le vois entrer dans ma chambre, je m'imagine voir entrer une furie qui va danser une sarabande. »

« Comme le cardinal, dit le secrétaire, ne pouvait se passer de filles, il en venait de Paris par le coche, qui étaient introduites par le sieur Bain, valet de chambre, et avaient pour entrepôt la chambre de ce valet... M. Chirac, premier médecin du duc d'Orléans et du cardinal, ayant eu connaissance du manège et du maquignonage de ces filles, qu'on faisait venir de Paris pour Son Eminence, lui représenta qu'elle s'exposait et risquait beaucoup de voir ces filles qui, quoique jolies, étaient la plupart gâtées et pouvaient lui donner quelque maladie. A quoi elle répondit gaillardement : « Bon, bon ! je n'ai rien à craindre ; si elles me donnent un pois, je leur rendrai une fève. »

« Il y avait une grande haquenée blonde, nommée Mlle de C..., se disant parente éloignée d'Henri IV, qui venait solliciter souvent des audiences. Elle

se vanta même dans le public qu'elle avait beaucoup de crédit auprès du premier ministre ; de sorte qu'un maître des requêtes, ayant donné dans le panneau, lui promit de l'épouser en cas qu'elle pût apporter pour dot la protection de Son Eminence et procurer au futur une intendance de province ; mais cette affaire manqua faute de temps.

Ce ministre fut reçu le 3 décembre à l'Académie française et depuis honoraire des Sciences et des Inscriptions. Le compliment qu'il fit à la première fut l'ouvrage de MM. de la Motte et de Fontenelle ; en sorte que ce dernier, qui le reçut en qualité de directeur, n'eut aucune peine à faire cadrer son discours au récipiendaire avec le remerciement de celui-ci. Il lui dit entre autres choses : « Voilà, Monseigneur, ce que pense l'Académie dans un des plus beaux jours qu'elle ait eus depuis plus de trente ans qu'elle m'a fait l'honneur de me recevoir (toute la cour assistait à cette réception), le sort l'avait assez bien servi pour ne me charger jamais de parler en son nom à aucun de ceux qu'elle a reçus après moi. Il me réservait à une occasion singulière où les sentiments de mon cœur pussent suffire pour une fonction si noble et si dangereuse. Vous vous souvenez que mes vœux vous appelaient ici longtemps avant que vous pussiez y apporter tant de titres : personne ne savait mieux que moi que vous y auriez apporté ceux que nous préférons toujours à tous les autres. »

Cependant la santé du cardinal, que ses anciennes débauches avaient fort altérée, s'affaiblissait tous les jours. Son application continuelle aux affaires et des retours multipliés vers ses vieilles inclinations, l'usèrent

entièrement. Il avait de fréquents accès de fièvre et était souvent obligé de s'absenter des conseils. « M. Maréchal, premier chirurgien du roi, vint le trouver, dit le secrétaire, par un motif d'amitié et d'ancienne connaissance, et non pour lui demander aucune grâce dont il n'avait pas besoin, étant comblé des bienfaits du roi. C'est ce qu'il eut soin d'annoncer d'abord au cardinal. Il lui dit : « Monseigneur, je viens uniquement pour tâcher de rétablir votre santé, et pour vous donner de bons conseils. Les Dodart, les Helvetius, les Chirac, les la Peyronnie ne vous tireront pas d'affaire. Il faut que votre Eminence suive exactement et de point en point le régime de vie que je lui ai prescrit depuis longtemps et que j'ai l'honneur de lui répéter encore aujourd'hui. Il faut surtout, Monseigneur, vous abstenir de la fillette. » Le cardinal, surpris de cette dernière proposition, répondit bien vite : « Pour moi, je trouve que cela m'adoucit l'urètre et me fait du bien. » M. Maréchal, frappé de cette réponse, vit bien que c'était un homme incorrigible et incurable. Il se retira en lui témoignant sa douleur de ce qu'il était rétif à ses remontrances. »

Ses incommodités ne l'empêchèrent pas de faire la revue des gardes-suisses et françaises, avant celle que le roi devait en faire. Pour cet effet, il monta à cheval accompagné du maréchal de Berwick et du secrétaire de la Guerre. Quoiqu'on eût cherché dans Versailles le cheval le plus doux et le plus tranquille, il se blessa et sentit tout le danger de son état. Il se fit apporter sur-le-champ de Versailles sa cassette et ses bijoux ; mais les chirurgiens décidèrent qu'il fallait lui faire une amputation à la vessie, en retrancher les parties ma-

lades et que cette opération demandait qu'il fût transporté à Versailles, dans son hôtel.

Pour exécuter cette ordonnance, on transporta Son Eminence, le 9 août 1723, à cinq heures du matin, de Meudon à Versailles, dans la litière du roi. Il se coucha sur-le-champ. Les chirurgiens préparèrent leurs instruments pour opérer et lui appliquèrent des cataplasmes pour ramollir les chairs. On fit venir le Père Germain pour confesser Son Eminence. Après que ce Récollet eut passé un demi-quart d'heure avec elle, on se disposa à lui donner le viatique et les flambeaux furent distribués à sa livrée. Mais il fit suspendre cette cérémonie, en disant qu'un cardinal ne devait, même *in articulo mortis*, être administré que par un cardinal. On fit partir à l'instant un courrier pour le cardinal de Bissi, qui n'eut pas le temps de remplir cette fonction.

Ces préparatifs faisaient perdre du temps, le danger était pressant, et le cardinal ne pouvait se résoudre à subir l'opération. M. de la Peyronnie envoya un exprès au duc d'Orléans pour l'avertir de cette irrésolution funeste. Le prince arriva à trois heures après-midi et s'entretint un moment avec ce célèbre chirurgien. Celui-ci représenta à Son Altesse Royale que le cardinal ne se relèverait jamais, soit qu'on lui fît l'opération ou qu'on la supprimât; parce qu'elle aurait dû être faite trois mois auparavant et qu'on avait attendu trop longtemps. « Il fallait donc la faire dans le temps, répondit le prince. — Mais, Monseigneur, répliqua M. de la Peyronnie, en frappant du pied sur le parquet, vous connaissez le cardinal... y a-t-il eu moyen de lui faire entendre raison là-dessus ? »

Son Altesse Royale insista sur la nécessité de l'opération qui pourrait peut-être sauver son favori. Il entra alors dans la chambre du malade et lui dit : « Cardinal, où est ta fermeté, où est la constance que j'ai toujours connue en toi ? — Monseigneur, répondit-il d'une voix mourante, je n'ai point de fermeté contre la grande douleur... — C'est pour ton bien, reprit le prince, c'est pour te sauver la vie... et je ne sortirai pas de ta chambre que l'opération ne soit faite. » Les garçons chirurgiens tinrent le malade pendant que M. de la Peyronnie opéra; il ouvrit la vessie et y trouva plusieurs abcès. Pendant les plus grandes douleurs, Son Eminence cria plusieurs fois : « Bourreau, bourreau », et sur la fin : « Eh ! messieurs, épargnez-moi. » L'opération étant achevée, le duc d'Orléans s'en retourna à Meudon auprès du roi et laissa l'évêque de Nantes auprès du ministre. Cet évêque restait, en apparence, pour empêcher qu'on en détournât quelque meuble ou quelque papier; mais en effet afin qu'il se trouvât quelqu'un de confiance auprès du cardinal, s'il voulait faire passer des choses secrètes à Son Altesse Royale.

Le prince et le roi envoyaient des pages de deux heures en deux heures pour savoir des nouvelles de la santé du malade. On en augura mal dès l'instant de l'opération, parce qu'il s'éleva un orage, état de l'atmosphère très dangereux pour les plaies récentes. Cependant il passa la nuit assez tranquillement, et lorsqu'on leva le premier appareil, on conçut quelque espérance. Le malade envoya chercher M. Pecquet, qu'il chargea de plusieurs choses importantes pour Son Altesse Royale. La matinée s'écoula ainsi paisi-



blement, mais à trois heures après-midi, il lui prit une sueur froide qui donna à peine le temps d'apporter l'extrême-onction. Il perdit aussitôt connaissance et rendit le dernier soupir le 10 août 1723, sur les quatre heures et demie du soir, âgé de soixante-six ans, onze mois et quatre jours.

« D'abord que le cardinal eut fermé les yeux, la nouvelle en fut portée à Son Altesse Royale qui ne put retenir ses larmes, et qui aimait véritablement ce ministre, auquel elle fit l'honneur de succéder dans le ministère. Cependant ce prince fut bientôt consolé de cette perte, soit qu'il eût peur, comme on le lui avait insinué plusieurs fois, que le cardinal ne l'abandonnât et ne le sacrifiât dans la suite, soit qu'il eût pris ombrage de ce que cette Eminence cherchait à se faire aimer et à faire plaisir à toute la maison du roi. »

Ce prince rappela le soir même de cette mort le comte de Nocé, son favori et lui écrivit ces seuls mots : « *Morte la bête, mort le venin; Nocé, reviens.* » Ils soupèrent ensemble et cherchèrent à oublier dans les plaisirs de la table la douleur de cette perte. Le duc de Noailles fut aussi rappelé par une lettre contenant ces paroles : « *Pax vivis, requies defunctis* <sup>1</sup>. » Le comte de Morville mit le scellé à la Surintendance et prit les clefs des armoires et des bureaux. Il remit à Son Altesse Royale le paquet des diamants cacheté aux armes du prince de Rohan et fut chargé de veiller à l'exécution des dernières volontés du cardinal. Les abbés Hauteville et Vernier eurent chacun

---

1. Paix aux vivants; repos aux morts.

une abbaye de deux mille livres de rente. L'abbé de Chauliac, son aumônier, une pension du roi de quinze cents livres, outre un canonicat de la collégiale de Cambrai, dont le cardinal l'avait pourvu. Le sieur Destouches eut une pension de six mille livres, ainsi qu'une dame de *moyenne vertu*, dit le secrétaire, dont il ne fut fait aucune mention dans le testament.

Le cardinal avait dessein de faire le duc d'Orléans son légataire universel; mais ce prince n'y voulut pas consentir et il n'accepta que la vaisselle de vermeil que le cardinal avait fait faire pour les repas de cérémonie. Il laissa à ses héritiers onze cent mille livres en espèces, sans compter cinq cent mille que M. de Breteuil lui devait, et un brevet de cent mille écus sur la charge de surintendant des postes, sept à huit cent mille livres en meubles et effets, et vingt-cinq à trente mille livres de rentes sur l'Hôtel de Ville. C'était le produit de l'archevêché de Cambrai, des abbayes de Saint-Just, Nogent-sous-Couci, Bourgueil, Airvaux, Cercamp, Bergue-Saint-Vinox et Saint-Bertin de Saint-Omer.

Ses héritiers furent le sieur Dubois, secrétaire du cabinet du roi, directeur des ponts et chaussées, etc., et son fils le chanoine de Saint-Honoré. Celui-ci ne profita en aucune manière d'une aussi riche succession; mais après avoir satisfait les créanciers de son oncle, autant qu'il en put connaître, il distribua le reste aux pauvres, comme des biens provenus des revenus ecclésiastiques. On fit à cette Eminence de magnifiques funérailles : elle fut enterrée dans le caveau des chanoines de Saint-Honoré, comme nous

l'apprend l'építaphe gravée sous son modeste mausolée :

*D. O. M.*

*Hic ad aram majorem et in communi Canonieorum sepulcreto situs est.*

GUILLELMUS DUBOIS, S. E. R. Cardinalis, Archiepiscopus et Dux Cameracensis. S. Imperii Princeps, Regi a Secretioribus Confiliis, mandatis et Legationibus, primarius Regni Administer, publicorum cursorum Præfectus, hujus Ecclesie Canonicus honorarius.

*Quid autem hi tituli nisi arcus coloratus et vapor ad modicum parens!*

*Solidiora et stabiliora bona viator mortuo precare.*

*Obiit anno M. DCCXXIII, ætatis LXVII, hæredes grati erga Regem, et SS. Pontificem animi monumentum PP.*

La légende de la médaille qu'on fit frapper en son honneur, ne se renfermait pas dans un cercle aussi modeste. D'un côté était son effigie et de l'autre un arbre renversé par la tempête, avec ces mots : *Visa est dum stetit minor*<sup>1</sup>. On donnait à entendre par là que son mérite n'avait été connu qu'après sa mort. Les satiriques parlèrent un autre langage ; ils lui firent cette építaphe :

Ici gît cet illustre cuistre ;  
Chapon, quoique jadis taureau,  
Fait gros rouget de maquereau,  
Et mort premier ministre.

---

1. Debout il paraissait moins grand.

Les uns observèrent que le cardinal était mort un an et un jour précis après avoir fait exiler de la cour le maréchal de Villeroi. D'autres faisant allusion à l'arrêt rendu pendant son ministère, pour peser les louis d'or avec le trébuchet, et à l'opération qu'il avait soufferte la veille de sa mort, disaient que Son Eminence avait été pesée dans l'autre monde, et qu'elle ne s'était point trouvée de poids. On fit même des réflexions malignes sur un violent ouragan qui s'éleva pendant qu'on le transportait de Versailles à Paris.

FIN





# TABLE

---

## PRÉFACE

QUELQUES MOTS SUR DUCLOS ET MONGEZ . . .	I
--	---

### I

#### DUCLOS

MÉMOIRES SECRETS SUR LA RÉGENCE. . . . .	1
--	---

### II

#### MONGEZ

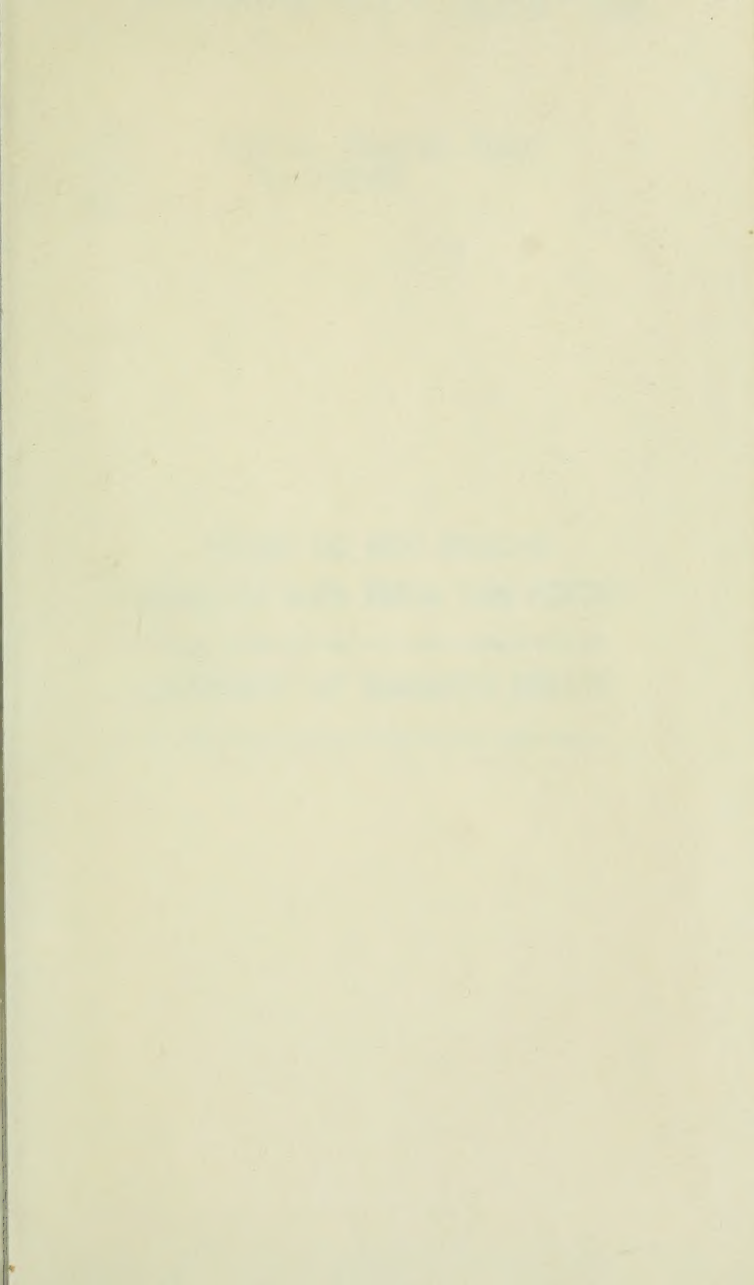
VIE PRIVÉE DU CARDINAL DUBOIS . . . . .	171
---	-----

---

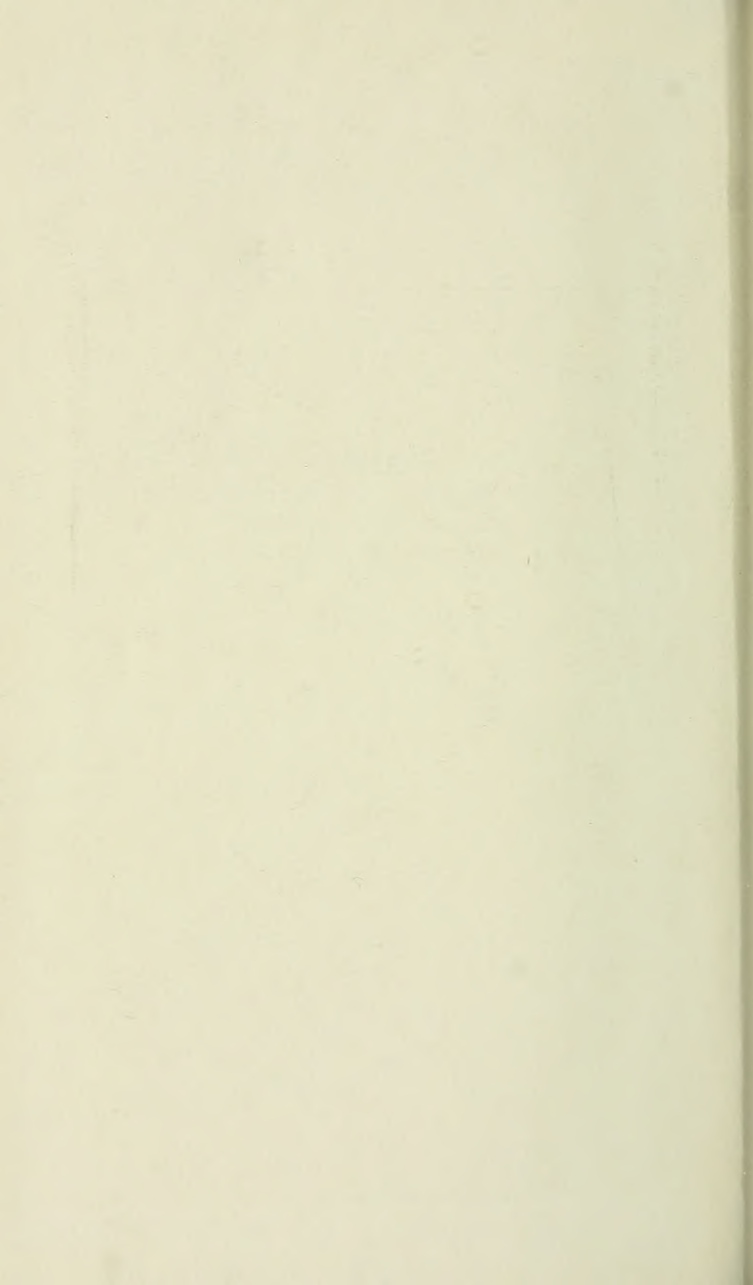


ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR  
" LES ÉDITIONS DE FRANCE "  
PAR L'IMPRIMERIE NOUVELLE  
11, RUE CADET, A PARIS  
— LE 15 AVRIL 1929 —









DC

132

D8

Duclos, Charles Pinot

Le régent

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C  
39 14 12 03 14 012 1